Deb.° 1737

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III

XXI
A
37
NAPOLI

HISTOIRE

DES

REVOLVTIONS

DE LA VILLE

ET DV ROYAVME

DE NAPLES.

CONTENANT CE QVI S'Y PASSA de plus memorable depuis l'arrivée de l'armée Navalle de France ; juſqu'à la Réduction de tout le Royaume au pouvoir des Eſpagnols : Et la Priſe du Duc DE GVISE.

Compoſée par LE COMTE DE MODENE.

Troiſiéme & derniere Partie.

A PARIS,
Chez LOVIS BILLAINE, dans la grand'Salle du Palais, au ſecond pillier, à la Palme & au Grand Cæſar.

M. DC. LXVII.
Avec Privilege du Roy.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

Sec.° 1737

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III

XXI
A
37

NAPOLI

l
.
.
-
;
,
,
e
a
,
B
i-
s,
i-
r:
ıs
:s
:é
ıt
,
rc

aucune choſe de ladite Hiſtoire, ſans le conſentement dudit Boullard, ſur peine de confiſcation des Exemplaires, & de quinze cent livres d'amende, dépens, dommages & intereſts dudit Suppliant, ainſi qu'il eſt plus amplement porté par ledit Privilege.

Ledit Boullard à aſſocié pour moitié audit Privilege, Thomas Iolly Marchand Libraire : Et la veuue dudit Boullard a ceddé le droict de l'autre moitié à Louis Billaine, Iean Guignard fils, & Theodore Girard, tous Marchands Libraires, ſuivant la convention fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 12. May 1667.

TROISIESME PARTIE DE L'HISTOIRE DES REVOLVTIONS DE LA VILLE ET DV ROYAVME DE NAPLES.

CHAPITRE I.

Arrivée de l'Armée Navale de France à la veuë de la ville de Naples. Grande conſternation des Miniſtres d'Eſpagne. Diverſes négotiations. Le Duc de Guiſe déclaré Duc & Deffenſeur de la liberté de la République de Naples.

POVR garder quelque ordre dans la confuſion des choſes que je traitte, j'ay fait voir dans prémiére partie de cette Hiſtoire

les ſoûlévemens de la ville de Naples ; Ceux des Provinces de ſon Royaume dans la ſeconde ; Et je vais commencer cette troiſiéme par l'arrivée de l'Armée Navale de France dans ſon Golphe. Il ſemble que chacun de ces trois evénemens devoit donner la liberté à cét Eſtat ; Mais ſur tout on crût que ce dernier acheveroit avec beaucoup de gloire, ce que les deux autres avoient commencé avec tant de bon-heur.

Cette Armée eſtoit commandée par le Duc de Richelieu Général des Galéres, aſſiſté du Commandeur des Goutes Lieutenant general, du Baillif de Valancé, & du ſieur du Hamel homme du Roy, & envoyé par le Cardinal Mazarin pour avoir ſoin de faire valoir ſes inſtructions & ſes ordres. Pluſieurs volontaires de qualité s'embarquérent ſur cette Flote avec pluſieurs Officiers de marque, mais ſans commandement attirez par le bruit de cette entrepriſſe. Il y avoit dans cette Armée vingt-neuf Navires de guerre & cinq Brulots, & elle portoit quatre mille hommes, commandez par

e ſieur d'Eſtrades, dont le courage & a prudence ſont également connuës. Elle partit des Iſles d'Yéres le vingt-ixiéme jour du mois de Novembre le l'année 1647 ſur les deux heures ıpres midy, avec vn vent aſſez favo-able, qui dura juſques à l'entrée de la ıuit, pendant laquelle il ſurvint vne empeſte ſi furieuſe, que l'Admiral & e ſaint Loüis perdirent leur Barques ongues, & tous les autres leurs Cha-oupes.

Deux jours apres l'Admiral ſe trou-ant à la hauteur de Capo Corſo, fut ontraint d'y moüiller l'ancre, tant our ne pas s'engager durant la nuit lans les terres du Canal de Piombin, ue pour attendre pluſieurs Vaiſſeaux cartez par l'orage qui fut encore ſi rand, que deux Vaiſſeaux nommez le aucon & le Sourdis ayant abordez eux autres Navires, rompirent l'vn on mats de Beaupré, & l'autre ſa rouë, & cinq ou ſix autres ayant per-u leurs ancres furẽt forcez de ſe met-e à la voile & de ſe retirer à Porto-ngon dans l'Iſle d'Elbe. Le vingt-eufiéme le vent s'eſtant calmé, l'Ad-

miral prit la route du Canal de Piombin, où il moüilla ſur les huit heures du ſoir avec l'Armée, laquelle fut contrainte de s'y arreſter juſqu'au quatorziéme de Decembre, tant à cauſe de la continuation des tempeſtes, qu'afin de ſe radouber & ſe pourvoir d'ancres & de cables, au lieu de ceux qu'elle avoit perdus depuis ſon depart de Toulon. Ce jour-là le vent ſe trouvant aſſez bon & l'Armée en eſtat de partir, l'Admiral leva l'ancre & alla joindre vne partie des Vaiſſeaux qui étoient à Portolongon : il en partit vers les quatre heures du ſoir, & prit la route de Naples avec toute l'Armée à la réſerve des trois Vaiſſeaux de Portugal (qui contraints de s'arreſter pour ſe racommoder, ne furent plus veus dans cette armée) & de deux Navires François que le Duc de Richelieu fut obligé de laiſſer pour leur donner auſſi moyen de ſe remettre, leur ordonnant d'aller en ſuitte à Civitavecchia pour y prendre les ordres du Cardinal de ſainte Cécile & des autres Miniſtres de France à Rome. Le lendemain cette Armée n'eſtant

plus que de vingt-quatre Vaiſſeaux, & cinq Brulots, eut vn vent favorable juſqu'à la nuit, durant laquelle vn calme de quelques heures l'empeſcha de faire beaucoup de chemin, & fut cauſe que le matin elle ſe trouva à trente mille des Iſles de Ponce & de Palmerole. Vn autre calme l'entretint le lendemain preſque pendant tout le jour; Et la nuit il s'éleva de grands vents qui firent que le Mercredy dix-huitiéme vers la pointe du jour elle commença à deſcouvrir les terres du Golphe de Naples. Sur les huit heures paſſant aupres de l'Iſle d'Iſchia l'Admiral fut abordé par vne Félouque, dont le Patron dit au Duc de Richelieu, qu'il avoit eſté envoyé au long des coſtes de cette Iſle par le Peuple de Naples, pour apprendre des nouvelles de l'Armée de France, & qu'il alloit en toute diligence porter aux Napolitains la plus grande joye qu'ils pouvoient recevoir. Ce Patron dit au Duc que les Eſpagnols tenoient tous les Châteaux, & toutes les Forteresſes du Golphe, qu'ils avoient vingt & vne Galéres & quarante-deux Vaiſſeaux,

dont la plus grande partie avoient moüillé dans la Plage de Sancta Lucia, ſous les Fortereſſes de Caſtel del Ovo, & de Caſtel Novo, & le reſte dans les Ports de Baja, de Niſita & de Caſtel à Mare. Ce Patron eſtant party avec ſa Félouque pour s'en retourner à Naples, l'Armée entra peu apres dans le Golphe, & paſſa à la portée du Canon du Fort de Procita, d'où partirent deux Galéres qui ſe retirérent à voiles & à rames vers leurs Navires; Et en meſme temps pluſieurs Félouques Napolitaines vinrent vers l'Admiral de France, pour témoigner la ſatisfaction que le Peuple avoit de l'arrivée des François, & entre autres le Capitaine de la Marine du Poſilippo, lequel dit au Duc de Richelieu, que depuis peu le Duc de Guiſe eſtoit ſorty de Naples avec neuf mille hommes pour prendre quelques places dans la terre de Labour, qui incommodoient cette Ville. Ce Capitaine ayant répréſenté au Duc de Richelieu la néceſſité des poudres où eſtoit le Peuple, le Duc luy en fit délivrer dix-huict Barils, qui eſtoit tout ce que

a Félouque pouvoit porter.

Il ſeroit mal-aiſé d'exprimer la con-uſion des Miniſtres Eſpagnols à la veuë de cette Armée, laquelle arrivãt lans le Golphe le vent en poupe, les nenaçoit de la perte entiére de leur Flotte, qui pour lors eſtoit dénuée de Soldats & de Matelots, dont ils avoient eſté contrains de dégarnir leur Vaiſ-ſeaux afin de renforcer les Poſtes qu'ils tenoient dans la ville, & qui eſtoient fort affoiblis par les pertes continuelles qu'ils faiſoient de leurs gens, dans les attaques des ſoûle-vez.

Quoy qu'ils fuſſent aſſeurez qu'elle eſtoit en mer depuis quelques jours, & qu'elle venoit droit à Naples; Il avoient fort peu ſongé à ſe deffendre contre elle, & ils ne s'eſtoient point mis en eſtat de la recevoir & de s'op-poſer à ſes deſſeins. Leur deſordre pa-rut dans le Conſeil de guerre qu'ils tinrent auſſi-toſt, où D. Iean d'Auſtri-che témoigna avec beaucoup de cha-leur qu'il vouloit s'ébarquer ſur l'Ar-mée Navale d'Eſpagne pour la défẽdre en perſonne, & pour s'acquiter de la

Charge qu'il avoit de Généraliſſime des Mers; Mais le Viceroy & tout le Colateral s'oppoſérent d'vne commune voix à cette réſolution, & proteſtérent de le charger des diſgraces & des ruines qui arriveroient infailliblement, en cas d'vn funeſte ſuccés. On vint en ſuitte aux opinions, & il y en eut pluſieurs dont l'advis fut qu'il falloit abandonner tous les Poſtes de la Ville, ne ſonger qu'à la garde des Châteaux, & ſe ſervir de leurs Soldats pour la déffence de l'Armée Navale, dont la perte ne pouvoit eſtre que trés-préjudiciable à l'Eſpagne. Enfin la concluſion fut, que pour regarnir les Vaiſſeaux, on retireroit promptement des Poſtes, vne partie des gens qui les déffendoient, & que la Nobleſſe & la Bourgoiſie deces quartiers y entreroient à leur place. Cette réſolution fut auſſi-toſt éxécutée, mais avec tant de terreur pour les Soldats, qu'il en fallut faire embarquer la plus grãde partie par force & à coups de cãnes. Toutefois la conſternation & la peur des Eſpagnols ne furent pas de longue durée; dés qu'ils

'irent que l'armée de France au lieu l'attaquer d'abord celle d'Eſpagne voit mouillé entre Chiaja & Poſilip-)o, ils reprirent vn peu de vigueur, & creurent que la fortune dont l'a-nour eſt ſi inconſtante n'offriroit pas eux fois aux François, vne occaſion omme celle qu'ils venoient de per-lre.

L'Amée de France ayant moüillé 'ancre à la portée du canon de celle 'Eſpagne, l'Admiral fut environné 'vn grand nombre de Félouques, les nes chargées de rafraichiſſemens & e régales envoyez au Duc de Riche-eu de la part du Peuple, & les au-res pleines de Napolitains qui ve-oient luy donner des marques de extréme contentement qu'ils avoient e ſon arrivée dans le Golphe.

Vn peu apres, l'Abbé Baſchi do-neſtique du Cardinal de ſainte Cécile enu ſur cette armée, mit pied à terre ers la pointe de Poſilippo, & de-là achemina à Iuliano pour conférer rec le Duc de Guiſe de la part des)mmandans de cette armée. Le Duc receut avec bien de la ioye, & apres

vne ſecrette conférence de plus de trois heures, cet Abbé ſe retira laiſſant ce Prince avec vn viſage qui témoignoit quelque ſorte d'altération. Le Baron de Modéne s'eſtant alors approché de luy pour luy demander des nouvelles de l'Armée de France & ſi l'Abbé l'avoit laiſſée dans la réſolution d'attaquer la Flotte d'Eſpagne; le Duc luy dit avec beaucoup de chaleur que cet Abbé l'eſtoit venu trouver de la part des commandans de l'Armée Navale, pour luy dire qu'ils avoient ordre de faire toutce que Gennaro Annéſé leur ordonn eroit pour le ſervice du Party, ſans parler aucunement de luy. Que ſurpris de ce diſcours il luy avoit répondu, qu'il s'étonnoit extrémément que les Miniſtres, qui ſçavoient avec combien de ſoins, de peines, & de dangers il avoit paſſé à Naples, & y avoit ſi bien eſtably la gloire de la France, fiſſent ſi peu de cas de luy dans vne occaſion où il pouvoit luy ſeul plus ſervir que Gennaro & tout ſon party. Que ce ridicule Généraliſſime du Peuple n'avoit plus que les apparences de l'authorité ſouve-

ıine, où pluſtoſt la partie la plus em-
ıraſſante & la plus odieuſe, qu'il luy
/oit laiſſée par politique autant que
ır compaſſion. Que pour faire voir
crédit qu'il avoit alors dans cette
ille & dans le reſte du Royaume, il
ɔuloit aller le méme iour dépoſſéder
ennaro Annéſé, & ſe faire déclarer
hef ſupréme de la République de
Japles. Que l'Abbé luy ayant voulu
épréſenter qu'il ne falloit pas qu'il
ıſquât ainſi ſon honneur & ſa vie; il
ıy avoit reparty qu'il ne craignoit
en, & qu'il eſtoit aſſéure de ſes amis.
ɔue cette conférence s'eſtoit termi-
ée de cette ſorte. Que cét étrange
rocédé l'obligeoit d'aller à Naples,
ɔur voir ce qu'il devoit attendre de
. fortune. Que l'averſion & le mé-
ris que tout le Peuple avoit pour
ennaro Anneſé, luy fourniroient
ıtant de dégrez pour monter à ſa
ace. Qu'on n'auroit pas lieu de l'ac-
ıſer d'ingratitude; puiſque tout le
onde ſçavoit que dés le meſme iour
ı'il l'avoit appellé à Naples, il s'en
:oit repenty, & n'avoit plus ſongé
ı'à le perdre. Que les pratiques

qu'il avoit à Rome chez le Marquis de Fontenay, & celles qu'il faiſoit tous les iours pour le ruiner prés du peuple, le iuſtifieroient aſſez.

Le Baron de Modéne enviſageant dans vn inſtant toutes les diverſes ſuites de cette entrepriſe, luy répondit; Que bien que les ordres dont il s'agiſſoit paruſſent ſurprenans, on pouvoit croire toutefois, que lors que la Cour les avoit donnez, elle n'eſtoit pas informée du veritable eſtat des affaires de Naples; Qu'elle n'avoit pû ſçavoir encore le glorieux ſuccés de ſon arrivée en cette Ville, & l'affection & l'eſtime que les Peuples avoient pour luy; Que dans l'opinion qu'elle avoit que Gennaro Annéſé tenoit encore le gouvernail en main, & qu'il eſtoit Chef abſolu du Peuple, elle avoit ordonné aux Commandans de cette Armée de s'addreſſer directement à luy. Qu'il y avoit beaucoup d'apparence que ſi le Cardinal Mazarin eut ſçeu que ce Maiſtre Fuzilier n'eſtoit plus qu'vne vaine Idole ſans Autels & ſans Sacrifices, il ſe fut bien plûtoſt confié à vn Prince François, ſon

on amy, & qui vouloit s'vnir étroi-
ement à luy; Qu'à vn Napolitain dont
i perſonne ny la foy ne luy eſtoient
oint connuës. Le Duc de Guiſe luy
epliqua qu'il ne ſe plaignoit point du
ardinal Mazarin en cette occaſion;
u'il croyoit que cette Eminence,
ans le doute de l'état où ſeroient les
hoſes à l'arrivée de l'Armée Navale
Naples, avoit donné ordre à ceux
ui la commandoient d'agir ſelon la
iſpoſition des affaires, & de s'addreſ-
er à celuy qui auroit l'authorité en
ain. Qu'il ne doutoit point des bon-
es intentions de ce grand Miniſtre;
ais qu'il ſçavoit que ceux de Rome
uy rendoient de mauvais offices, &
mpoiſonnoient tous les ordres les
lus purs qui venoient de France, ſur
e ſujet de ſon paſſage & de ſon em-
loy à Naples. Qu'il n'eſtoit que trop
nformé des menées & des cabales de
ennaro Annéſé, qui tous les iours
aiſoit entendre au Marquis de Fon-
enay mille impoſtures contre luy.
ue ce Marquis luy eſtoit extréme-
ent ſuſpect. Que le Baillif de Va-
ncé eſtoit ennemy du Chevalier de

Guiſe ſon frere, & devoit par conſéquent eſtre le ſien. Que l'Abbé Baſchi ne luy avoit point parlé en qualité de confident du Cardinal de Sainte Cécile ; mais comme dépendant abſolument de ſes ennemis. Qu'ainſi il avoit beaucoup plus de ſujet de craindre que d'eſperer dans vne conjoncture ou ceux qui auroient le ſecret & le maniement des affaires travailleroient indubitablement, plûtoſt pour ſa ruine que pour ſon établiſſement. Sur ces plaintes le Baron de Modéne fit tout ce qu'il pût pour radoucir ſon eſprit, & s'offrit d'aller ſur l'Armée Navale, pour conférer avec les Commandans, & leur répréſenter combien il importoit au ſervice du Roy, & à la réputation du miniſtére, qu'ils agiſſoient de concert avec luy ; mais il luy repartit qu'il y envoyeroit le ſieur de Taillades, & qu'il falloit qu'il demeurât au Camp de Iuliano, pour y faire ſa Charge de Meſtre de Camp général, pendant qu'il iroit à Naples, pour mettre Gennaro Annéſé en eſtat de ne luy pouvoir plus nuire. Ce diſcours fit aſſez

onnoître au Baron de Modéne, que
e Prince ne vouloit pas qu'il allaſt
ir l'Armée Navale, & craignant de
e fâcher, s'il s'opiniaſtroit dans ce
eſſein, il luy repartit ſeulement que
'il ne luy eut point témoigné que le
Baillif de Valancé luy eſtoit ſuſpect,
l eut eſté bien aiſe de le voir, s'étans
onnus autrefois à l'Académie du ſieur
le Benjamin à Paris. Qu'il demeu-
eroit à Iuliano en ſon abſence. Qu'il
e prioit pourtant de conſidérer le
Poſte, les Trouppes, les Munitions
ju'il luy laiſſoit, & les ennemis qu'il
voit ſur les bras. Que le Cazal de
uliano étoit vn lieu de grande éten-
luë, ouvert par pluſieurs avenuës,
etranchées à la verité, mais toutes
l'vne grande défence. Que ſes Troup-
es conſiſtoient en aſſez petit nombre
le gens ſans diſcipline, & dont la
lus grande partie n'avoient point
l'armes. Que ceux meſmes qui étoient
rmez n'avoient eu que le rebut des
outiques des Armuriers. Qu'il n'a-
voit ny pain ny poudre. Que ce lieu
reſſembloit pluſtoſt à vn campement
de Bohemes, qu'à vn veritable Camp

d'Armée. Que ne connoiſſant que de veuë les principaux Officiers, & ne pouvant les diſcerner les vns des autres que par leurs Charges, & non pas par leurs talens & leurs merites, il ne ſçauroit à qui ſe fier, ny à qui confier les choſes neceſſaires pour le ſervice. Qu'il n'eſtoit qu'à trois pas d'Averſe, ou toute la Nobleſſe du Royaume étoit avec plus de quatre mille chevaux. Que ſans doute elle ne manqueroit pas de ſortir tous les iours en campagne, dés qu'elle ſçauroit qu'vn Prince qui faiſoit toute ſa crainte ne ſeroit plus dans le Quartier. Que pourtant toutes ces choſes ne le touchoient point à l'égal de celles que le voyage qu'il alloit faire à Naples luy donnoient lieu d'appréhender. Qu'il le prioit de ſonger meurement à cette entrepriſe. Qu'elle luy paroiſſoit & iuſte & néceſſaire; mais qu'elle eſtoit accompagnée dautant de perils qu'il en pouvoit eſperer d'advantages & de gloire. Qu'il ne pouvoit faire en cette occaſion vn coup de maiſtre qu'en faiſant vn coup d'eſſay des bonnes volontez d'vn Peu-

le qui avoit dõné depuis peu tant de
arques de ſon inconſtance & de ſa
ureur. Qu'en pouſſant ouvertement
Gennaro Annéſé, & le mettant dans
e déſeſpoir, cét eſprit qui n'eſtoit pas
oins sãguinaire & vindicatif qu'am-
itieux, ſe pourroit porter à quel-
ue attentat contre luy, ou ſe réſou-
re à livrer le Torrion à l'Armée
Navale de France, ou aux Eſpagnols.
Qu'on pourroit parer l'attentat en
renant garde à ſa perſonne ; Mais
u'il ſeroit bien difficile qu'on em-
eſchaſt ce déſeſperé de diſpoſer d'vn
oſte ſi advantageux. Que ſi le Duc
e Richelieu étant aſſeuré de Gennaro
nnéſé & du Torrion ſe reſoluoit de
ettre pied à terre ſeulement avec ſes
Gardes, & de ſe faire voir au Peuple;
l y auroit quelque apparence qu'en
aiſant entendre à cette multitude de
ens qui eſtoient ordinairement dans
e Marché, qu'il venoit de la part du
Roy pour finir toutes leurs miſeres,
& leur donner la liberté, tout le Peu-
le le recevroit à bras ouverts, &
u'il ſeroit maiſtre de Naples ſans
ucune difficulté. Que ſi les François

ne vouloient pas faire cette tentative, & que Gennaro à leur refus vint à traiter avec les Eſpagnols, ce coup ſeroit inévitable, & les Ennemis ayant le Torrion des Carmes, auroient bientoſt aprés tous les Quartiers circonvoiſins. Que ſi Gennaro Annéſé ne prenoit point de party, dans le déſeſpoir de ſe voir dépoſſédé de ſa Charge, & ſe renfermoit dans ſon Torrion, en attendant quelque occaſion favorable pour prendre ſes avantages; tous ſes ſoins ne tendroiét plus à l'advenir qu'à cabaler avec les Populaires, ou avec les Miniſtres Eſpagnols, pour la perte d'vn Prince qu'il regarderoit déſormais comme ſon plus grand ennemy. Que toutes ces diviſions ne produiroient que de mauvais effets, dont peut-eſtre le plus prochain ſeroit le retour de l'Armée Navale de France, qui abandonnant le Peuple dans le poinct où il la conſidéroit comme ſon principal eſpoir, pourroit cauſer par ſon éloignement d'étranges Révolutions dans cette Ville, & parmy vne Populace ſans argent, ſans pain & ſans armes. Qu'il

e conjuroit donc de bien penſer à ce u'il alloit faire à Naples, puiſque on honneur & ſa vie en dépendroient bſolument.

Le Duc de Guiſe fouſriant luy réondit en peu de mots qu'il luy eſtoit bligé de ſes bons ſentimens, qu'il oyoit bien les précipices qui luy déouvroit ; mais qu'il eſtoit embarqué ans vne carriére où il ne pouvoit pas eculer, puiſque s'il ne perdoit Genaro Annéſé, cét eſprit méchant, le erdroit infailliblement. Qu'il le rioit d'avoir ſoin de la conſervation es Quartiers de Iuliano, San-Antino, & San-Cipriano, & de gagner 'il luy eſtoit poſſible les autres Cazals es environs d'Averſe, pour réduire a Cavalerie de la Nobleſſe dans la 'ille, & luy oſter tous ſes fourrages. Qu'enfin il luy remettoit entiérement a conduite des affaires de la Campane, pendant qu'il travailleroit dans a Ville. Le Baron l'ayant aſſeuré u'il s'acquitteroit le mieux qu'il luy eroit poſſible de tous les ordres qu'il ıy donnoit, luy témoigna enſuite que uis qu'il eſtoit réſolu d'aller à Na-

ples, il ne ſeroit pas mal à propos de mener avec luy tous les Officiers ennemis de Gennaro Annéſé, pour s'en ſervir en cette conjoncture, en laquelle il ne pouvoit avoir trop d'amis; & que Pépé Palombo, Onoffrio Piſacano, Carlo Longobardo, & Matteo d'Amore eſtans fort accreditez dans leurs Quartiers, luy ſeroient extrémement vtiles. Le Duc approuva cét advis, & le pria de leur parler, & de les diſpoſer à s'en aller avec luy.

Cette converſation fut la derniére qu'ils eurent enſemble au Camp de Iuliano, & auſſi-toſt que le Baron l'eut quitté, il alla chez luy, d'où il envoya chercher ces quatre Officiers pour ſouper avec luy, afin d'avoir vn pretexte de les entretenir au ſortir de table; cela reuſſit aſſez favorablement, & le Baron leur ayant fait entendre ſecrettement que le Duc de Guiſe, adverty que Gennaro Annéſé tramoit quelque choſe contre luy, partoit le lendemain au matin pour Naples, & qu'il y auroit beſoin de ſes amis, ils s'offrirent tous de fort bonne grace de le ſuivre, & de veil-

avec tous leurs gens pour la ſeure-
de ſa perſonne.
Le lendemain le Duc de Guiſe par-
du Camp de Iuliano pour aller à
aples où il fut receu avec vne extré-
e joye de tout le Peuple. Ce fut en
tte conjoncture, où l'on connut que
la Politique d'Eſpagne avoit ſemblé
mmeiller dans les commencemens
e cette Révolution, elle eſtoit alors
ien revenuë de cette léthargie ; &
u'elle ſçavoit profiter de tous les
ioyens que le ſort luy offroit, puis
u'elle ſauva la Couronne lors qu'elle
mbloit la laiſſer perdre. En effet,
ſſi-toſt que le Duc d'Arcos eut don-
é les ordres néceſſaires pour regar-
ir la Flotte d'Eſpagne de Mattelots
de Soldats, & la mettre en eſtat de
défendre contre celle de France ; Il
t de nouveau aſſembler le Conſeil. Il
repréſenta que l'Eſpagne n'avoit ja-
ais couru tant de riſque de perdre
e Royaume qu'en ce iour-là, ſi les
ommandans de l'Armée de France
uſſent ſceu profiter de l'occaſion fa-
orable que la fortune leur avoit of-
rte. Qu'ils avoient peu combattre

& brûler celle d'Eſpagne à la faveur des vents qui la pouſſoient alors, & en l'eſtat où les Vaiſſeaux eſtoient en cette conjoncture. Que ſi le Peuple en meſme temps eut donné vn aſſaut général aux Poſtes, qui n'eſtoient gardez que d'vn petit nombre de gẽs, & dont la plus grande partie eſtoit de la Ville, & peut-eſtre d'intelligence avec le Peuple, les Eſpagnols euſſent couru fortune d'eſtre réduits dans les Châteaux. Que toutes ces diſgraces qu'ils avoient pû voir arriver dans vn iour, pouvoient s'entreſuivre encore de fort prés, ſi les François faiſoient vn débarquement & mettoient le pied dans Naples. Que ne pouvant pas empeſcher leur deſcente par la force, il n'y avoit que la prudence qui pût parer vn ſi grand coup. Qu'il regardoit en ce moment cette Armée, & le Duc de Guiſe comme deux Rivaux qui ſembloient marcher enſemble & de concert, quoy qu'avec des fins bien differentes. Qu'il jugeoit que la penſée du Duc de Guiſe eſtoit de ſe ſervir du nom pluſtoſt que des Armes de la France, pour s'eſtablir, &

ue celle des Commandans de l'Ar-
ıée eſtoit, que le Peuple tint ſa li
:rté de leurs Armes, ſans en eſtre
)ligé au Duc. Que l'ambition de ce
:ince feroit le ſalut de l'Eſpagne, ſi
)n luy fourniſſoit des aiſles, cõme on
ıvoit réſolu, & ſuivant les ordres
ıi avoient eſté donnez au Docteur
goſtino Mollo. Que la mauvaiſe in-
lligence qui s'augmentoit de iour
ı iour entre luy & Gennaro Annéſé
toit arrivée à vn poinct qu'il falloit
ue l'vn perdit l'autre. Que la ruine
: Gennaro ſeroit plus vtile à l'Eſpa-
ıe que ne ſeroit celle du Duc, dau-
nt que ſi ce Fuzilier étoit le maiſtre,
sFrançois l'aſſiſteroient dans l'eſpé-
nce de profiter des avantages qu'il
)tiendroit par leur entremiſe; & que
le Duc l'opprimoit & ſe rendoi
hef du party, les François ayme-
ient bien mieux ſe retirer que d'ap-
ıyer l'aveugle ambition d'vn Prince
ıi ne travailloit que pour luy.
u'ainſi il croyoit qu'il falloit que
us les partiſans ſecrets des Eſpa-
ıols dans les Quartiers de la Popu-
:e, ſe réüniſſent de nouveau pour la

ruine de Gennaro, & ſecondaſſent pour cét effet tous les deſſeins du Duc de Guiſe, dont avec le temps on pourroit ſe défaire plus aiſément que l'on ne feroit de l'Année ſecondé des Armes de Franee.

L'advis du Duc d'Arcos fut approuvé généralement de tout le Conſeil, & ſur le champ le Regent Zuffia & le Prince Cellamaré écrivirent à Agoſtino Mollo, au Prince de la Rocca, & à tous les autres Partiſans qu'ils avoient parmy les Cappes Noires & dans la Populace, de ſe joindre au Duc de Guiſe dans cette occaſion, & de conſentir à tous ſes projets, puiſque ſi le ſort vouloit donner ce jourlà vn Maiſtre à Naples, il ſeroit plus avantageux à l'Eſpagne qu'ils ſe ſoûmiſſent au plus foible qu'au plus puiſſant.

Ces ordres furent ſi bien éxécutez, que lors que le Duc de Guiſe arriva dans la Ville, il fut incontinent environné de ceux de ce Party, qui tous d'vne commune voix & hautement luy témoignérent qu'ils vouloient périr pour ſes intereſts, Agoſtino Mollo donna

nna les derniers traits à cét ouvra-
, en asſeurant le Duc de Guiſe; par
s ſermens horribles, & avec des
teries prodigieuſes, que le Royaume
regardoit, cõme celuy qui le devoit
ettre à couvert de la cruauté Caſtil-
ne, & de l'inſolence Françoiſe; Que
ut l'Eſtat ſouhaitoit bien la prote-
ion de la France, mais non pas ſa
omination. Que ce ſeroit la rendre
lieuſe aux Napolitains de faire
barquer les trouppes de l'Armée
avale; Que le plus ſignalé ſervice
'ils pûſſent rendre au Peuple, eſtoit
brûler la Flotte d'Eſpagne, & que
eſtoit le ſeul moyen de ſoulager les
iſéres qu'il ſouffroit alors; Que
aples n'avoit pas beſoin du bras des
rouppes Eſtrangeres : mais ſeule-
ent d'argent, de munitions & de
vres, pour faire ſubſiſter les ſiennes;
ue luy ayant dit pluſieurs fois que
ut'le Peuple & la Nobleſſe deſiroiẽt
le faire Roy, il luy renouvelloit
core cette aſſeurance de leur part,
luy proteſtoit de nouveau, qu'eſtans
ez forts & aſſez puiſſans pour l'éle-

ver ſur le Troſne, ſans avoir beſoin de perſonne: ils ſouhaitoient qu'il le tint d'eux, & n'en fut obligé qu'à eux; Que pour arriver à ce but, & monter au prémier degré de la puiſſance ſouveraine, il devoit dépoüiller Gennaro Annéſé de l'authorité, & prendre le titre de Duc de la République de Naples; Que le Peuple & les Cappes Noires concourroient tous à ſon deſſein, & luy donneroient volontiers ce titre, qu'il ne garderoit que juſques à ce que tous les membres de l'Eſtat réünis enſemble luy donnaſſent celuy de Roy; Qu'il falloit donc pour parvenir à vn ſi glorieux projet faire tomber Gennaro Annéſé, & empeſcher que les François ne fiſſent aucun débarquement dans la Villeny dans les lieux circonvoiſins, de crainte que ſous prétexte de ſecourir alors le peuple, ils ne ſe rendiſſent peu à peu les maiſtres de tout le Royaume.

Agoſtino Mollo n'euſt pas beaucoup de peine d'inſinuer ſon ſentiment dans vn eſprit ambitieux, & déja remply de ſoupçons & d'ombrages de la

onduite de Gennaro Annéſé, & de elle des Commandans de l'Arıée Navale: Mais ce qui acheva de onfirmer entiérement le Duc dans ı réſolution, fut que dans le meſme :mps, Agoſtino Mollo & ſes Partians luy firent entendre, Qu'ils ſçaoient de fort bonne part que Gennaro Annéſé, & les Chefs de cette Arnée eſtoient d'accord, & que l'on voit réſolu, au cas qu'il allât viſiter e Général, de l'arreſter, & de le meıer priſonnier dans le Fort de Portoongone; Que s'il n'alloit point voir e Duc de Richelieu ſur l'Admiral, Gennaro livrant aux François le Torion, leur donneroit moyen d'entrer lans la Ville, & de l'arreſter priſonıier s'il oſoit y paroiſtre, pour ſe prévaloir du caractére qu'il avoit.

Le Duc de Guiſe réſolu de dépoſſéler entiérement Gennaro Annéſé, & le réünir en ſa perſonne toute la puiſance qu'avoit ce Maiſtre Arquebuıier: Tous ſes amis au meſme inſtant ravaillérent chacun de leur coſté à liſpoſer les eſprits du peuple à ce hangement. Ils publiérent que Gen-

naro Annéſé vouloit livrer le Torrion des Carmes à l'Armée Navale de France; Que les François ayant ce Poſte ſe rendroient maiſtres d'vne Ville ou leur Nation n'avoit donné que trop de marques de ſa légéreté & de ſon inſolence. Qu'il n'y avoit point d'autre moyen pour éviter cét accident que de dépouiller ce Fuzilier de l'autorité qu'il avoit, & de la remettre entre les mains du Duc de Guiſe, lequel avoit donné au peuple tant de preuves de ſa valeur, de ſon zele & de ſa fidelité; Que cette Armée qui n'avoit eſté ſouhaitée, & demandée que pour le ſoulagement des miſéres publiques, ne répondoit point à cette attente; Qu'il ſembloit qu'elle paroiſſoit à l'aſpect de Naples; pour faire montre de ſes forces pluſtoſt que pour les employer; Que pouvant combattre & brûler d'abord toute la Flotte d'Eſpagne qui eſtoit ſur le fer, & dépourveuë en ce moment de Matelots & de Soldats, elle s'eſtoit arreſtée à la Plage de Santa-Lucia, pour cabaler avec Gennaro Annéſé; Que l'on ne voyoit point l'argent ny les munitions, ny les

ivres qu'on attendoit de ſon ſecours; : que cette étrange conduite devoit ſtre plus ſuſpecte qu'agréable au euple, qui ne voyoit aucun effet de out ce qu'il s'eſtoit promis.

Ces diſcours ſemez adroitement ans tous les Quartiers Populaires, rent tant d'impreſſion ſur ces eſprits oupçonneux, legers & credules, que es Napolitains, qui iuſques alors voient deſiré ſi ardemment la venuë le l'Armée Navale de France, commencérent à ſon aſpect à redouter cete puiſſance qui leur eſtoit ſi néceſaire, & à conſidérer ce qu'ils en deoient craindre, plûtoſt que les avanages qu'ils en pouvoient eſpérer. Ces mbrages changérent tellement tout coup l'eſprit de cette Populace u'elle n'éuſt plus d'autre penſée, que l'élever le Duc de Guiſe dans la ſupréne dignité, & de former ſa Républiue, ſans avoir recours à perſonne. e Duc de Guiſe eſtant donc en eſtat le ſe rendre Chef abſolu de tout le arty populaire, concerta avec ſes mis de quelle ſorte il falloit qu'il ſe ouvernât en cette occaſion, & enſuite

des concluſions priſes avec eux dans vne aſſemblée, deux députez furent envoyez à Gennaro Annéſé, pour luy ſignifier que le Peuple le reconnoiſſant incapable de ſoûtenir le poids des affaires publiques, le deſtituoit de ſa Charge, & vouloit que le Duc de Guiſe gouvernât ſeul à l'avenir. Quoy que Gennaro fut aſſez informé des cabales que l'on faiſoit ſecrettement contre luy depuis quelques iours; ce diſcours le ſurprit extrémement, & luy ayant répondu, qu'il ſçauroit bien maintenir l'authorité que le Peuple luy avoit donnée; Il monta vn peu aprés à cheval, & ſe fit voir en pluſieurs Quartiers, où il tâcha d'émouvoir la Populace contre le Duc de Guiſe, diſant par tout que ce Prince vouloit vſurper le commandement ſouverain, afin d'introduire l'Armée Françoiſe dans Naples, & luy livrer le Royaume. Il employoit la meſme ruſe dont ſes ennemis ſe ſervoient; mais les eſprits eſtoient déja préoccupez que c'eſtoit luy qui vouloit faire entrer les François dans Naples; & comme il trouva par tout des gens

révemus en faveur du Duc, la Caval-
ade de cét Arquebuzier ne ſervit
u'à luy faire voir, que l'on ſe trompe
e vouloir fonder vn grand deſſein
ur l'amitié & lur l'eſtime des Peu-
les.

Cependant le Duc de Guiſe ayant
ait convoquer tous les Capitaines des
Quartiers ou des Ottines de la Ville,
lans l'Egliſe de San-Lorenzo, leur
it entendre, Qu'il ne les auoit pas ap-
ellez pour leur demander l'authori-
é ſupréme, puis qu'il l'avoit déja en
es mains: mais ſeulement pour leur
ire qu'il vouloit eſtre ſeul obey &
econnu dans la Ville. Enſuite ayant
rdonné que l'aſſemblée générale du
'onſeil du Peuple, ſe tint le lende-
ıain à San-Agoſtino: Tous les Chefs
opulaires s'y rendirént dés le poinct
ı iour, & d'vn commun conſente-
ıent ce Prince fut proclamé Duc
erpétuel de la nouvelle République;
lais la perpétuité fut depuis réduite
ſept années par les Articles dreſſez
r ce ſujet par la Conſulte, à la pour-
ite de Vincenzo d'Andréa, & de
ıelques autres amis ſecrets de Gen-

naro Annéſé, accreditez dans cette Conſulte.

On ne ſçauroit figurer combien la Populace témoigna de joye en cette proclamation. Le Duc ſuivy d'vn nombre infiny de perſonnes, & particuliérement de Pépé Palombo, d'Onoffrio Piſacano, de Carlo Longobardo, de Mattéo d'Amoré, & de Grazullo dé Roſis, qui avoient agy puiſſamment dans leurs Quartiers en ſa faveur, fit vne Cavalcade par toute la Ville, en laquelle on entendit pluſieurs Populaires, qui parmy leurs cris d'allegreſſe luy donnérent le nom de Roy. Il ne s'en faut pas beaucoup eſtonner, car il eſt certain que ſi ce Prince eut voulu prendre alors ce nom, le Peuple le luy eût donné auſſi volontiers que celuy de Duc de la République qu'il prit en ce iour, avec le titre de Défenſeur de la Liberté de l'Eſtat.

Ie ne doute pas que la Poſterité n'ait autant de peine à croire cette verité que pluſieurs autres qui ne ſont pas moins merveilleuſes dã s cette Hiſtoire: En effet à examiner les choſes ſui-

nt les apparences, il eſt mal-aiſé de perſuader que cette meſme Popula-, qui n'avoit appellé ce Prince que ns le beſoin qu'elle avoit de l'aſſi-nce des Frãçois, qu'elle eſpéroit par n moyen, ait en meſmetemps rejetté ur ſecours, & placé ce Duc dans dignité Souveraine; Toutefois ſi on conſidére bien les particuliers otifs de cette grande & ſoudaine utation, on en trouvera cinq qui ncoururent à cette action, & qui ſe ncontrant tous enſemble produiſi-nt ce grand effet. Le prémier eſt que Duc de Guiſe eſtoit l'vn des Prin-s du monde, qui avoit les plus beaux lens, & les plus propres à gagner d'a-ord les cœurs, & que les Napolitains ui ne voyoient preſque jamais le bon ſage de leurs Vice-Rois (leſquels paroiſſoient en publie qu'avec cét gueil, qui rend leur Nation inſup-ortable) eſtoient ravis de voir ce rince ſi affable, ſi careſſant & ſi opulaire, & dont la bonne mine inte à l'vſage de la Langue Italienne, oit charmé d'abord tous ceux qui voient ſeulement veu ou entendu

parler. Le ſecond que Gennaro Annéſé eſtoit hay de tout le monde, & que de tous ceux qui concoururent à l'élection du Duc, il n'y en eût pas vn qui ne crût ſe ſatisfaire ſoy-meſme, en dépoſſédant ce Fuzillier de ſa Charge. Le troiſiéme que les Cappes Noires & les autres Partiſans ſecrets des Eſpagnols qui ſe trouvoient parmy la Populace, s'vnirent tous en cette occaſion, comme nous avons remarqué, pour empeſcher que les François ne débarquaſſent en corps dans le Royaume. Le quatriéme, que Vincenzo d'Andréa, & tous les autres qui deſiroient véritablement la République, appréhendant que les François ne ſe rendiſſent Maiſtres de Naples, & bien-toſt aprés du Royaume, furent bien-aiſes d'établir le fondemént de leur deſſein par cette élection du Duc. Et le dernier, Que les Commandans de l'Armée de France en demeurant à l'ancre les bras croiſez pendant ces agitations, donnérent lieu au Peuple de croire qu'ils ſongeoient à cabaler avec Gennaro plûtoſt qu'à combattre la Flotte d'Eſpa-

e, & qu'il regardoient plus alors rs intereſts que ceux du Peuple.

CHAPITRE II.

rémiers effets de l'élection du Duc de Guiſe. Témoignages que la Ville de Naples & tout le voiſinage luy donnent de la joye qu'ils en ont. Exploits de l'Armée Navale de France. Son retour à Toulon. Divers jugemens que l'on fit alors ſur cette retraitte.

LE prémier & le plus remarquable effet de l'élection du Duc de Guiſe, fut la conſternation de Gennaro Annéſé. Quoy que la connoiſſance de ſon incapacité, & ſon humeur ombrageuſe & inquiéte, luy euſſent fait prévoir cét accidant avant meſme l'arrivée de ce Prince à Naples; Que s'eſtant défié de luy devant que d'en avoir ſujet, il eut fait ſon poſſible, & travaillé ſourdement pour ruiner le Duc dans l'eſprit de la Populace, & dans celuy des Miniſtres de France à Rome; quoy qu'il eut fait entendre à

celle là, Que l'ambition de ce Prince plûtoſt que les ordres du Roy l'avoit pouſſé d'aller à Naples. Que ſa Maiſon eſtoit ſuſpecte, & meſme odieuſe à la France; qui ſongeoit plus à l'abaiſſer qu'à l'agrandir, & ne favoriſeroit point vn party, à la teſte duquel il paroiſtroit. Et quoy qu'il eut inſinué à ceux-cy que les penſées de ce Prince ne tendoient qu'à la Couronne, qu'il croyoit obtenir ſans avoir beſoin de l'aſſiſtance des François; il tomba enfin dans le précipice où courent tous ces mauvais Politiques, qui changent de route à toute heure, & qui dans l'incertitude où leur eſprit flotte ſans ceſſe, ne prénent jamais de party. Aprés avoir ſçeu acquerir le Duc de Guiſe, il ne ſçeut ny le conſerver ny le perdre; & promettant à chacun le Torrion qu'il poſſédoit ſans le livrer à perſonne, il fit juger par ſa conduite qu'il eſt quelquefois auſſi dangereux de demeurer irréſolu, que de prendre vn mauvais party.

En effet s'eſtant enfermé dans ce Poſte, il écoutoit tout à la fois les François & les Eſpagnols; Il donnoit aux

ix vns & aux autres des eſpérances
ui pourtant ne produiſoient jamais
effets. Et quoy qu'il eut plus de
inchant pour la France que pour
Eſpagne qu'il haïſſoit naturelle-
ent, il ne pût ſe réſoudre de ſe jet-
r entiérement entre les bras des
rançois. Lors que le Duc de Guiſe le
époüilla de l'authorité ſupréme, il
ouvoit ſatisfaire tout à la fois ſa ven-
ance & ſon ambition, en livrant le
orrion des Carmes aux Comman-
ns de l'Armée Navale de France,
ui ſans doute luy euſſent fait de
ands avantages, & euſſent empeſ-
é le Peuple de ſe donner au Duc
Guiſe: Mais Gennaro Annéſé n'é-
it pas capable d'vne réſolutiõ har-
, ny de ſe ſervir du temps. Dés
'il vit le Duc de Guiſe nommé Duc
la République, il luy envoya faire
compliment ſur ſon élection, & le
prier de luy laiſſer le gouverne-
nt du Torrion des Carmes; Le
ic répondit à ces civilitez con-
intes avec vn viſage fort agréable
des paroles obligeantes, & aſſeura
Envoyé, qu'il luy laiſſeroit fort

volontiers ce gouvernement, pourveu qu'il demeurât ferme dans ſon Party. Ce Prince en feignant de luy laiſſer volontairement, ce qu'il ne pouvoit luy oſter par force, retint cét eſprit balançant dans ſon irréſolution naturelle, dont peut-eſtre il ſeroit ſorty, s'il eut entrepris de le pouſſer à bout.

La ſoûmiſſion de Gennaro Annéſé ſervit de regle à tous ceux de ſon Party, qui tous à la fois accoururent pour rendre l'hommage à ce Prince. Tous les Chefs du Peuple de la campagne & du voiſinage ſuivirent de prés cét exemple, ſur tout Polito Paſtina, fameux Bandy, qui gouvernoit paiſiblemẽt vne partie de la Principauté de Salerne. Le Duc luy avoit envoyé le Sr de Cérizantes, qui fâché de n'avoir pû obtenir la Charge de Meſtre de Camp général, avoit demandé cét employ au Duc, lequel le luy avoit accordé volontiers, pour éloigner de luy cét eſprit, dont l'inſuffiſance & la vanité ne luy plaiſoient point. Polito Paſtina l'avoit reçeu fort agréablement, & le traittoit avec tout le reſ-

t qu'il pouvoit prétẽdre. Auſſi toſt il eut appris l'élection de ce Prin- il luy dépeſcha vn des Officiers ſes Troupes, pour luy témoigner oye qu'il en avoit, prendre de luy Commiſſions de Gouverneur & caire Général de la Royale Répu- que en la Principauté de Salerne, pour offrir à ce Prince les forces cette Ville & de la Province, en ; qu'il en eut beſoin.

Mais c'eſt trop laiſſer l'Armée Na- le de France à l'ancre ; Il eſt temps voir ce qu'elle fit dans le Golfe Naples depuis ſon arrivée iuſques on retour. On en a écrit & parlé liverſement que comme ie ne veux n avancer de moy-meſme ſur ce et : Ie rapporteray fidellement ce e les François & les Eſpagnols en t publié dans le monde. Les pré- ers dans les rélations que les Offi- rs de cette Armée envoyérent en temps-là en France, ont dit, que te Armée eſtant arrivée le 18. iour Décembre dans le Golfe de Naples, iiilla ſur les deux heures aprés dy à vne portée de Canon de celle

d'Eſpagne, & des Chaſteaux de Naples. Qu'incontinent apres le Duc de Richelieu fit aſſembler le Conſeil de Guerre, où il fut réſolu d'attaquer le lendemain au matin la flotte ennemie, au cas que le meſme vent qu'il faiſoit alors continuât encore, & que l'on feroit les décharges des canons & de la mouſqueterie à la portée du piſtolet des Eſpagnols ; Qu'à la faveur du feu & de la fumée, on tâcheroit de faire paſſer les Brûlots, pour aborder les Gallions d'Eſpagne, & que ſi l'Admiral le jugeoit àpropos, il feroit ſignal à toute l'Armée de moüiller prés des Vaiſſeaux ennemis & de les accrocher ; mais que l'on n'iroit à eux que par le meſme vent qu'il faiſoit alors, lequel pouſſant les Vaiſſeaux François ſur l'Armée ennemie, les en pourroit retirer, pour ne les laiſſer pas expoſez à la mercy des Forteresſes, où il y avoit quarante Canons en Batterie; Qu'enſuite de cette réſolution, il fut arreſté que le ſieur du Mé Vice-Admiral, & le Chevalier Garnier tiendroient la droite de l'Admiral avec leurs Eſca-

res, le ſieur de Montade Contre-dmiral, & le ſieur du Queſne, la auche, chacun avec les leurs. Que ers le ſoir le Pere Thomas de Iul js pporta au Duc de Richelieu vne ettre du Duc de Guiſe, par laquelle le prioit de luy envoyer de la pou-re dont il manquoit, & quatre piéces e canon ; enſuite dequoy on fit déli-rer à ce Religieux trente-ſix barils e poudre, & pour les canons, on luy lit qu'on envoyât vne Barque pour es prendre, & qu'on les donneroit uſſi-toſt, l'Armée ayant perdu tou-es les ſiennes dans les tempeſtes u'elle avoit ſouffertes. Que le len-emain l'Armée ſe mit à la voile dés le oinct du jour, ſuivant la réſolution riſe pour le cõbat; mais que le chan-ement des vents l'obligea de chan-er de deſſein, & de remoüiller au eſme lieu où elle eſtoit, toûjours à a portée du canon des Forts, qui ti-érent quantité de coups. Qu'vn eu aprés le Duc de Richelieu fut iſité par pluſieurs Officiers du Peu-le de Naples, venus pour luy témoi-ner leur joye de ſon arrivée, & pour

le ſupplier de vouloir permettre que le ſieur Blondel Ingénieur de la Marine prit terre pour leur tracer quelques Fortifications qu'ils vouloient faire contre les Ennemis ; Ils accompagnérent leurs complimens de quelques régales de fruits & de confitures qu'ils préſentérent à ce Duc, lequel leur ayant fait ſes libéralitez, leur témoigna qu'il avoit ordre du Roy de faire tout ce qu'ils ſouhaitteroient pour leur liberté & pour leur ſervice. Que ce Duc fit encore délivrer de la poudre à vn Gentil-homme envoyé du Duc de Guiſe pour ce ſujet. Qu'en meſme temps l'Abbé Baſchi Romain, & domeſtique du Cardinal d'Aix, envoyé par cette Eminence au Peuple de Naples, mit pied à terre, & paſſa dans la Ville, pour ſçavoir l'eſtat des affaires. Que vers le ſoir Dom Luigi del Ferro, qui ſe diſoit Ambaſſadeur de France à Naples, vint voir le Duc de Richelieu, pour l'aſſeurer de ſa fidelité au ſervice du Roy, & pour luy donner advis qu'il y avoit dans le port de Caſtelamaré cinq Galéres, trois Vaiſ-

ſeaux de Guerre, & deux Marchands chargez de bleds pour les Eſpagnols. Que le 20. du meſme mois l'Armée ſe remit à la voile avant le jour, pour attaquer les Ennemis à la faveur du bon vent qu'il faiſoit; mais dont le ſoudain changement obligea le Duc de Richelieu de ſuſpendre cette réſolution, & d'aller à Caſtelamaré, pour prendre les cinq Vaiſſeaux qui eſtoiẽt moüillez dans vne enfonceure du Golfe. Qu'en faiſant cette route, on prit vn Brigantin que le Général de l'Armée d'Eſpagne envoyoit aux Galéres & aux Vaiſſeaux pour les en faire ſortir. Qu'à la veuë de l'Armée Françoiſe les cinq Galéres qui eſtoient en ce lieu s'en rétirérent & rétournérent au Port de Naples, aprés avoir eſſuyé quelques coups de canon en paſſant. Que l'Armée eſtant proche de Caſtelamaré, les ſieurs du Mé & Garnier eurent ordre d'aller avec leurs Eſcadres attaquer ces cinq Vaiſſeaux; mais que le calme les obligea de moüiller, & de differer le combat juſqu'au iour ſuivãt. Que pendant la nuit vne Galére entra dans Caſtelamaré, &

en ſortit deux heures aprés. Qu'à la pointe du jour l'Armée Françoiſe eſtant à la voile, l'Admiral & le Vice-Admiral d'Eſpagne, ſuivis de quatorze Galions parurẽt de l'autre coſté du Golfe, à vingt mille d'elle, faiſant leur poſſible pour gagner la Mer, & pour joindre en paſſant vne partie de leurs Vaiſſeaux que leurs Galéres avoient tirées du Port de Baïa. Que le Duc de Richelieu ayant tenu conſeil ſur ce ſujet, pour déliberer ſi l'on iroit à ces Vaiſſeaux, ou ſi l'on s'arreſteroit à Caſtelamaré; la concluſion fut de ſuivre ce prémier deſſein, dont l'effet eſtoit plus aiſé & plus certain, que celuy de la pourſuite de l'Armée Eſpagnole, qu'on ne pouvoit joindre de tout le jour, & laquelle pendant la nuict pouvoit s'échapper par vne fauſſe route. Qu'aprés vne ſommation faite par le Chevalier Paul à la Ville de Caſtelamaré, & aux Vaiſſeaux qui eſtoient dans ſon Port, pour les obliger à ſe rendre, à quoy ils n'avoient reſpondus qu'à coups de canon & de mouſquet; les ſieurs du Mé & Garnier, comman-

dez pour l'attaque, s'avancérent avec leurs Eſcadres vers la Ville & vers les Vaiſſeaux à la portée du mouſquet, & aprés vn combat de deux heures, contraignirent les ennemis d'abandonner leurs Vaiſſeaux de Guerre, & d'y mettre le feu, pour empeſcher les François de profiter de leur priſe; Qu'auſſi-toſt qu'on vit ces Vaiſſeaux en feu, on envoya des Chalouppes qui en retirérent vn démaſté de ſon maſt de devant, qui n'avoit point encore eſté endommagé du feu, & leſquelles le remoquérent iuſques aux Vaiſſeaux François, qui cependãt battoient la Ville en ruine, & tiroient ſur la Cavalerie qui eſtoit au bord de la mer pour empeſcher d'y faire vne deſcente. Que des cinq Vaiſſeaux des Ennemis, les trois de Guerre furent brûlez, & des deux Marchands, l'vn fut trouvé chargé de vingt pieces de canon, & de quatre mille charges de bled, & l'autre fut coulé à fonds par les Ennemis ou par les coups de canon que cette armée luy donna. Que les François dans cette occaſion ne perdirent que vingt

ou vingt-cinq hommes, entre leſquels il n'y euſt de marque que le Chevalier de l'Eſchaſſerie, Capitaine du Vaiſſeau nommé le Soleil ; Que peu apres l'on fit ſommer par vn Napolitain Caſtelamaré, qui ne répondit que par ſa mouſqueterie ; Qu'à l'entrée de la nuict le Duc de Richelieu ordonna aux ſieurs du Mé & Garnier de ſe tirer vn peu au large, en attendant la reſponſe d'vne Félouque qu'il avoit envoyée au ſieur de Cérizantes, & à Polito Paſtina, pour les convier de s'avancer avec leurs Trouppes vers Caſtelamaré, & d'attaquer cette place ſi néceſſaire au bien public. Que le vingt-deuxiéme du meſme mois, ſur l'advis qu'eut le Duc de Richelieu que l'Armée d'Eſpagne venoit vent en poupe fondre ſur luy, il fit mettre toute l'Armée ſous la voile, & fit brûler le Vaiſſeau pris le jour précédent, lequel on ne pouvoit emmener, dautant qu'il eſtoit démaſté. Que cette Armée ayant à la pointe du jour reconnu que l'Eſpagnole faiſoit force de voiles pour luy gagner le vent; mais que l'Admiral d'Eſpagne n'ayant

ûû eſtre ſuivy que de ſon Vice-Admiral, de cinq autres Navires & d'vn Brulot, eſtoit fort éloigné des autres demeurez au deſſous du vent: Elle s'avança avec vne merveilleuſe iteſſe dans cette intervalle, pour ſéarer la leur en deux. Que le comat fut commencé par le ſieur de la oche, commandant alors le Vaiſeau du Soleil, lequel ſe trouvant prés u Vice-Admiral d'Eſpagne luy abatit ſon Pavillon des prémiers oups de canon. Qu'au meſme temps Chevalier Garnier ſe trouvant à portée du piſtolet au milieu de deux aiſſeaux ennemis, les combattit ndant vne heure, & les mit hors de mbat; que l'vn d'eux ſe retira vent riere vers leurs Galéres, qui pourent ne peurent l'empeſcher de couler fonds à la veuë de l'Armée de ance, laquelle ayant les ennemis x deux coſtez, faiſoit feu de tous parts, tant de ſes canons que de mouſqueterie. Que l'Admiral d'Eſgne ſe trouvant au vent de tous ec ſon Vice-Admiral, quatre Nares de Dunquerque & vn Brulot,

& voyant qu'il luy eſtoit impoſſible de rejoindre le corps de ſon Armée, ſans traverſer celle de France, paſſa ſoubs le vent de l'Admiral, à portée du mouſquet, faiſant en meſme temps paſſer ſon Vice-Admiral au deſſus à portée du piſtolet, & les quatre Dunquerquois au milieu; ce qui n'empeſcha pas que le Duc de Richelieu réſolu de l'accrocher, nonobſtant toute ſon eſcorte, ne fit tout ſon poſſible pour l'aborder; mais l'autre eſquiva touſiours en faiſant vent arriere & ſe contenta de faire vne décharge générale de ſes canons & de ſa mouſqueterie ſur luy auſſi bien que ſur les autres Navires qui l'accompagnoient, pour donner lieu au Vice-Admiral d'Eſpagne qui tenoit le deſſus du vent d'attacher ſon Brulot à cét Admiral, ce qu'il eut fait apparemment à la faveur de la fumée ſi le Chevalier Paul, l'vn des Matte-lots de l'Admiral, ayant reconnu ce deſſein ne ſe fut mis avec ſon Navire entre le Brulot, & cét Admiral, lequel en meſme temps abbatit d'vn coup de canon le Maſt de devant de celuy d'Eſpagne

l'Eſpagne, qui prit auſſi-toſt la uite avec ſa ſuitte, ne pouvant ſe uſtifier de la honte d'avoir fuy de- ant vn ſeul Vaiſſeau, qu'en diſant ue c'eſtoit pour rejoindre le reſte e ſa Flotte. Que dans ce combat, ui dura autant que le iour, les rançois battirent ſi vigoureuſement es Eſpagnols, qu'ils les forcérent de e retirer en fuyant toûjours l'abor- age. Que du coſté des François il n'y ut que cent ou ſix vingts hommes de ıez ou de bleſſez; mais que de celuy es ennemis, il y en eut plus de 700. de ıez, vn fort grand nombre de bleſ- z, & trois Vaiſſeaux coulez à fonds. ue le vent s'eſtant renforcé ſur le ir, les deux Armées ſe ſéparérent ſe tinrent ſur les bords iuſques à la ıit dans le canal où celle d'Eſpagne retira ſous ſes Forteresſes, la Fran- ɔiſe ne la pouvant ſuivre, à cauſe de ɔbſcurité & du vent traverſier de la ıſte, qui la força de ſe retirer du ɔlfe, luy eſtant impoſſible de ſe te- r ſur les bords. Que le vingt-troi- me l'Admiral de France ſe trouvant matin à l'emboucheure du canal,

proche de l'iſle d'Iſchia, avec quatre Vaiſſeaux ſeulement, alla joindre vne partie de ceux que le mauvais temps avoit écartez, & ſe mit en Pane durant vne forte bouraſque ſurvenuë, attendant ainſi le reſte de ſon Armée; mais que le vent s'eſtant changé pendant la nuit, toute l'Armée réünie reprit de nouveau la route de Naples, employant toute la journée ſuivante à dõner chaſſe à deux Navires ennemis. Que le 25me. qui eſtoit le iour de Noel, vn homme ſe diſant député du Peuple, vint trouver le Duc de Richelieu, pour ſçavoir ſi c'eſtoit la volonté du Roy, que le Duc de Guiſe fut Chef de la République, & en prit la qualité de Duc, avec le commandemẽt abſolu; adjoûtant que ce procédé eſtoit contraire au prémier Article du Traitté fait avec le Cardinal d'Aix, & le Marquis de Fontenay, & à l'intention du Peuple, qui n'en avoit point d'autre que de ſe mettre en liberté & de ſe la conſerver. Que le Duc de Richelieu reſpondit à ce Député que le Roy avoit envoyé ſon Armée Navale au Peuple & à la République de Naples, pour faire préciſément ce

qu'elle jugeroit le plus à propos pour ſon eſtabliſſement & pour ſa conſervation, ſans autre intereſt que de la protéger & de la ſervir contre ſes ennemis, & que l'on ne reconnoiſtroit pour Général que celuy que la République auroit eſtably, & lequel l'Armée du Roy maintiendroit contre tous ceux qui voudroient aller au contraire. Qu'vn peu aprés le Sergent Major d'vn corps d'Armée de quatre mille hommes du Peuple, commandé par le ſieur de Cérizantes, vint à l'Admiral aſſeurer que le lendemain cette Armée iroit attaquer Caſtelamaré, & pria le Duc de Richelieu de favoriſer ce deſſein, en s'approchant de cette place, & de luy fournir de la poudre, de la méche & des balles, ce qu'on luy promit. Que l'Armée s'eſtant occupée le jour d'aprés à donner chaſſe à deux Vaiſſeaux qui prenoient la route de Naples, dont elle en prit vn plein de quatre mille charges de bled, ſe trouva le vingt-ſeptiéme ſur le matin au milieu du Golfe, à la veuë de celle d'Eſpagne, ancrée ſous les Fortereſſes; Que ce fut là que le

Duc de Richelieu apprit que le Duc de Guiſe avoit eſté éleu par le Peuple Généraliſſime, & Duc de la République, & qu'il devoit attaquer les Poſtes que les Eſpagnols tenoient dans la Ville, à la prémiere diverſion que l'Armée Navale pourroit faire. Qu'il avoit donné ordre au Capitaine Iacques le Beau, de prier le Duc de Richelieu de faire en ſorte d'attirer la Flotte d'Eſpagne à la mer, pour luy donner le temps & le moyen d'éxécuter ſon deſſein. Qu'aprés avoir fait délivrer à vn Envoyé du Duc de Guiſe de la poudre qu'il demandoit, Péppé Palombo accompagné de pluſieurs Capitaines du Peuple, & d'vn Gentil-homme du Duc de Guiſe vint ſur l'Admiral, pour dire au Duc de Richelieu que la nuit avoit empeſché que les Deputez de la République ne fuſſent venus pour luy faire leurs complimens, & traitter des affaires de cét Eſtat. Que le vingt-huitiéme les Ennemis parurent à la voile dés la pointe du iour, faiſant leur route le long de la terre pour ſe conſerver l'avantage du vent ſur les François,

qui ne le pouvãs gagner ſur eux, tâcherẽt de les attirer à la mer ſuivant la priére du Duc de Guiſe : mais la journée ſe paſſa ſans rien faire, & la Flotte Eſpagnole ſe tint toûjours au vent ſans vouloir arriver ſur celle de France, qui demeura long-temps en Pane pour l'attendre, & courut à la mer juſques à dix heures du ſoir, & retourna enſuite tout court vers le Golfe. Que le lendemain elle ſe trouva vers la pointe du jour prés de l'Iſle de Capri, à l'entrée du canal de Naples ; d'où voyant celle des ennemis à la voile, qui n'avoit pû gagner les Forteresſes ; cette Flotte alla ſur elle vent en poupe iuſques à deux portées de canon, ou l'on reconnut que les terres du Golfe luy donnoient vn autre vent que celuy qu'elle avoit eu; de ſorte que lors que les François creurent avoir pour la prémiére fois le deſſus du vent, & que les Eſpagnols ne s'en pourroient plus dédire, ils ſe trouvérent au deſſous. Que ſur les ſix heures du matin l'Admiral de France voyant qu'il eſtoit impoſſible de gagner le vent à l'Armée d'Eſpa-

gne, ſe mit en Pane & plia ſes voiles, comme fit toute l'Armée, pour attendre les Eſpagnols de pied ferme, & les obliger par cét avantage d'accepter le combat. Qu'ayant demeuré de cette ſorte pendant ſept heures, les Eſpagnols ayant tout a fait gagné le vent, vinrent vent en poupe ſur les François; mais les ayant approchez à la portée du canon, & ayant reconnu la réſolution avec laquelle on les attendoit ſans branler, l'Admiral d'Eſpagne ſe contenta de tirer cinq ou ſix volées de canon, auſquelles les François ne daignérent reſpondre qu'à peine, & ſe retira tout à coup avec ſa Flotte, faiſant voir qu'il n'avoit pas eu envie de cõbattre. Alors l'Armée de France, voyant que le vent ſe renforçoit, gagna la mer, pour ne pas aborder les terres pendant la nuict, durant laquelle il fit vne tempeſte qui dura juſques au lendemain matin. Que le dernier du mois le Duc de Richelieu réſolu de retourner encore dans le Canal de Naples, pour attaquer l'Armée d'Eſpagne, ſe trouva à la teſte de neuf Navires ſeulement,

le reſte de ſes Vaiſſeaux ayant eſté écartez le jour précédent, ou par le calme, ou par la pourſuite d'vn Vaiſſeau ennemy, & quelques vns pour ſe racommoder des incommoditez de la bouraſque paſſée; Cét Admiral ne laiſſa pas de s'avancer vers douze grands Navires Ennemis, qui paroiſſoient à demy lieuë de luy, & trois autres à deux lieuës; & reconnoiſſant à la pointe du jour que c'eſtoit l'Admiral d'Eſpagne, qui battu du mauvais temps qu'il avoit fait, avoit eſté ſéparé du reſte de ſon armée, & faiſoit force pour gagner les Fortereſſes; il voulut profiter du vent qu'il avoit alors favorable, & pendant vne demie heure, tant que les voiles purent porter il le chaſſa, quoy que celuy d'Eſpagne fut le plus fort en nombre de Vaiſſeaux; ce qui ne l'empeſcha pas de prendre la fuite, laquelle au lever du Soleil fut favoriſée du changement du vent, & puis d'vn calme, qui dura iuſques à trois heures apres midy apres quoy le vent redevenant bon, donna moyen à l'Admiral de France de reprẽdre ſa chaſſe,

laquelle il continua juſques à ce que le manquement du jour, & la diligence des Eſpagnols, qui s'approchoient de leurs Chaſteaux, l'obligérent de retourner le bord à la mer, lequel fut pris ſi à propos, que toute l'Armée fut rejointe enſemble à deux heures de nuict, & reprit auſſi-toſt la route du Golfe de Naples. Que le prémier jour de l'année 1648. l'Admiral de France fit ſa Navigation ſi juſte, que le matin les meſmes Vaiſſeaux ennemis qu'il avoit laiſſez le ſoir ſe trouvérent ſous le vent prés du canal de Caſtelamaré, où le vẽt les avoit jettez, & leur avoit empeſché l'entrée du Port de Naples. Que ce fut alors que le Duc de Richelieu crût avec apparence qu'il pourroit enlever le Pavillon d'Eſpagne, puis que chacun des Vaiſſeaux Ennemis ne ſongeoit plus qu'à ſe ſauver en ſon particulier ſous les Chaſteaux, & que l'Admiral d'Eſpagne demeuroit avec quatre Navires ſeulement. Que voyant venir ſur luy l'Admiral de France, il fut réduit à cette extrémité d'appeller par pluſieurs coups

e canon les Galéres à ſon ſecours, eſquelles allérent, avec la plus grande force de rames qu'il leur fut poſſible, toutes enſemble retirer leur Admiral & ces quatre autres Navires, qui eurent la honte de ſe faire remorquer à la veuë de toute leur Armée Navale, des Chaſteaux & de tout le Peuple de Naples; Ce ſecours ne les ut pourtant pas empeſchez d'eſtre nfin ou pris ou brûlez, ſi la nuit, qui eur avoit eſté déja ſi favorable, & le alme qui arriva ne leur euſſent dõné e moyen de retourner ſous leur prénier azile. Qu'vn peu aprés le Duc e Richelieu renvoya à Naples deux es principaux du Peuple que le nauvais temps avoit retenus ſur l'Admiral, & les chargea de remontrer u Duc de Guiſe la néceſſité où cette rmée eſtoit d'aller chercher de eau, ſi on ne luy en apportoit le endemain de Naples, & de ſçavoir 'il pourroit luy faire fournir des ivres pour vn mois, en payant, au as qu'il fallut qu'elle demeurât enore à Naples, car elle n'en avoit ue pour juſques au dernier de Ian-

vier, & il luy falloit pour vingt-quatre ou vingt-cinq iours de vivres, pour ſa retraitte en Provence. Que l'Abbé Baſchi & le Pere Thomas de Iulijs revenus le lendemain de Naples à l'Admiral, rapportérent que la mauvaiſe intelligence qui eſtoit entre le Duc de Guiſe & Gennaro Annéſe, avoit eſté cauſe que l'on n'avoit rien entrepris dans la Ville contre les Ennemis, pendant les ſix iours que l'Armée de France les avoit tenus à la mer, & que les Eſpagnols fomentoient cette diviſion de tout leur poſſible, par des bruits qu'ils faiſoient courir, pour ſe remettre bien avec le Peuple: Ce qui avoit fait réſoudre cét Abbé & ce Pere d'aller chercher à Rome quelque remede à ce déſordre. Que ſur le ſoir le grand beſoin d'eau où eſtoit l'Armée, & le peu d'apparence qu'il y avoit d'attirer les Ennemis au combat par vn plus long ſéjour dans le Golfe, puis qu'ils s'approchoient davantage de terre, & ſe reſſerroient ſous leurs Forteresſes, obligérent l'Armée d'aller chercher de l'eau où elle en croyoit trouver.

ıe le ſieur Luigi del Ferro s'embar-
a ſur l'Admiral, pour aller à Rome
re ſes plaintes de ce que le Duc de
ıiſe avoit fait empriſonner celuy
e le Peuple & Gennaro Annéſé
oient député au Duc de Richelieu,
ur ſçavoir l'intention du Roy tou-
ıant les qualitez que ce Prince vou-
it prendre dans Naples. Qu'vn
lme qui ſurvint le troiſiéme empeſ-
ıa que l'Armée ne ſortit du Golfe;
que le ſoir elle fut attaquée d'vne
furieuſe tempeſte, que menacée
vn naufrage évident par vn vent
ıpetueux, qui la portoit à terre, &
ımpeſchoit de ſortir du canal, l'Ad-
iral ſe réſolut, aprés avoir long-
mps couru, & ne ſçachant plus où
ler, de moüiller l'ancre à Niſita;
ue le vent ayant vn peu changé, ce-
luy fit eſpérer qu'il pourroit ſe dé-
ıger du Golfe, en paſſant au deſſus
: l'Iſle de Capri; mais que les vents
:venus plus furieux emportérent ſes
:ux huniers, briſérent tous ſes cor-
ıges, & le jettérent deux fois ſi prés
: terre & des rochers, que l'on n'at-
:ndoit plus que l'heure qu'il touchât,

& qu'il periſt ; Qu'enfin s'eſtant ſauvé de ce danger, à l'ayde de ſes deux baſſes voiles qui luy reſtoient, il s'en tira heureuſement, & ſe trouva le lendemain au matin dans le Golfe de Salerne, avec treize Navires ſeulement, dont l'vn qui eſtoit celuy du ſieur d'Alméras coula à fonds par l'effort de la tempeſte, aprés qu'on en euſt tiré les hommes ; & que de là cette Armée prit la route de Portologon pour reprendre celle de France. Voila ce que les François ont publié ſur cette matiére.

Les Eſpagnols ont dit de leur coſtê, que l'Armée Navale de France arriva dans le Golfe de Naples le dix-huitiéme iour de Décembre ; Qu'elle s'y mit en bataille à la veuë de celle d'Eſpagne, qui eſtoit ſur le fer à la Plage de Sainte Lucie. Qu'à lors, ſans s'avancer plus avant elle moüilla entre Poſilippo & Chiaia, n'eſtant ſéparée de celle-cy que par les écueils du Château de l'Oeuf. Qu'ayant ainſi ancré, au lieu de combattre & de ſe ſervir de la faveur du vent, qui luy donnoit moyen de brûler, ou de met-

tre

: à fonds toute la Flotte d'Eſpagne,
: Officiers ne ſongérent le reſte du
ır qu'à traiter & à négocier avec plu-
urs Félouques de Naples, qui abor-
ient continuellement l'Admiral.
ıe ne pouuant rien arreſter avec le
uc de Guiſe, ny avec le Peuple
uchant leur débarquement, parce
ıe ce Duc prétendoit le comman-
:ment des troupes, & que l'on n'é-
it pas meſme d'accord, touchant le
gement des François; cela fût cauſe
ıe les Commandans de cette armée
: firent pour lors autre choſe, que
exorter les Soûlevez à la perſévé-
nce. Que le vingt-vniéme du meſ-
e mois cette armée traverſant le
anal au front de celle d'Eſpagne,
la prẽdre fonds prés de Caſtelamaré
ı'elle fit ſommer de ſe rendre, & de
vnir à la République de Naples, à
ıoy l'on répondit que l'on ne re-
ɔnnoiſſoit point de République;
ais bien le Roy Catholique, qui
toit leur vray & leur ſeul Maiſtre.
ue ſur vne ſeconde ſommation, cet-
Ville ne répondit que par des mouſ-
ıetades, ce qui obligea les François

d'y repartir par vne décharge générale de toute leur Artillerie & de leur mouſquéterie. Que dans cette plage il y avoit vn Vaiſſeau de l'Eſquadre d'Eſpagne de l'Admiral Balach Raguſin, & deux autres Navires Marchands, dont les Mariniers craignans de tomber entre les mains des François, mirent eux-meſme le feu à leurs Vaiſſeaux. Qu'en meſme-temps pluſieurs Barques Françoiſes ayant environné vn de ces Navires chargé de grains, & abandonné de gens, s'en ſaiſirent & tâchérent de le remorquer vers leur armée; mais qu'ils en furent empéchés par des Félouques Eſpagnoles, qui le leur vinrent oſter des mains. Que cependant l'armée d'Eſpagne au nombre de vingt Navires de guerre, chargez d'environ treize cens hommes Eſpagnols, Italiens, Allemands, ou Vvalons, ſortit de la Plage de Sainte Lucie, & favoriſée d'vn petit vent de terre, alla joindre douze autres Vaiſſeaux arreſtez ſous le Chaſteau de Baya, d'où tous enſemble tournérent de nouveau la Proüe vers Caſtelama-

pour attaquer l'armée de France.
ue celle-cy obſervant celle d'Eſpa-
ne s'eſtoit retirée de Caſtelamaré,
ichant de ne ſe point laiſſer prendre
ous le vent; Qu'ainſi les deux Flot-
espaſſérent toute la nuit à voltiger
ans le Golphe, juſques au vingt-
euxiéme du mois que ſe trouvant
e matin aſſez proches l'vne de l'autre
a Flotte Eſpagnole fit ſon poſſible
our accrocher la Françoiſe, laquelle
vec vne vaine apparance de vouloir
ombattre, ne tâchoit que d'attirer
es Eſpagnols à la mer, ſans toutefois
ouloir joindre. Qu'environ le midy
'vn & l'autre s'eſtant approchées de
lus prés, elles firent vne décharge
générale de leur Artillerie & de leur
Mouſquetterie, qui firent beaucoup
lus de bruit que de mal. Que dans
e combat il n'y eut que neuf Vaiſ-
eaux Eſpagnols qui s'accoſtérent des
François, qui tirant toûjours, & fai-
ant force de Voiles, tâchérent plu-
ieurs fois d'acrocher ſur le Cap de
Poſilippo l'Admiral d'Eſpagne, le-
uel dans cette occaſion s'eſtant jet-
é à travers de toute l'armée de Fran-

ce, ſouſtint ſeul pluſieurs décharges des Navires qui l'environnoient, ſans qu'aucun l'oſaſt aborder. Que la nuit ayant ſéparé les deux armées, elles retournérent chacune ſous leur fanaux, avec vn grand fracas de Navires; Mais avec peu de perte du coſté des Eſpagnols, qui dans ce combat ne perdirent de gens de conſideration que le fils du Régent Zuffia. Qu'vne grande bouraſque ſurvenuë à l'entrée de la nuit força celle de France de courir vers le Ponant, & fit périr deux Vaiſſeaux de celle d'Eſpagne, comme ils voulurent moüiller prés du Chaſteau de l'Oeuf. Que le vingt-cinquiéme les François parurent de nouveau ſur Naples, ſans pouvoir pourtant empécher l'abord de quatre Vaiſſeaux chargez de grains venus de Cotroné, qui avoient paſſé la nuit au milieu de leur armée. Que le vingt-huitiéme les Eſpagnols ſortirent de nouveau pour combatre les François, qui n'ayant autre but que d'arreſter l'eſperance des Napolitains, plûtoſt que de les ſatisfaire entiérement, fuïrent toûjours l'abord, s'entrétenant

cette ſorte juſqu'à ce qu'vne forte
mpeſte arrivée la nuit du vingt-
euſiéme, les contraignit de ſe ſépa-
r, & de tenir la Mer pendant deux
urs. Que l'orage eſtant paſſé, on
t le dernier jour de l'an celle d'Eſ-
agne au Port de Naples, où à peine
at-elle moüillé l'ancre que celle de
rance parut à l'entrée du Canal,
ouſſée par vne tempeſte qui l'obli-
eoit à chercher vne mer plus tran-
uille à l'abry des collines voiſines;
nais que l'orage s'augmentant, elle
ut à la veille d'vn entier débris dans
e ſecond jour du mois de Ianvier; en
orte que pouſſée par la violence du
ent, elle fut cõtrainte de ſe remettre
le nouveau en haute Mer, & d'aban-
lonner dans le Canal ſept Vaiſſeaux,
ui ayant tenu quelque temps la
rouë à Caſtelamaré, furent ſauvez
u point qu'ils deſeſpéroient de leur
alut, par le manquement du vent qui
eur donna moyen de ſortir des bo-
hes de Capri, & qui leur fit gagner la
ner, & rejoindre peu aprés le corps de
eur armée, laquelle enſuite reprit le
chemin de Provence.

S'il eſt mal-aiſé de diſcerner la vérité entre tant de contrariétez apparentes; il ne ſera pas moins difficile de trouver celle de tant de divers jugemens que l'on a faits ſur les motifs de l'arrivée, & du retour de cette Armée. Comme l'on ne juge de la pluſpart des choſes que par les événemens, le peu d'effet qu'elle fit dans le Royaume de Naples, a donné lieu aux ſoupçons que l'on a eus ſur les ſujets de ſon voyage.

Les Eſpagnols qui ſçavoient le mauvais eſtat de leur Armée Navale, lors que celle de France arriva dans le Golfe de Naples, ont dit qu'ils luy devoient le ſalut de cette Armée & du Royaume. Ils ont publié, qu'ils croyoient que les François n'avoient point eu d'autre ordre que de paroiſtre vers Naples, ſans s'engager à vne deſcente ny à vn cõbat général. Que le deſſein ſecret des François n'auoit eſté que d'éxécuter vne entrepriſe qu'ils avoient pratiquée ſur le Chaſteau de Baïa, & laquelle leur manqua. Que l'impunité des Chefs de l'Armée de France aprés leur retour, faiſoit aſſez

connoiſtre que s'ils n'avoient point combattu l'Armée d Eſpagne, ny débarqué de ſecours pour les Napolitains, ils n'avoient point failly contre eurs ordres. Que de quelque façon que la choſe ſe puiſſe prendre, les François ne peuvent s'excuſer d'avoir perdu la plus belle occaſion que la Frãce aït jamais euë pour la ruine de l'Eſpagne, lors que leur Armé arriva. Qu'en effet, dans ce moment la Flotte d'Eſpagne ancrée dans la Plage de Sainte Lucie, eſtoit hors de deffence, & dénuée de ſes Mariniers & de ſes Soldats, qui par l'ordre du Viceroy en avoient eſté tirez pour garnir les Poſtes de la Ville, attaquez par les ſoûlevez- Que ſi les François en entrant dans le Golfe, au lieu de s'amuſer à tenir conſeil, euſſent ſongé à ſe prévaloir de l'avantage du vent, ils pouvoient ſans difficulté brûler toute la Flotte d'Eſpagne, ou la mettre à fonds. Que cette entrepriſe n'eſtoit ny difficile ny perilleuſe; Que tout le danger que les François pouvoient courir, n'eſtoit que de quelques canonnades des Chaſteaux de Naples,

depuis la portée du canon, iuſques à l'abord des Vaiſſeaux Eſpagnols, ce qui ne pouvoit pas leur faire vn grand mal, puiſque la mire des canons tirez des Chaſteaux, eſtoit fort incertaine par le mouvement continuel des Vaiſſeaux; Que ce peril paſſé les canons des Chaſteaux n'eſtoient plus à craindre : car les Eſpagnols n'euſſent plus tiré ſur les Navires François, lors qu'ils les euſſent veus mélez avec les leurs. Que les François n'avoient pas dû craindre de donner en terre, & de ne pouvoir retourner à la Mer, puiſque le vent qui les favoriſa tout le iour & toute la nuit ſuivante, leur donnoit moyen de combattre & de ſe retirer. Qu'enfin la plus favorable interprétation que l'on pût donner à ce manquement, eſt que Dieu ne voulant pas oſter alors le Royaume de Naples à la Maiſon d'Auſtriche, aveugla les François, & leur fit perdre l'occaſion de le conquerir à peu de frais, & dans vn jour.

Les Partiſans du Duc de Guiſe ont parlé d'vne autre ſorte ſur ce ſujet;

ont dit que la France s'eſtoit éloi-
ée de ſes veritables maximes, pour
ivre celles de la paſſion de quelques
rticuliers. Que le plus grand de
; intereſts, eſtant d'affoiblir la Mo-
rchie d'Eſpagne, & de luy oſter au-
t qu'elle le pourra quelques vns de
s differẽs Eſtats qui n'en font qu'vn,
lle doit ſouhaiter de voir renaiſtre
:s Rois de Naples, de Sicile & de Sar-
ıigne, & des Ducs de Milan; ſur tout
ı'ils tiennent d'elle leur eſtabliſſe-
ent, & ſoient par leur propre inte-
:ſts engagez à ſuivre les ſiens. Que le
uc de Guiſe avoit eu lieu d'eſperer
ue par ces raiſons les Miniſtres de
rãce travailleroient à l'eſtablir dans
n Royaume, où vne noble ambition
avoit appellé, où vne intrépidité
eroïque l'avoit heureuſement con-
uit, & où l'eſtime & l'amour des
euples l'avoient élevé dans vn poſte
ſſez éminent, pour paſſer de là ſur le
:rône, ſi la France luy eut tant ſoit
eu donné la main. Que quelques
roits que la Frãce eut ſur ce Royau-
ıe, ſa politique vouloit qu'elle con-
ourrut à l'eſtabliſſement d'vn Roy,

quel qu'il fut, lors qu'elle n'eſtoit pas en eſtat de faire valoir ſes droits, & que c'eſtoit pour elle vn aſſez grand avantage d'oſter cette Couronne à la maiſon d'Auſtriche, pour y employer toutes ſes forces, & qu'elle en avoit euë vne aſſez belle occaſion, le Duc de Guiſe ayant par ſon arrivée à Naples, empeſché l'accord que les Soulevez eſtoient preſts de faire avec les Eſpagnols; Que les Miniſtres de France, au lieu de ſeconder la valeur & la fortune d'vn Prince, qui avoit fait ce que luy ſeul avoit oſé entreprendre, l'avoient abandonné, & avoient mieux aimé le laiſſer tomber, que de le ſouſtenir. Que le Marquis de Fontenay n'ayant eſpargné aucuns ſoins, pour l'empeſcher d'aller à Naples, fit depuis tout ſon poſſible pour le décréditer dans le party, fomantant ſecrettement les ombrages & la jalouſie que Gennaro Annéſé avoit conçeües de ce Prince, dés les prémiers iours de ſon arrivée à Naples. Que cette étrange politique eſtoit auſſi déſavantageuſe pour la gloire de la France, que périlleuſe pour la perſonne du Duc,

uel ayant affaire à vn Peuple, qui
ur le moindre ſoupçõ faiſoit ſauter
; teſtes, courroit ſans ceſſe fortune
la vie par ces intrigues. Que dãs les
émiéres nouvelles que le Duc de
iiſe eut de l'abord de l'Armée Na-
le dãs le Canal de Naples, il envoya
e Félouque pour donner advis au
ıc de Richelieu que toute l'Armée
Eſpagne, compoſée de cinquante-
ux Vaiſſeaux, & de vingt-trois
ıléres, eſtoit alors diſperſée par les
ıdes de Caſtel-Novo, de Caſtel-del-
)vo, de Caſtelamare, de Niſita, &
Port de Baïa, & que s'il vouloit, il
pouvoit bruler la plus grande par-
, & ſe rendre maiſtre de l'autre;
ıe cét advis, ny les vents favora-
es n'ayant peu obliger ce Général
›rofiter de la plus belle conjoncture
.e la France aura jamais pour déſar-
er tout en vn coup le Roy d'Eſpa-
ıe ſur la Mer, les Chefs de cette
mée s'amuſérent à tenir Conſeil
›rs qu'il falloit combattre, & per-
rent cette journée vne occaſion
'ils ne peurent plus recouvrer, en
rdant la faveur des vents, & l'avan-

tage de ſurprendre des Vaiſſeaux ſur le fer, & dénuez de Soldats & de Matelots. Qu'ayant ainſi donné le loiſir aux Eſpagnols de ſe reconnoiſtre, & de regarnir leurs Navires des gens qu'ils en avoient débarquez pour la défence de leurs Poſtes, où ils avoient employez iuſques aux plus petits Mariniers: cette Armée, que ſans perils & ſans peine ils pouvoient détruire à leur arrivée, leur fit teſte deux jours aprés, & les alla meſme chercher juſqu'à Caſtelamaré, où elle les euſt peut-eſtre battus, ſi les vents l'euſſent ſecondée. Que Naples & toute la Coſte virent avec vne ſurpriſe extréme qu'vne Armée dont le Royaume attendoit le ſoulagement de ſes ſouffrances, auſſi bien que ſa liberté ſervit plus à le diviſer qu'à le réünir, & à fomenter les cabales qui affoibliſſoient le party du Peuple, qu'à réchauffer & à ranimer ſon courage. Qu'en effet le but des Miniſtres, qui eſtoient avec le Duc de Richelieu ne parut autre que de mettre aux mains le Duc de Guiſe & Gennaro Annéſé, au hazard de voir l'Eſpagnol profiter avan-

vantageuſement de ces diviſions ci-
iles; Que toutes les Négotiations de
Abbé Baſchi, qu'ils envoyérent à
uliano & à Naples firent aſſez bien
onnoiſtre que leur deſſein ne ten-
oit qu'à décréditer le Duc, ou à le
erdre entiérement : Que dans leur
remiére conférance à Iuliano cét
bbé luy avoit dit poſitivement, que
'armée eſtoit venuë pour ſoulager
es miſéres du Peuple, & pour forti-
ier ſes réſolutions, non pas pour le
lés-vnir & l'embaraſſer dans d'au-
res factions contraires aux promeſſes
& aux traittez faits à Rome entre les
Miniſtres du Roy & les Députez de
e Peuple, envoyez par Gennaro An-
néſé generaliſſime du party; Et que
es Chefs de cette armée avoient or-
re de s'adreſſer à luy pour toutes
hoſes, comme ayant luy ſeul toute
'authorité ſur vn peuple qu'il gou-
ernoit abſolument. Qu'à cela le
Duc luy avoit répondu en ſouſriant,
Que ſi leur ordre eſtoit de s'adreſſer à
eluy qui avoit toute l'authorité en
nain, il falloit que ce fuſt à luy, &
on point à Gennaro Annéſé, lequel

n'avoit point d'autre puiſſãce, que celle qu'il luy avoit laiſſée par cõpaſſion, luy ayant eſté auſſi facile dés ſon abord à Naples de s'emparer de toute l'authorité ſouveraine, que d'en avoir la partie qu'il poſſedoit. Que l'Abbé Baſchi ayant perſiſté dans ſa premiére opinion, & ſoûtenu au Duc, qu'il y avoit bien plus d'apparence que Gennaro eut plus de credit dans Naples, qu'vn Prince eſtranger, qui ne faiſoit que d'arriver, & qui meſme eſtoit ſoupçonné de prétendre à cette couronne ; Le Duc luy avoit reparty avec vn peu de chaleur, que puis qu'il doutoit de ſes paroles, il en feroit voir les effets. Qu'en ſuitte de cette cõverſation, ce Prince retourna à Naples, où d'vn cõmun conſentement Gennaro fut deſtitué de ſa charge, & le Duc éleu chef & Duc de la Republiq; Que l'Abbé Baſchi avoit eſté témoin oculaire du peu de peine qu'il avoit eu pour arriver à ce dégré, où l'avoit élevé l'affection de tout vn Peuple, qui l'eut meſme placé plus haut, s'il ſe fut laiſſé emporter aux tranſports de ſon allegreſſe & de ſes acclamations. Que

:s Commandans de l'armée ayant dû ſtre informez de tout ce qui s'eſtoit aſſé en cette action, par cét Abbé uſſi bien que par Dom Luigi del erro qui leur en alla rendre compte e la part du Peuple, cela les devoit bliger d'agir alors avec ce Prince, omme ils euſſent fait avec Gennaro, uiſque leurs ordres ne regardoient as tant le nom que la perſonne de ceuy qui avoit le commandement abolu dans Naples; Qu'au lieu d'en vſer le la ſorte, & de témoigner qu'ils voient bien de la joye de voir vn rince de leur Nation élevé dans ette dignité ſupréme, ils montréent par leur conſternation, & par les ntrigues de l'Abbé Baſchi, & de eurs autres ſecrets correſpondans, ju'ils en avoient du déplaiſir. Que es advis qu'eut le Duc qu'on l'euſt rreſté priſonnier ſur l'Admiral s'il y uſt allé voir le Duc de Richelieu, n'eſtoient ni faux ni imaginaires, luy yant eſté donnez de divers endroits ar des perſonnes dignes de foy. Qu'ayant reconnu que le Peuple craginoit le débarquement de l'armée

Navale, dont l'aſpect avoit renouvellé cette folle & vieille erreur que l'on a dans l'Italie du libertinage des François, il avoit creu faire beaucoup pour la gloire de ſa Patrie, & pour ne pas effaroucher cette ombrageuſe Populace, de faire que ce corps d'armée fit ſentir ſes bras aux Eſpagnols, pluſtoſt que de montrer ſon viſage aux Napolitains ; Que neantmoins conformément aux negotiations & aux traittez qu'il avoit faits avec l'Abbé Baſchi, il avoit envoyé le ſieur de Taillades au Duc de Richelieu pour luy demander deux mille fantaſſins, trois mille mouſquets, dix canons, huit cens milliers de poudre, & cinquante ou ſoixante mille écus pour ſubvenir à leur ſubſiſtance en ces commancemens, afin de faire voir que l'on les pouvoit maintenir ſans eſtre à charge à la Ville ; Que ſes demandes quoy que fort juſtes & modérées n'eurent d'autre effet que quelques milliers de poudre ; Que l'ayant auſſi prié de luy envoyer le bled du vaiſſeau pris à la rade de Caſtelamaré, on le luy refuſa. Qu'enfin cette

rmée venuë pour le ſoulagement des ouffrances du Peuple, pour le tirer le ſervitude, & pour brûler ou pour combatre la flotte d'Eſpagne, n'avoit ſervy qu'à faire vne montre plus pompeuſe que ſolide de la puiſſance des François, & à fomenter les cabales & les factions qui troubloient le Party du Peuple, au lieu de les réünir pour concourir au bien commun.

Les Napolitains qui n'avoient d'autre but que leur liberté, ont témoigné ſur ce ſujet, Qu'ayant eu recours à la Protection de la France, ils avoient crû que le ſecours qu'ils en attendoient répondroit à la grandeur & à la réputation de cette couronne, auſſi bien qu'à l'intéreſt qu'elle avoit, de porter la guerre au bout de l'Italie, pour l'éloigner de ſes frontiéres. Qu'ils avoient eſperé que l'arrivée de cette armée ſi ſouvent promiſe, eſcarteroit les Eſpagnols des coſtes de Naples, & chaſſeroit de cette Ville la famine qui l'affligeoit; mais qu'elle n'avoit rien fait pour ſa gloire ni pour leur vtilité; Qu'elle avoit perdu au premier abord l'occaſion de met-

tre le feu à la flotte d'Eſpagne qui eſtoit ſur le fer à la plage de ſanta Lucia; Que ſi elle eut fait cette entrepriſe, la Populace en meſme temps eut attaqué tous les Poſtes des Eſpagnols, qui ſans doute euſſent eſté contraints de ſe retirer dans les chaſteaux, & n'euſſent pû faire teſte tout à la fois ſur la mer & dans la Ville. Que les chaſteaux euſſent eſté pris bien-toſt aprés, & que tout le reſte du Royaume eut ſuivy vn ſi grand exemple. Qu'en ſuitte de cette faute, elle en auoit fait deux autres qui n'étoient guiéres moins grandes; l'vne de s'eſtre amuſée à cab.'er avec Gennaro Annéſe, deſtitué de ſon authorité à ſa veuë meſme; l'autre d'avoir demeuré à l'aſpect de Naples ſans rien faire que voltiger au long de ſon golphe, au lieu d'aller droit à Salerne, où elle eut eſté bien receuë par Polito Paſtina qui eſtoit alors paiſible poſſeſſeur de cette Ville & de ſa Province. Qu'elle devoit favoriſer avec ardeur l'Eſlection du Duc de Guiſe; & que puiſque ſon ordre eſtoit de s'attacher au chef du Peuple, elle devoit con-

ourir à cette action avec d'autant
us de raiſon qu'il s'agiſſoit de l'In-
reſt d'vn Prince François, qui reſta-
liſſoit dans ce Royaume avec tant
e courage & de valeur la gloire de ſa
Jation: Que ſi elle ne vouloit pas ſe-
onder cette entrepriſe, Elle pouvoit
u moins agir de ſon coſté, & aller
ébarquer à Salerne les trouppes
u'elle portoit; & qui eſtoient deſti-
ées pour la deſcente, leſquelles
ointes avec les quatre ou cinq mille
ommes qu'avoit Polito Paſtina,
uſſent oſté en peu de jours cette Pro-
ince aux Eſpagnols, & pouſſé en
uitte leurs conqueſtes dans la Baſili-
ate & dans la Calabre, où il y avoit
ant de places diſpoſées à ſecoüer le
oug d'Eſpagne. Que c'eſtoit de cette
naniére que les François devoient
aire paroiſtre le deſir qu'ils avoient
le remettre ce Royaume en liberté,
luſtoſt que de faire vne retraitte qui
ie répondoit point à l'opinion qu'on
ivoit de leur grand courage, & de
eurs bonnes intentions.

Les Partizans des Miniſtres de
France en Cour de Rome, & des

commandans de l'armée navale, ont publié, Que depuis le commencement des révolutions de Naples, la conduite du Duc de Guiſe avoit eſté extrémément ſuſpecte ; Qu'au lieu d'enviſager ces mouvemens pour l'avantage de la France, il ne les avoit regardez qve pour ſon intereſt particulier ; Qu'il avoit commancé ſes négotiations dans Naples, par les offres qu'il avoit faites au Peuple de l'aller ſervir en perſonne, & à ſes propres deſpens, non pas en qualité de Prince François & pour le ſervice du Roy ; mais comme deſcendant de la Maiſon d'Anjou, qui avoit poſſédé ce Royaume ; Que n'ayant eu pour but en cette entrepriſe que de ſe faire Roy, il s'étoit ſi peu ſoucié de déguiſer ſes ſentimens, & de cacher cette penſée, Qu'il l'avoit fait connoiſtre par toutes ſes paroles & par toutes ſes actions, à Rome auſſi bien qu'à Naples ; Qu'il s'en eſtoit meſme declaré juſqu'à la Cour de France, où il avoit écrit que pour la reconnoiſſance de ſes travaux & de ſes peines, il ne ſouhaitoit autre choſe que de mettre vne couronne ſur

teſte de la Demoiſelle de Pons. Que uand la France euſt voulu le ſecon- er dans ce deſſein; la Politique obli- geoit le miniſtére d'eſtablir les fon de- nens de cette entrepriſe ſur les prin- cipaux chefs du Peuple de Naples, le- quel dans ces révolutions témoignoit avoir vne aveugle dépendance pour toutes leurs volontez. Que les Na- politains n'avoient tourné les yeux vers la France qu'aprés la mort du Prince de Maſſa, & pendant le gou- vernement de Gennaro Annéſé; Que les premiéres inſtances du Peuple aux Miniſtres du Roy à Rome; avoient eſté faites par ce maiſtre Arquebuzier en qualité de chef ſupréme des Napo- litains ſoûlevez; Que le Marquis de Fontenay ne voyant point d'autre Commandant à Naples que celuy qui portoit le titre de Generaliſſime du Peuple: il avoit fait connoiſtre à la Cour que c'eſtoit à luy à qui il falloit s'adreſſer pour toutes les choſes qui pouvoient concerner les affaires de ce Royaume; Que la Cour ayant em- braſſé la protection des Napolitains, ſans autre but que celuy de leur pro-

curer la liberté, & de les mettre en eſtat de diſpoſer en ſuitte de cette liberté, comme ils le jugeroient à propos. Elle avoit peu aprés envoyé l'armée navale pour ſeconder ce grand projet. Que n'eſtant pas encore informée des avantages que le Duc de Guiſe avoit rencontrez dés les premiers jours de ſon arrivée à Naples, & meſme ayant plus de ſujet de craindre que d'eſperer pour le ſalut de ſa perſonne: Elle n'avoit pû s'adreſſer dans cette entrepriſe qu'à ce Gennaro Annéſé, qui avoit eſté le premier inſtrument des premiers traittez, & qui juſques-là paroiſſoit ſeul chef ſupréme du party. Que quelques jours aprés l'arrivée du Duc de Guiſe à Naples, Gennaro Annéſé avoit commencé à ſe plaindre de ſa conduite, écrivant à tous momens au Marquis de Fontenay qu'il avoit de ſecrettes pratiques avec des gens qui n'eſtoient pas dans les intereſts du peuple: Que depuis ces premiéres plaintes il en avoit fait vne infinité d'autres, & mandé tantoſt que le Duc de Guiſe perdoit peu à peu le credit

qu'il avoit d'abord acquis dans Naples, & tantoſt qu'il avoit des deſſeins cachez & préjudiciables au bien public; Que Gennaro Annéſé écrivoit de cette ſorte aux Miniſtres qui eſtoiẽt à Rome, par toutes les voyes qu'il pouvoit trouver, & que le Duc de Guiſe, ou par mépris, ou par oubly ne leur donnoit que fort rarement de ſes nouvelles, ne leur rendoit aucun compte de ce qui ſe paſſoit, & ne leur parloit jamais que d'argent, de vivres & de munitions; Que toutes ces choſes ſembloient accréditer Gennaro Annéſé, qui ne perdoit pas vn moment pour faire connoiſtre aux Miniſtres le zéle qu'il avoit pour la France, & le pouvoir qu'il avoit dans Naples: Que les ordres des Commandans de cette armée eſtant tous pour luy, ces Miniſtres ſubalternes n'avoient pû les changer. Que quant à ce qu'on leur imputoit d'avoir perdu l'occaſion de brûler & de perdre entiérement la flotte d'Eſpagne à leur premier abord au canal de Naples, cette action eſtoit aſſez importante pour ne l'entreprendre pas ſans vne

meure délibération ; Qu'il eſt vray que lors qu'ils entrérent dans le golphe, & qu'ils arrivérent vers la pointe de Poſilippo, ils avoient les vens favorables; mais qu'ils ne ſçauoient pas en quel eſtat pouvoit eſtre alors vne armée, plus forte en nombre de vaiſſeaux que la leur, & qui eſtoit à couvert des chaſteaux de Naples, dont les canons la pouvoient ſeconder avantageuſement. Qu'il n'y avoit point d'apparence que cette flotte, qui depuis ſi long-temps devoit avoir eſté informée du départ & de la route de celle de France, fut en ce moment dénüée de Matelots & de Soldats ; Et que le Général n'avoit pas dû ſe charger ſeul de l'évenement du combat ; Qu'il avoit aſſemblé le conſeil, afin que chacun euſt part à la gloire de l'entrepriſe, comme à celle du ſuccez, & qu'il y avoit voulu faire reſoudre l'attaque à la pluralité des voix: Qu'il y avoit eſté arreſté que l'on combatroit l'armée ennemie le lendemain, puis qu'alors il eſtoit trop tard pour commencer cette attaque dans vne mer où l'on n'avoit aucuns Ports

pour

)our ſe retirer en cas d'vn mauvais
:vénement. Que s'eſtant préparez
)our cette action dés la pointe du jour
uivant, les vents changez les avoient
:ontraints de changer de réſolution,
& de moüiller en attendant vne occa-
ion favorable pour éxécuter ce deſ-
:ein. Que les continuels orages qu'ils
ıvoient ſoufferts depuis & pendant
:out le temps qu'ils avoient eſté dans
e golphe, les avoient toüjours occu-
)ez, & les avoient contraints de ſon-
ger à ſe deffendre des bourraſques,
pluſtoſt qu'à attaquer les ennemis.
Que ſur ce qu'on les blaſmoit d'avoir
rompu ſans ſujet avec le Duc de
Guiſe, ils pouvoient répondre que
:ette mauvaiſe intelligence ne com-
nença point de leur part, Qu'ayant
)rdre de s'adreſſer directement à
Gennaro Annéſé, ils avoient creu ne
)oïnt faillir d'éxécuter ce qui eſtoit
)orté par leurs inſtructions : Que ſi au
ieu de cabaler & d'employer tant de
emps, de ſoins & d'amis pour dépoſ-
eder Gennaro Annéſé, le Duc de
Guiſe n'euſt ſongé qu'à réünir toutes
es forces avec celles de Gennaro

pour donner vn aſſaut général aux Poſtes de la Ville deffendus par les Eſpagnols, il eſt certain qui les eut emportez, puiſque le Viceroy avoit eſté forcé de les dégarnir pour la deffence de ſa flotte: Qu'il avoit employé le temps d'vne ſi favorable occaſion à ſe faire déclarer Duc de la République de Naples, & qu'il avoit publié hautement qu'il n'avoit aucun beſoin des François. Que quand ce bruit qui avoit eſté ſemé parmy la populace ne ſeroit point venu de luy, les demandes de ſes envoyez leur auroient bien fait connoiſtre qu'il avoit cette penſée, puis qu'au lieu de leur demander le débarquement des trouppes qu'ils avoient, & qui depuis furent envoyez au Duc de Modéne, pour ſervir dans l'armée qu'il commandoit dans le Milanois, Le ſieur de Taillades qui alla voir le Duc de Richelieu de ſa part, ne luy avoit demandé que de l'argent, des munitions, des vivres & quelques Officiers François pour la conduite des Populaires. Que cét eſtrange procédé leur fit juger que ce Prince avoit beaucoup de défiance

du miniſtére & meſme de ſa Nation, & qu'il aymoit mieux ſe ſervir d'vn Peuple inconnu, volage, ombrageux, & ſans aucune diſcipline, que des gens de ſon pays, auſſi obeiſſans que braves. Qu'afin de rendre la protection & le ſecours de la France invtile ou pluſtoſt ſuſpect au Peuple, il avoit feint d'avoir advis que s'il fut allé voir le Duc de Richelieu on l'euſt arreſté priſonnier, & que cette armée eſtoit venuë pour introduire les François dans le Royaume, pluſtoſt que pour ſecourir les Napolitains; Qu'ainſi témoignant de n'avoir pour but que de rendre ſa Nation odieuſe à ces Peuples, & de ſe faire Roy de Naples ſans la participation du miniſtére, ils avoient creu n'eſtre pas obligez de concourir à ſes deſſeins ſans vn ordre exprés de la Cour, lequel ils n'avoient pu attendre dans vne coſte ſans ports, ſans rades, & où à tous momens ils eſtoient menaſſez d'vn naufrage. Que touchant ce que l'on les accuſoit d'avoir négligé des deſcentes avantageuſes qu'ils pouvoient faire en divers endroits du Royaume, où les peuples

les euſſent receus avec joye dans la diſpoſition d'vne Revolte générale où eſtoit tout l'Eſtat, & que s'ils fuſſent allez droit à Salerne au lieu de s'amuſer à canonner invtilement Caſtelamaré, Polito Paſtina leur eût donné le moyen de ſe rendre maiſtres de cette belle & importante Province; Les vents avoient eſté toujours ſi contraires, qu'ils n'avoient oſé s'embaraſſer dans le golphe de Salerne qui eſt encore plus perilleux que celuy de Naples. Qu'enfin, ſur ce que l'on diſoit que ſi le Duc de Richelieu fut deſcendu ſeul avec ſes gardes, le Peuple l'eut receu à bras ouverts, & eut fait tout ce qu'il eut voulu; l'événement d'vne action de cette importance eſtoit trop douteux pour riſquer dans cette conjoncture la réputation de la France, & le Général de ſon armée. Que s'il y avoit quelque apparence que l'aſpect d'vne perſonne de ce caractére & des Commandans qui l'accompagnoient joints à la ſuitte de ſes gardes, tous gens bien-faits & en bon ordre euſt fait vn grand effet dans Naples, parmy vne populace aiſée à

prendre par les yeux ; il y avoit auſſi lieu d'appréhender que ce Peuple, qui ſouhaittoit en meſme temps & redoutoit l'arrivée des François, & qui deſiroit de les voir aux mains avec les Eſpagnols, pluſtoſt que de les voir débarquer dans Naples, ne conceût quelque ombrage de la deſcente de ce Général, & que cét ombrage eut eſté fomenté par les cappes noires, & par tous les autres ſecrets ennemis, ou jaloux de la France. Que dans cette occaſion Gennaro Annéſe avoit tout promis, & n'avoit rien tenu ; Qu'aprés avoir fait entendre aux Miniſtres de France qu'il eſtoit abſolu dans Naples; ils avoient veu que tout ſon credit & toute ſa puiſſance étoient réduites dans le Torrion des Carmes, d'où il n'oſoit plus ſortir, ayant plié ſous le Duc de Guiſe, quand il penſoit le fouler aux pieds ; & que la cheute de cét homme, auſſi lache & irréſolu dans ſa diſgrace, que fier & ombrageux dans ſa proſpérité, ne leur avoit pas donné lieu de faire aucun fondement ſur ſes propoſitions, ni ſur ſes promeſſes.

Voilà les choſes qui ſe ſont dites & publiées par les partizans des divers intereſſez en cette cauſe, dont je laiſſe la déciſion aux plus ſages & aux moins paſſionnez.

CHAPITRE III.

Eſtat de la ville d'Averſe. Progrez du Baron de Modéne dans ſon voiſinage. Reddition de cette Ville. Advantages que celle de Naples reçeut par cette priſe.

LE Duc de Guiſe à ſon départ de Iuliano, ayant laiſſé le Baron de Modéne, pour commander en ſon abſence les Trouppes de ce quartier; Les premiers ſoins de ce Maiſtre de Camp Général, furent de ſonger à leur ſubſiſtance. Le Duc l'avoit laiſſé ſans poudre, ſans argent, & ſans pain; Les habitans de ce Cazal l'aſſeuroient avec des ſermens effroyables qu'ils n'avoient point de Bled, il n'oſoit en faire la recherche dans leurs maiſons, de crainte d'effaroucher les Peuples

de la terre de Lavour, qui paroiſſoient ſi attachez au Party de celuy de Naples. Les Trouppes crioient famine, & menaçoient de ſe débander & de ſaccager Iuliano. Dans cette néceſſité Vrgente le Baron envoya chercher D. Andrea Magliolo Curé & Chef du Peuple de ce lieu, pour ſçavoir quels riches Bourgeois ou Manans il y avoit en ce Casal, Quelles eſtoient leurs facultez, & comment ils vivoient enſemble; Par les Inſtructions qu'il tira de ce Curé, il ſçeut dansvn moment les noms de pluſieurs des plus aiſez, & les démélez qu'ils avoient les vns avec les autres. Il profita de cette connoiſſance, & leur fit croire qu'il avoit ſçeu par leurs ennemis qu'il leur nomma quelle quantité de bleds ils avoient cachez, & en quels lieux; de ſorte qu'ils luy en firent l'adveu, & pour éviter l'affront de les voir prendre malgré-eux, ils luy en fournirent aſſez pour nourrir ſes Trouppes juſques à la priſe d'Averſe.

Ayant pourveu par ce moyen à leur ſubſiſtance, il appliqua toutes ſes

penſées & tous ſes ſoins à r'enfermer la Nobleſſe dans Averſe, afin de la contraindre d'en ſortir, & de luy abandonnet cette place, jugeant que le plus grand ſervice qu'il pouvoit rendre au Duc de Guiſe & au Peuple de Naples, eſtoit d'acquérir vne Ville de cette importance, & dans laquelle tous les bleds de la campagne de Lavour avoient eſté tranſportez pour la ſubſiſtance des Trouppes de la Nobleſſe : Mais cette entrepriſe luy parut ſi grande & ſi difficile, qu'il fut pluſieurs fois ſur le point de la quitter, & de chercher quelque autre voye pour avoir des vivres. Cette Ville eſt l'vne des plus fameuſes du Royaume ; Elle eſt ſituée entre Naples & Capouë, au milieu d'vne grande & fertile campagne, & environnée d'vn grand nombre de Cazals riches & fort peuplez qui dépendent d'elle. Le Général Tuttavillay eſtoit alors avec vne partie de la Nobleſſe, laquelle dans la conſternation où l'arrivée de l'armée navale de France avoit reduit les Eſpagnols, faiſoit fort bonne mine, & taſchoit de leur

faire croire qu'il n'y avoit rien qui fut capable d'ébranler ſa fidélité, ni de la détourner du ſervice qu'elle devoit au Roy Catholique. Les Eſpagnols feignoient de le croire, quoy que la défiance ſi naturelle à cette Nation leur fit appréhender qu'elle ne leur tournaſt le dos aux premiers progrez des François. Il y avoit peu d'apparence que le Baron de Modéne puſt forcer cette Nobleſſe à quitter Averſe où elle eſtoit avec plus de quatre mille chevaux, ce Baron n'ayant pas des forces capables de blocquer entiérement cette Ville, Et ne pouvant départir ce peu qu'il en avoit dans les Cazals circonvoiſins ſans s'affoiblir extrémément, & ſans s'expoſer à voir enlever des quartiers à tous momens. Ce qui luy faiſoit le plus de peine eſtoit la ſituation de tous ces lieux, qui ſe trouvans ſans murailles, & avec pluſieurs grandes & larges advenuës, paroiſſoient d'vne grande garde, & tres-mal-aiſez à défendre: Mais comme l'Art de la guerre eſt ſemblable à celuy du jeu, où il faut ſouvent donner quelque choſe au

hazard ; Le Baron de Modène voulut éprouver ſa fortune : pour ce deſſein il s'empara des lieux les plus proches de Iuliano, de San : Antimo, & de San : Cypriano, où ſes Trouppes eſtoient logées, & il fut ſi heureux dans ces commencemens qu'il ſe ſaiſit de trois cazals dans vn meſme jour aprés vne légére reſiſtance ; auſſi-toſt qu'il s'en fut rendu maiſtre, il employa les habitans, & meſme les ſoldats, à clorre toutes les advenuës de ces cazals, par de bons retranchemens, & ce ſoin ne luy fut pas invtile, car le lendemain au matin la cavalerie d'Averſe les attaqua l'vn aprés l'autre : mais avec plus de honte que davantage, ayant eſté forcée de ſe retirer aprés quelques heures de combat.

Cet heureux ſuccez augmentant le deſir qu'avoit le Baron de pourſuivre cette entrepriſe, il profita des faveurs de ſa fortune, & de la confuſion des Ennemis : Et gagnant tous les jours peu à peu le terrain, il s'empara de cette façon en moins de deux ſemaines, de vingt-quatre cazals, qui ſer-

roient Averſe de ſi prés, que ſes Trouppes eſtoient logées preſque au pied ſes murailles.

Il fit ces progrez pendant le temps que le Duc de Guiſe travailloit à Naples pour l'établiſſement de ſa nouvelle dignité, & que l'armée navale de France eſtoit dans le Golphe. Il n'eut pas peu d'inquiétudes durant cet eſpace de temps, à cauſe des ſecrettes pratiques que faiſoient parmy les Trouppes quelques confidens de Gennaro Annéſé, Qui faiſant courir mille bruits faſcheux pour décrediter le Duc de Guiſe, faiſoient craindre à ce Maiſtre de Camp Général quelque ſoûlévement dans ſon Camp. Ce qui le confirma le plus dans cette appréhenſion, fut que quelques jours aprés le départ du Duc, Andrea Rama Capitaine de cavalerie, le vint advertir qu'il y avoit quatre Compagnies d'Infanterie qui s'eſtoient ſoûlevées contre leurs Capitaines, & qui aprés les avoir fort mal-traittez s'eſtoient ſaiſies d'vn Poſte qui regardoit les Ennemis, & pretendoient de s'y defendre au cas qu'on les vouluſt punir. Le

Baron fut aſſez embaraſſé craignant la ſuitte d'vne action de cette ſorte, dans vn temps où il avoit à craindre autant les amis que les ennemis. Il eut aſſez de peine à ſe réſoudre dans vne conjoncture où la ſevérité & la tolérance eſtoient également dangereuſes. D'aller à eux avec des forces, c'eſtoit les pouſſer dans le dernier crime par la peur d'en eſtre punis; & il eſtoit aſſez périlleux d'entreprendre cette action à la veuë des ennemis. D'y aller ſeul, c'eſtoit ſe mettre à la mercy de ces mains fraiſchement trempées dans le ſang du Prince de Maſſa. De tollérer cette mutinerie, c'eſtoit ſe rendre mépriſable, & eſtablir l'impunité dans des lieux où la Diſcipline châtie les moindres offenſes par vne peine capitale : Mais le temps ne luy permettant pas de tant conſulter, il ſe reſolut de ſe ſervir du caractére qu'il portoit, quoy que foiblement imprimé dans ces eſprits ſi peu diſciplinez; Il ſortit donc de chez luy ſans eſtre ſuivy que de trois de ſes amis, & de ſes eſtaffiers : & quoy qu'il trouvaſt en chemiu les Eſleus du Peuple du lieu,

lieu, qui firent tout ce qu'ils peurent pour l'empécher de paſſer outre, & qui l'aſſeurérent que les mutinez diſoient tout haut, que ſi le Baron y alloit, ils luy feroient ſauter la teſte, il ne laiſſa pas de continuer ſa route. Eſtant arrivé dans le Poſte où étoient ces ſeditieux, il trouva à l'entrée deux ſentinelles qui firent mine de ſouffler leurs méches pour l'arreſter; mais qui jettérent leurs mouſquets par terre, & ſe mirent à fuïr dés qu'ils le virent s'avancer à eux l'épée à la main; Il les ſuivit de ſi prés, qu'entrant auſſi-toſt qu'eux dans vne grande baſſe-court pleine de Soldats armez, l'eſtonnement de voir leur Maiſtre de Camp Général quand ils s'y attendoient le moins, les ſurprit ſi fort, que mettant tous les armes bas, & criants mercy, ils montrérent au Baron vn grand jeune homme aſſés bien fait, & luy dirent que c'eſtoit l'Autheur de cette mutinerie. Le Baron le ſaiſiſſant par les cheveux qu'il avoit fort longs, commanda qu'on fit promptement venir vn Confeſſeur & vn bourreau, & aprés avoir

pardonné aux autres en ſuitte d'vne petite remontrance, il ordonna à Bernardo Spirito Auditeur Général de l'armée, de faire pendre ce jeune homme. Croyant avoir ainſi ſatisfait à tout ce qui ſe pouvoit deſirer dans vne conjoncture délicate, il reprit le chemin de ſon quartier, où il fut à peine arrivé, qu'on le vint advertir que deux cavaliers de ſes trouppes avoient enlevé le priſonnier des mains de la Iuſtice, au point qu'on l'alloit faire mourir. Cette inſolence le fâcha, & ſe tournant vers quantité d'Officiers qui eſtoient alors auprés de luy, il dit tout haut, Qu'il ſeroit bien-aiſe qu'on courut aprés, & qu'il récompenſeroit fort bien ceux qui les pourroient ramener. Auſſi-toſt quelques-vns montérent à cheval, & ſçachans qu'ils avoient pris la fuite avec le condamné en croupe, du coſté des ennemis, Andréa Rama les ſuivit avec tant de diligence qu'il les joignit à vn demy mille d'Averſe, & les ramena tous trois au Baron, qui l'ayant hautement remercié & recompenſé ſur le champ de ce ſervice, fit pendre

celuy qui avoit eſté condamné, & paſſer par les armes l'vn des deux deſerteurs, aprés avoir fait grace à l'autre.

Cette action quoy qu'aſſez inconſidérée, réuſſit toutefois ſi heureuſement, & accrédita ſi fort le Baron de Modéne, Que le Général de l'armée la plus obeïſſante & la mieux diſciplinée du monde, n'eſt pas plus craint ni plus abſolu qu'il le fut depuis de ces trouppes. Cela luy a fait dire pluſieurs fois, qu'il n'y a point de Nation plus capable de diſcipline que la Napolitaine, & qu'vn Commandant qui la ſçait conduire, & ménager ſon cœur, s'en peut ſervir avec autant de gloire que d'vtilité.

On peut juger par toutes ces choſes de l'Eſtat fâcheux où devoit eſtre l'eſprit du Baron de Modéne : Mais ces inquiétudes n'eſtoient rien à l'égal de celles que luy cauſoient les affaires de Naples, où il voyoit le Duc de Guiſe s'élever dans vn Poſte, véritablement éminent & glorieux, mais ſans autre appuy que la voix d'vn Peuple ſi inconſtant & ſi inhu-

main. Il conſidéroit avec vne affliction inconcevable ces ombrages & ces ſoupçons, qui s'augmentant d'heure en heure entre luy & les Chefs de l'armée de France, détruiſoient cette intelligence ſi neceſſaire pour la gloire de ſa Nation, & pour le bien & le repos de ce Prince. Il ſongeoit à mille accidents auſſi funeſtes qu'irremediables, que le retour de l'armée navale cauſeroit dans la Ville & dans le Royaume. Il prévoyoit que ce Peuple, lequel avant que de la voir l'avoit déſirée, & qui la craignoit en la voyant, pourroit bien ne la voyant plus la ſouhaitter de nouveau, par la meſme neceſſité qui l'avoit contraint tant de fois d'implorer ſon ſecours, & que les miſéres, qui ne ceſſeroient point, eſtant plus perſuaſives, qu'vne crainte déja paſſée, le pourroient porter non ſeulement à regretter la retraitte de cette armée, mais encore à s'en prendre à ceux qu'il croiroit en eſtre la cauſe. Auſſi-toſt que le Duc de Guiſe eut eſté proclamé Duc de la Republique, il en donna advis au Ba-

ron, qui ayant fait part de cette nouvelle aux principaux Officiers de l'armée, fit chanter le *Te Deum* dans l'Egliſe de Iuliano, & commanda que l'on fit des feux de joye par tous les Quartiers occupez par les trouppes Populaires. Il eut bien voulu faire vn tour à Naples pour faire ſes complimens ſur ce ſujet à ce Prince, & taſcher auſſi de trouver quelque expédient pour renoüer l'intelligence qui ſembloit tendre à la rupture entre luy & les Commandans de l'armée navale ; Mais il n'en put jamais obtenir la permiſſion du Duc, lequel luy manda poſitivement qu'il ne partit point du Quartier, & qu'il travaillaſt inceſſamment à preſſer la ville d'Averſe, pour contraindre la Nobleſſe de la quitter, puiſque c'eſtoit le ſervice le plus vtile qu'il pourroit jamais rendre à Naples.

Cét ordre ſi précis obligea le Baron à tourner toutes ſes penſées à la priſe de cette Ville qu'il blocquoit inſenſiblement, ſans que les ennemis l'en peu'ſent empeſcher. Le Général Tuttavilla connoiſſant que les foura-

ges manquoient à ſa cavalerie, & qu'elle ne pouvoit preſque plus ſortir en campagne pour en chercher, à cauſe que tous les paſſages eſtoient occupez par le Baron de Modéne; ne manqua pas de donner advis au Viceroy de la Neceſſité où ils eſtoit, & luy manda expreſſément pluſieurs fois, Que la perte de toute la cavalerie qu'il avoit eſtoit inévitable, s'il n'abandonnoit cette Place, ou s'il n'eſtoit promptement ſecouru d'vn bon nombre d'Infanterie, capable de la ſoûtenir, & de luy donner le moyen de forcer quelques Quartiers Populaires, pour ouvrir la voye des fourrages, qui luy eſtoient ſi neceſſaires: Mais le Duc d'Arcos ſe trouvoit ſi embarraſſé par l'aſpect de l'armée de France; Qu'il ne luy reſpondoit autre choſe ſinon, Qu'il le conjuroit d'avoir vn peu de patience, & qu'il luy donneroit bien-toſt tous les ordres de ce qu'il avoit à faire, ou vn ſecours conſidérable. Ces réponſes ne ſatisfaiſoient pas ce Général, qui de jour en jour ſe voyoit ſerré de ſi prés, qu'enfin il ne luy reſtoit de li-

bre que l'iſſuë du coſté de Capouë, toutes les autres luy ayant eſté fermées par le Baron de Modéne, lequel encore eſtoit ſur le point de ſe ſaiſir du Tevérola & de Ténéralaccio, ce qui luy eut dõné le moyen de couper entiérement le paſſage d'Averſe à Capuë, & d'oſter toute eſpérance de retraitte à la cavalerie aſſiégée, quand la fortune ouvrit vne voye au Baron pour le faire arriver plûtoſt au but où tendoient ſes deſſeins.

Le quatriéme jour de Ianvier étant vers le ſoir à l'entrée de ſon Quartier, du coſté qui regardoit le chemin d'Averſe, deux hommes à cheval fort bien montez & bien faits y arrivéren.; Ils mirent pied à terre pour le ſaliier, & luy dirent qu'ils venoient d'Averſe, & que le déſir de ſervir le peuple ſous ſon commandement les avoit obligez de quitter le Party d'Eſpagne pour luy venir offrir leurs ſervices. Le Baron les receut fort civilement, & les ayans aſſeurez que le Peuple auſſi bien que luy en ſon particulier reconnoiſtroit leur zéle, il leur demanda des nouvelles de ce

qui ſe paſſoit dans Averſe ; ils ne luy en dirent que de générales qu'il ſçavoit par les eſpions qu'il avoit dans cette Ville, & qui tous les ſoirs luy rendoient compte de tout ce qu'ils avoient appris pendant le jour. Comme ils n'épargnoit rien pour cette ſorte de gens les plus neceſſaires & les plus vtils que puiſſe avoir vn Commandant, il eſtoit adverty ponctuellement de toutes les choſes qui ſe paſſoient parmy les ennemis. Le ſoir meſme vn de ces Eſpions, qui eſtoit vn jeune Clerc de San : Antimo, de l'âge de vingt ans, mais tres-adroit pour ce meſtier, luy venant rendre compte de ſa journée, luy dit entre pluſieurs autres choſes, qu'vne femme de ſa connoiſſance l'avoit aſſeuré, Qu'il y avoit deux fameux Bandis, dont l'vn s'appelloit l'Abbaté Tonno, qui eſtoient ſortis de la Ville pour ſe rendre en ſon camp, dans le deſſein de le tuer, & d'aller porter ſa teſte au Viceroy qui leur avoit fait promettre vne grande récompenſe au cas qu'ils en vinſſét about. Cét Eſpion luy figura ſi naifvement ces deux

hommes, que le Baron ne put douter que ce ne fuſſent ceux qui s'eſtoient venus rendre à luy. Le lendemain il demanda au Maiſtre de Camp Calco, auquel il avoit beaucoup de cõfiance pour le zéle ardent que cét Officier montroit avoir pour ſa Patrie, s'il ne connoiſſoit point ces deux hommes, il luy répondit qu'il n'en ſçavoit autre choſe ſinon, Que c'eſtoient des gens qui avoient eſté quelque temps au ſervice du Duc de Matalone, & & que l'vn d'eux s'appelloit l'Abbaté Tonno, qui avoit eſté autrefois Officier dans la Nonciature. Le Baron luy communiqua l'advis qu'on luy avoit donné, ce que le Calco creut fort facilement, & dit au Baron qu'il les falloit faire ſaiſir pour leur faire confeſſer leur deſſein, & les faire pendre : mais le Baron luy repartit qu'il prétendoit s'en ſervir fort avantageuſement, & pria le Calco de n'en rien témoigner à perſonne. Ces gens l'ayant abordé vn peu aprés, il donna ordre à quelques Officiers qu'il avoit à l'entour de luy, de ſe tenir prés de ſa perſonne, & d'avoir toûjours les

yeux ſur eux, puis les tirant vn peu à l'écart, auprés d'vne feneſtre de ſa chambre, il leur dit aprés leur avoir fait beaucoup de careſſes, Qu'il jugeoit par leur ſeul aſpect qu'il pouvoit prendre vne entiére confiance en eux, qu'il ſouhaittoit qu'ils le ſerviſſent dans vne ſecrette entrepriſe, tres-glorieuſe pour le Party, & qu'il leur donneroit à chacun vne compagnie de cavalerie dans les nouvelles levées qu'il alloit faire. Ces gens répondirent à ſes careſſes & à ſes offres par des paroles pleines de reconnoiſſance, & luy proteſtérent qu'ils le ſuivroient par tout le monde, & qu'ils mouroient mille fois pour luy. A ces mots il les embraſſa, & leur demanda fort familiérement s'ils avoiẽt apporté quelque argent pour leur premiére ſubſiſtance, & leur en offrit, dont ils le remerciérent, & l'aſſeurérent qu'ils en avoient aſſez pour attendre les emplois qu'il leur faiſoit eſpérer. Deux jours aprés dés le matin, le Baron de Modéne donna des ordres ſecrets que toutes les troupes de Iuliano, de San : Antimo & de San-

Cypriano fuſſent en eſtat de marcher ſur le ſoir environ les trois heures de nuit, & ſans affectation donna ces ordres en preſence de ces deux hommes. L'apreſdiſnée il les fit appeller dans ſa chambre, où il eſtoit environné d'vn bon nombre de ſes amis, & les tirant à part, il leur dit tout bas, Qu'il avoit vne intelligence avec la Populace d'Averſe, laquelle le meſme jour environ la minuit, ſe devoit ſaiſir de la porte qui regardoit Capouë pour la luy livrer; Qu'à ce ſujet il avoit ordonné que toutes les trouppes de ſes Quartiers fuſſent preſtes à marcher pour entrer dans cette Place, & que par l'accord fait avec cette Populace, il eſtoit arreſté de faire paſſer par le fil de l'épée toute la Nobleſſe qui eſtoit alors dans la Ville, ſans donner Quartier à perſonne; ils pallirent à ce diſcours, mais le Baron feignant de ne s'en point apercevoir continua touſiours, leur diſant en ſuitte qu'il les prioit de ſe tenir preſts pour l'accompagner, afin qu'en entrant dans la Ville ils peuſſent indiquer particuliérement

les maiſons des principaux de la Nobleſſe, dont il vouloit vanger le Peuple. Ces deux hommes à demy morts luy répondirent qu'ils ne manqueroient pas de le ſervir en cette occaſion de tout leur poſſible, & les ayant encore entretenus quelque temps de toutes ces choſes, il les congédia en les priant de ne manquer pas de ſe rendre auprés de luy vers l'entrée de la nuit. Tout cela réuſſit auſſi heureuſement que le Baron de Modéne ſe l'eſtoit imaginé ; Car ils furent à peine ſortis de ſa chambre, qu'ils allérent monter à cheval le plus ſecrettement qu'ils peurent, & ſortirent de Iuliano, où ils ne parurent plus, on a crû par ce qui arriva en ſuite qu'ils allérent en toute diligence donner advis de cette entrepriſe à D. Vincenzo di Tuttavilla ; Que ce Général ſur le raport de tout ce que le Baron de Modéne leur avoit dit, & des ordres qu'il avoit donnez pour la marche de toutes ſes trouppes, y adjoûta aiſément foy, eſtant déja perſuadé que la Populace d'Averſe eſtoit fort mal intentionnée pour la Nobleſſe,

&

& qu'elle avoit vne ſecrette correſpondance avec les Napolitains ſoûlevez : De ſorte qu'aprés avoir communiqué cét advis aux principaux Seigneurs qui ſe trouvoient alors dans la Ville, il fit ſonner à cheval à la ſourdine, & délogea de cette place vn peu devant la minuit, avec toute la Nobleſſe & toute ſa cavallerie pour ſe retirer à Capouë. Cette Retraitte ſe fit avec tant de précipitation & de deſordre, qu'il y a beaucoup d'apparence, Que ſi le Baron de Modéne l'eut pû prévoir, il euſt défait fort facilement toute cette armée, ſans courir beaucoup de danger; Mais l'obſcurité de la nuit couvrant la honte de cette action, déroba cette gloire à ce Maiſtre de Camp Général ; Car quoy qu'il ſe fut bien imaginé que le retour de l'Abbate Tonno & ſon Compagnon dans Averſe pourroit obliger la Nobleſſe de quitter la place, pour ne ſe voir pas expoſée à la fureur de la Populace d'Averſe & de Naples jointes enſemble, Il ne s'eſtoit pû figurer que cette Retraitte deut eſtre ſi prompte ni ſi honteuſe.

Il avoit réſolu d'aller occuper dés le point du jour le reſte des cazals, qui pouvoient faire l'entier Bloccus de cette Place; mais il ne fut pas en cette peine, car il ſçeut de grand matin par vn de ſes Eſpions, arrivé dans ſon camp en grande haſte, Que D. Vincenzo di Tuttavilla avec toutes ſes trouppes en eſtoit délogé avec vne grande précipitation, & qu'il avoit pris la route de Capouë. Cét advis luy fut confirmé vn peu aprés par pluſieurs habitans de la Ville, qui le vinrent trouver pour luy dire, Que la Nobleſſe s'eſtoit retirée par le deffaut des fourrages: mais qu'elle avoit précipité ſa retraitte ſur l'advis que le Général avoit eu que l'armée du Peuple la devoit attaquer par la porte de Capoüe à la faveur d'vne intelligence.

A cette nouvelle le Baron de Modéne creut qu'il ne devoit pas retarder d'entrer dans la Ville, de peur que les Ennemis mieux inſtruits ne retournaſſent ſur leurs pas, ou que meſme les habitans ne luy en fermaſſent les Portes, dans l'eſpérance de

quelque ſecours. Il commanda auſſitoſt que toutes les trouppes marchaſſent, & vn peu aprés lo Soleil levé il entra dans Averſe avec toute ſon armée, la faiſant demeurer en bataille juſqu'à ce qu'il en eut occupé tous les Poſtes par où les ennemis le pouvoient attaquer, Il fut receu avec grande joye de la Populace, & aſſez bien en apparence de pluſieurs Gentilshommes de la Ville, qui y étoient demeurez, & alla en ſuitte à l'Egliſe Cathedrale où il fit chanter le *Te Deum* ſolemnellement par deux Chœurs de Muſique, pour rendre graces à Dieu de cét heureux ſuccez.

On a parlé ſi diverſement de la priſe de la ville d'Averſe, que je croy eſtre obligé d'en rapporter icy quelque choſe pour ſatisfaire à ce que je dois à la vérité de l'Hiſtoire. Il y a eu des gens qui ont dit, Que cette reraitte que la Nobleſſe fit d'Averſe avoit eſté volontaire, ſuivant la parole que le Duc d'Andria avoit donée au Duc de Guiſe dans leur conférence aux Capucins prés de Iuliano, Que tout le Corps de la Nobleſſe

ſe retireroit dans ſes terres, & laiſſeroit aux Eſpagnols le ſoin de la défenſe de l'Eſtat ; Mais cette opinion eſt combattuë de trois raiſons aſſez ſolides, La premiére, Que c'eſt impoſer vne tache à l'honneur du Duc d'Andria, que de dire qu'il ſe fut engagé au Duc de Guiſe de cette ſorte; veu meſme que quand il eut eu cette penſée, il n'eut pû répondre de tous les autres, dont pluſieurs eſtoient diviſez entr'eux, par les querelles & les jalouſies qui régnent dans leurs familles depuis tant de ſiécles. La ſeconde, Qu'il y a peu d'apparence que la Nobleſſe, qui dans ces Révolutions a fait tout ſon poſſible pour témoigner aux Eſpagnols qu'elle avoit embraſſé leur cauſe avec autant de fidélité que d'ardeur, eut voulu ſe détacher de leurs intéreſts trois ou quatre jours aprés la retraitte de l'armée Navale de France, c'eſt à dire dans vne conjoncture favorable aux Eſpagnols, & qui leur pouvoit faire Eſpérer que la France abandonnant Naples laiſſoit toute la Populace à leur mercy. La derniére eſt, Que ſi

le départ d'Averſe eut eſté concerté depuis ſi long-temps, D. Vincenzo di Tuttavilla, ne ſe fut pas retiré dans la confuſion & dans le deſordre qu'on remarqua dans ſa retraitte, laquelle fit juger à tous qu'elle procédoit d'vn motif tout nouveau & impréveu, & non pas d'vne cauſe meure, délibérée & arreſtée.

Il y en a eu quelques autres qui n'en ont parlé qu'en paſſant, & qui ont dit ſeulement, Que D. Vincenzo di Tuttavilla avoit abandonné Averſe, comme ſi la choſe eut eſté de fort petite conſequence. Mais la diſgrace de ce Général qui fut en ſuite deſtitué de ſon employ, & les avantages ſignalez que la ville de Naples receut de cette Priſe, firent aſſez bien connoiſtre, Qu'elle eſtoit de grande importance, & que dans l'eſtat où eſtoient les affaires des Napolitains au moment de cette retraitte du Tuttavilla, le Peuple ne pouvoit ſouhaitter vn plus grand avantage que celuy que luy procura la priſe de cette Ville. En effet, la famine eſtoit auſſi grande lors dans Naples, que quand le

Duc de Guiſe y fut appellé par le Peuple ; les munitions de Guerre y manquoient auſſi bien que les vivres; Cette armée Françoiſe, qui juſques alors avoit entretenu les eſpérances des Napolitains par l'attente de ſon ſecours, les leur avoit fait perdre toutes par ſon retour à Toulon ; Tous les Cazals du voiſinage avoient peine à ſubvenir à leur propre beſoin, & à la ſubſiſtance des trouppes qui étoient en campagne ; Et le Peuple qui avoit veu partir l'armée navale ſans regret, commençoit à s'en repentir, & à murmurer, tant par cette inconſtance générale, qui fait que la pluſpart des hommes n'enviſagent toutes les choſes que ſuivant l'vtilité preſente, Que par l'inſtigation des partizans de Gennaro Annéſé, leſquels diſoient tout haut, Que le changement du gouvernement n'en avoit changé que la face. Que le Duc de Guiſe avoit bien ſongé à ſe faire proclamer Duc de la République ; mais non pas à faire ceſſer les miſéres qui affligeoient la populace. Que bien loin de faire venir pour ſon ſoulagement,

ce million d'or offert & promis tant de fois, il eſtoit cauſe qu'vne armée venuë pour le ſecourir, & pour finir toutes ſes diſgraces, s'en eſtoit retournée ſans rien faire. Que ſon aveugle ambition l'avoit obligé de rompre entiérement avec la France, laquelle abandonnoit le Peuple dans le plus déplorable eſtat où il pouvoit jamais eſtre reduit. Qu'il ne falloit plus attendre ni protection ni ſecours du coſté des François, aprés les avoir traittez avec tant de mépris, & avec tant de deffiances. Que pour l'intéreſt d'vn François, qui n'avoit apporté à Naples que ſon eſpée, cette Ville perdoit tous les avantages qu'elle pouvoit retirer de la France. Qu'il faudroit donc à l'avenir que pour le faire Roy de Naples, le Peuple n'eut pas ſeulement à combattre les Eſpagnols, mais encore la famine & tant d'autres néceſſitez qui l'accabloient de toutes parts, & qui étoient d'autant plus grandes & plus fâcheuſes qu'on n'y voyoit point de reſſource.

Ces diſcours eſtoient eſcoutez par

cette pauvre Populace qui ſouffroit extrémement, & par les Cappes noires, ſur tout par ceux qui avoient contribuez à l'eſlection du Duc pour mieux ſervir les Eſpagnols, & pour empeſcher que l'armée de France ne priſt terre à Naples. Comme l'intéreſt des Eſpagnols les avoit alors obligez de travailler à l'élévation de ce Prince : Ce meſme intéreſt les convioit aprés la retraitte de cette armée de concourir à ſa ruïne & à ſa cheute, perſuadez que les François qui eſtoient dégoutez du Peuple & du Duc, ne reviendroient plus à leur ſecours. Enfin, ce Prince eſtoit menacé en cette conjoncture d'vne grande & prompte diſgrace, ſi la priſe d'Averſe n'eut par vn bon-heur impréveu changé tous les ſecrets murmures des Napolitains, en acclamations & en actions de graces, pour l'abondance des munitions & des vivres qui parut peu de jours aprés dans Naples.

CHAPITRE IV.

Soins que prit le Baron de Modéne aprés ſon entrée dans Averſe. Arrivée du Duc de Guiſe dans cette Ville. Retour de ce Prince à Naples. Réjoüiſſances publiques qui s'y font pour la priſe d'Averſe.

AVſſi-toſt que le Baron de Modéne eut apris que le Général Tuttavilla s'eſtoit retiré d'Averſe, il dépeſcha Philippo Prignano, Commiſſaire Général de la Cavalerie à Naples, pour en donner advis au Duc de Guiſe, & pour luy dire qu'il eut bien voulu que ce Prince fut entré le premier dans cette Place à la teſte de ſon armée ; mais que dans la peur qu'il avoit que la Nobleſſe mieux informée n'y retournaſt, ou que les habitans flattez de l'eſpérance d'vn prompt ſecours, ne ſe miſſent ſur la deffenſive, il avoit crû eſtre obligé de monter à l'heure meſme à cheval, & d'aller prendre poſſeſſion

de cette Place ſi importante. Le Prignano eſtant party, le Baron de Modéne commanda au Gaétano ſon Secretaire, de faire imprimer pluſieurs Ordres & Bans pour les faire afficher à tous les carrefours de la ville d'Averſe, pour deffendre que l'on ne fit aucuns actes d'hoſtilitez dans cette Place à peine de la vie: avec ordre à tous les Habitans ou autres qui auroient ſujet de ſe plaindre de ſes trouppes, de s'adreſſer à Bernardo Spirito Auditeur général de l'armée, pour en avoir ſatisfaction. Le Baron eſtant en ſuitte entré dans la Ville, & aprés avoir ouy chanter le *Te Deum*, fit publier à ſon de trompe les meſmes Bans, y adjoûtant encore celuy de la deffenſe d'en faire ſortir des grains ou des munitions ſans ſon ordre exprés, à peine de confiſcation, & de la vie. Cela fait, il députa trois Commiſſaires, qui avec ſon Sécretaire firent vne prompte & exacte perquiſition de tous les grains de la Ville, dans laquelle la Nobleſſe avoit ramaſſé tous ceux qu'elle avoit pû enlever de toute la terre de La-

ur. Vers le ſoir Philippo Prignano vint de Naples, & aprés avoir dit ıaute voix au Baron, Que le Duc de uiſe avoit receu la nouvelle de la iſe d'Averſe avec vne joye indici-:, & que tout Naples en témoignoit ıe allégreſſe ſi grande, que toutes ; Cloches des Egliſes carrillon-ient, & que chacun ſe préparoit à ire de grands feux de joye ; Il luy t à l'oreille, Que lors qu'il avoit nné cette nouvelle au Duc, ce ince l'avoit écoutée avec vn vi-ge fort froid, & luy avoit répondu 'il n'avoit pas eſté mal-aiſé au Ba-n de prendre vne Place que l'enne-r avoit quittée. Que ce diſcours voit fort ſurpris, ne s'eſtant point tendu à vne réponſe de cette ſorte, qu'il avoit reparty au Duc, qu'il oit touſiours ouy dire, Que l'Art la guerre conſiſte à venir à bout ureuſement d'vne entrepriſe, 'il eſtoit plus glorieux au Baron ıvoir fait fuïr la Nobleſſe ſans la mbattre, que de l'avoir obligée à tte Retraitte par la force, & en pro-guant le ſang de ſes Soldats ; Et

que le procedé de ce Prince luy avoit fait apprehender qu'il n'eut quelque jalouſie de la gloire que le Baron avoit acquiſe en cette occaſion. Le Baron en l'interrompant luy répondit que cela ne l'eſtonnoit point, ſçachant bien que l'ame du Duc n'eſtoit pas capable de concevoir de jalouſie des actions d'vne perſonne qu'il ſçavoit eſtre toute à luy, & laquelle n'avoit point d'autres penſées que pour ſa gloire & pour ſon bien, & qu'il attribuoit la froideur & la ſechereſſe de ſa réponſe à ſon humeur, que l'eſtat des affaires preſentes rendoient ſouvent vn peu chagrine.

Philippo Prignano ſans oſer approfondir davantage cette matiére, témoigna de croire ce que luy dit le Baron, lequel le congédia en ſuitte ſans luy faire paroiſtre le déplaiſir ſecret qu'il avoit de la réponſe de ce Prince, qu'il n'eut pas grande peine à croire, connoiſſant l'humeur variable & ombrageuſe de cét eſprit, obſedé continuellement d'Agoſtino Mollo & du Liéto, ennemis couverts du Baron. Quoy que cette affliction

fut

fut ſenſible, elle ne l'empeſcha pas d'agir & de donner tous ſes ſoins au bien public, auquel il s'eſtoit ſi fortement attaché, ſe perſuadant qu'il acquerroit au moins de la gloire dãs ſes travaux, s'il n'y pouvoit acquerir d'autre advantage. Afin donc de profiter du temps & de la conſternation que la retraitte des Trouppes de la Nobleſſe cauſoit parmy les ennemis., Il s'appliqua en meſme temps à deux choſes ; l'vne à advancer ſes progrez dans la Terre de Lavour, & à inveſtir Capouë du coſté du chemin d'Averſe: L'autre à mettre cette place en eſtat de ne craindre point les ſurpriſes, par les reparations qu'il fit faire à pluſieurs endroits des murailles fort faciles à eſcalader, & à d'autres, où il y avoit des ouvertures fort grãdes & fort baſſes, par leſquelles vn homme pouvoit entrer fort aiſément.

Le iour ſuivant, deux Bourgeois de Naples l'abordérent comme il ſortoit de chez luy pour aller ouïr la Meſſe, & luy preſentérent vne lettre d'Agoſtino de Liéto, par laquelle il le prioit de laiſſer prendre à ces Bour-

geois la quantité de bleds qu'ils jugeroient neceſſaire pour la ſubſiſtance des gardes du Duc de Guiſe, dont il eſtoit Capitaine. Le Baron aprés l'avoir leuë leur demanda qu'elle quantité de grains ils déſiroient avoir: ſurquoy luy ayant répondu qu'il leur en falloit cinq cens Tomolo (qui eſt vne ſorte de meſure dont on ſe ſert en ce Royaume pour toute ſorte de grains) le Baron connoiſſant que c'eſtoit des Marchands de bled, qui vouloient faire leurs affaires ſous ce pretexte, leur dit en ſouſriant, Que s'il falloit que tout le Peuple de Naples en priſt autant à proportion, il n'y en auroit plus dans deux iours; Et qu'il les prioit de dire au Capitaine des Gardes qu'il ne laiſſeroit pas ſortir vn grain de bled de la Ville, ſans vn ordre exprés du Duc de Guiſe. Il employa toute cette journée à faire divers Reglemens pour l'avantage & pour le repos des Habitans, & fit travailler aux réparations des murailles de la Ville avec toute la diligence poſſible. Il fut adverty ſur le ſoir, que le Duc de Guiſe y viendroit le lende-

ain au matin, ce qui luy donna bien
la ioye, eſpérant que par ce moyen
le pourroit entretenir & diſſiper
as les ombrages que ſon éloigne-
ent & les mauvais offices de ſes ja-
ux & de ſes ennemis entretenoient
ns ſon eſprit. Il alla recevoir ce
rince à vne demie lieuë d'Averſe
ec toute ſa cavallerie, laquelle
oit alors bien montée & en bon
dre; & dés qu'il fut à trente pas du
uc il mit pied à terre avec tous les
incipaux Officiers qui l'accompa-
oient pour aller ſalüer ce Prince,
ui marchoit ſans autre ſuitte que la
mpagnie de ſes Gardes. Le Duc
y fit vn aſſez bon accueil, & aprés
tre remonté à cheval, il taſcha de
y rendre compte en marchant du
ccez de la priſe de cette Ville. Il
i fut eſcouté aſſez paiſiblement,
oy qu'avec beaucoup de froideur
ſans aucunes de ces marques d'e-
me & d'amitié qu'il avoit accoûtu-
é de trouver ſur ſon viſage, & qui
armoient ſi fort ſon cœur. Le
aron ceſſant de parler, & voyant
e le Duc ne luy diſoit plus rien ſe

recula, & ſe mit à la droite d'Agoſtino de Liéto, qui le ſuivoit immédiatement, lequel avec vne arrogance extréme luy dit à demy bas qu'il s'étonnoit de ce qu'il luy avoit refuſé les bleds qu'il avoit demandez; Le *B*aron luy répondit d'vn ton aſſez haut pour ſe faire entendre du Duc qu'il n'avoit fait que ſon devoir, & qu'il n'en laiſſeroit iamais ſortir ſans le ſçeu & ſans l'ordre de ce Prince, particuliérement pour la quãtité qu'il luy avoit fait demander: Le Duc alors tournant la teſte luy demanda ce que c'eſtoit, ce qui l'obligea de le luy dire & de luy faire conſidérer que ſi les grains qui ſe trouvoient dans cette ville n'eſtoient bien ménagez, ils ſerviroient à ſatisfaire l'avarice des particuliers qui voudroient en faire commerce dans Naples, pluſtoſt qu'à ſubvenir aux néceſſitez publiques.

Qu'il luy ſembloit qu'il en falloit faire porter vne partie dans les Greniers de Naples, & conſerver l'autre dans Averſe pour la ſubſiſtance des Trouppes: Qu'ainſi il y auroit moyen de chaſſer la famine de cette Ville &

: la campagne pour vn long eſpace
: temps. Le Duc luy répondit qu'il
oit raiſon, mais ce fut avec vn vi-
ge ſi émeu, que *B*aron reconnut
en qu'il n'avoit pas pris plaiſir au
émélé qu'il avoit eu avec ſon Capi-
ine des Gardes, lequel s'eſtoit ſi
ien emparé de l'eſprit & du cœur de
: Prince, qu'il le poſſédoit abſolu-
ent & à ſon gré : En effet, depuis
: moment le Duc ne regarda plus
: *B*aron de bon œil, & ne luy dit pas
n ſeul mot dans tout le reſte de leur
arche, qui finit à la porte de l'E-
iſe Cathedrale d'Averſe, où tout le
hapitre en corps vint recevoir ce
rince avec toutes les cérémonies
ccouſtumées, & les devoirs qu'on
end aux Viceroys en pareilles occa-
ons. Aprés y avoir entendu la
Meſſe, accompagnée de pluſieurs
Motets chantez par deux Chœurs
e muſique, il ſe retira au Palais Epiſ-
opal, où le *B*aron luy avoit fait ap-
reſter à diſner, & où toute la No-
leſſe & la principale *B*ourgeoiſie
l'Averſe le vint ſaluër. Il les receut
ort civilement, & s'entretint envi-

ron deux heures avec eux aprés ſon diſner, évitant les occaſions de parler au Baron de Modéne, qui faiſoit tout ſon poſſible pour l'aborder, & pour luy parler en particulier : Mais étant preſt de monter à cheval pour s'en retourner à Naples, il appella le *Baron* devant tout le monde qui l'environnoit, & luy dit avec vn viſage fort altéré, Qu'il avoit appris que ſes Trouppes en entrant dans cette ville l'avoiét ſaccagée impunémét, & qu'il avoit eu tort de ſouffrir que l'on traitaſt de cette ſorte vne Ville qui luy avoit ouvert ſi librement ſes Portes. Le *Baron* ſurpris de ce diſcours ſi peu attendu luy répondit, Que bien que par le droit de la Guerre il eut pû faire piller Averſe, puis qu'il l'avoit priſe ſans compoſition, & qu'il s'en eſtoit ſaiſi au meſme inſtant que les ennemis l'avoient abandonnée, ſans que les Habitans fuſſent en eſtat de luy en deffendre l'entrée; il avoit pourtant deffendu le pillage, comme il paroiſſoit encore par ſes Bans imprimez & affichez aux carrefours & aux portes des Egliſes : Qu'il n'y avoit

)int d'habitant qui puſt ſe plaindre
ec juſtice que l'on luy eut fait aucun
rt ; Qu'il n'avoit eſté fait de plainte
:puis ſon entrée dans cette ville, que
)ntre deux Soldats du Régiment de
como Roſſo, qu'il avoit fait arreſter,
: auſquels l'Auditeur Général faiſoit
: procez, pour quelques hardes qu'ils
voient enlevées d'vne maiſon. Le
)uc l'interrompit avec vne aigreur
xtraordinaire, qui monſtroit bien
u'il cherchoit des matiéres pour le
aſcher, & luy dit qu'il vouloit que
es deux Soldats fuſſent tout a l'heure
endus : Le Baron luy répondit, que
Auditeur général eſtoit là preſent, &
ue c'eſtoit à luy de les faire mourir
'ils le méritoient par leur procez : Le
)uc au lieu de s'adreſſer à l'Auditeur
Général, dit au Baron qu'il vouloit
Qu'il les fit pendre ſur le champ, &
u'il deſiroit faire vn exemple de ces
gens pour intimider les autres &
par ce moyen les empeſcher de piller,
Il réïtera tant de fois la meſme cho-
ſe, que le Baron ne pût s'empeſcher
de luy repartir qu'il n'eſtoit pas Bou-
reau pour les aller pendre, & qu'vn

Meſtre de Camp général n'avoit point de pouvoir où eſtoit ſon Généraliſſime, & le Duc de la Republique. Ce Prince alors le regardant de trauers luy repliqua qu'il parloit bien haut, & qu'il ſçauroit bien l'abaiſſer comme il avoit ſçeu l'élever : A ces mots cét infortuné Gentil-homme luy reſpondit avec toute la modeſtie, & tout le reſpect imaginable, Qu'il s'eſtonnoit de ſe voir traittér de cette ſorte par vn Prince auquel aux dépens de ſon bien & au peril de ſa vie, il avoit fait paroiſtre qu'il avoit quitté toutes choſes pour s'attacher à luy; Qu'il ne l'avoit point tiré de la bouë ni de l'Hoſpital quand il l'auoit approché de ſa perſonne, eſtant entré dans ſon Hoſtel, non pour y chercher vn refuge & pour eſtre à couvert de ſes creanciers ou de ſes ennemis : Mais ſeulement pour eſtre prés d'vn Prince qu'il eſtimoit & qu'il aymoit vniquement. Que s'il avoit pris la charge de Meſtre de Camp général, il ne l'avoit fait que pour ſatisfaire au zele qu'il avoit pour luy, & non pas à ſon ambition; Qu'il ve-

noit de luy en donner des témoignages ſignalez a la veuë de toute l'Italie en le rendant Maiſtre d'vne place de cette importance qu'il auoit priſe malgré toute la Nobleſſe du Royaume, à la teſte de plus de 4000 Chevaux, quoy qu'il n'eut qu'vne poignée d'hommes, ſans argent, ſans poudre, & ſans pain, & qu'apres vn ſi grand ſervice il ſeroit ravy de quitter cét employ & de ſe retirer chez luy, avant que l'effort de l'orage dont il ſe voyoit menacé, l'accablaſt malheureuſement. En finiſſant ce diſcours il préſenta ſa canne au Duc Pour marque qu'il luy remettoit le commandement qu'il auoit : Mais le Duc en la refuſant luy repartit Qu'il la gardaſt & qu'il ſçauroit bien chaſtier ceux qui perdroient le reſpect qui luy eſtoit deub, & auſſi toſt il monta a cheual pour s'en retourner à Naples.

De figurer icy l'eſtat ou ce Prince laiſſa le Baron de Modéne, c'eſt ce que je ne ſçaurois faire ; il reſſentit en ce moment, & tout à coup les douleurs les plus pénétrantes que puiſſe

ſouffrir le cœur le plus fidelle, & le plus mal traitté. Ce procedé fut accompagné de toutes les circonſtances qui le pouvoient rendre inſupportable, le Duc ayant affecté de luy parler toûjours Italien, afin de le mortifier à la veuë & au ſçeu de tout le monde. Il ne monſtra pourtant pas combien il en eſtoit pénétré, & il dit tout haut à ceux qui en avoient eſté témoins, Que le Prince auoit voulu faire veoir l'amour qu'il avoit pour la Iuſtice, en témoignant qu'il n'épargnoit perſonne, pas meſme ſes meilleurs amis & ſes plus zélez ſerviteurs. Mais ce diſcours n'empêcha pas que ceux qui avoient veu de qu'elle ſorte le Baron avoit eſté traité n'en fuſſent fort ſcandaliſez, & que l'on ne dit ſur le champ, Que ſi le Duc de Guiſe auoit accouſtumé d'en vſer de cette façon avec des gens qui luy rendoient des ſervices de la nature de celuy que le Baron venoit de luy rendre, il n'y avoit pas grand plaiſir de le ſuiure & de le ſervir.

Le Baron de Modène ayant employé le reſte du jour a faire travail-

ler à quelques fortifications qu'il avoit ordonnées pour la deffence de la porte qui alloit à Capouë, se retira chez luy, où il fut incontinent abordé de plusieurs Officiers de l'Armée, entr'autres d'Antonio Calco Mestre de Camp d'vn Régiment d'Infanterie, de Tino Piecino Lieutenant Colonel, du Zapullo, de Ciccio Ferlenghieri Général de la Cavallerie, de Philippo Prignano Commissaire Général, d'Andréa Rama Capitaine d'vne Compagnie de Chevaux legers, & de plusieurs autres, lesquels avec vn visage fort triste & presque les larmes aux yeux luy dirent, qu'ils estoient extrémement affligez de l'étrange traittement que luy avoit fait le Duc de Guise : Que s'il traittoit de la sorte vn François de son rang & de son mérite, les Napolitains n'auroient pas lieu d'esperer beaucoup de luy ; Que s'il renonçoit à la Charge de Mestre de Camp Général, ils estoient tous resolus de quitter l'armée, & de se retirer dans leurs maisons: Que pourtant ils le conjuroient au nom de tout le Peuple qu'il servoit si dignement

de ne point abandõner ſa cauſe en vn temps où il luy eſtoit ſi neceſſaire: Enfin Qu'ils eſtoient en eſtat de faire tout ce qu'il leur commanderoit pour l'intereſt du public & pour le ſien particulier. Le Baron de Modéne les ayant tous embraſſez & remerciez de leurs bonnes volontez, leur répondit avec vn viſage aſſez guay, Qu'ils ne devoient point s'étonner des Paroles du Duc de Guiſe, Qu'il avoit parlé de la ſorte par Politique, & pour monſtrer aux gens d'Averſe, Qu'il eſtoit ſévére ennemy du pillage, & qu'il ne feroit jamais rien qui fut indigne de l'eſtime & de l'amitié que tout Naples & eux particuliérement luy témoignoient ſi tendrement. En ſuite il les congéda & entra dans ſon Cabinet, où il fut ſuivy ſans qu'il l'eut apperçeu du Meſtre de Camp Calco, du Capitaine Andrea Rama & du Lieutenant Colonel du Regiment des Dragons, dont il avoit commencé la levée depuis quelques jours, qui tous trois l'aimoient chérement & paroiſſoient fort attachez à ſes intereſts. Comme il les vit en ſe retournant, il leur demanda

s'ils

ils desiroient quelque chose de luy, s luy dirent Qu'ouy, & qu'ils souaitoient tous qu'il se mit à l'abry de ı hayne du Duc de Guise: Que ce rince en estoit venu trop avant pour ur dõner jamais lieu d'avoir la conance ny l'amitié qu'ils avoient aupaavant pour luy: Que quelque reconiliation qu'il y pût avoir entr'eux, e Duc le regarderoit toûjours comne vn homme qu'il avoit offencé inustement, & que c'estoit assés pour uger qu'il feroit tout ce qu'il pouroit pour le perdre: Qu'ils le conjuoient de n'attendre pas le coup dont l estoit menacé, & qu'ils luy conseiloient de s'aller jetter dans Caiazzo place forte & considérable prés du Vulturne, qui estoit en son pouvoir, puisquelle estoit gardée par vne partie de son Regiment d'Infanterie: Qu'ils le suivroient avec leurs Troupes, & ne doutoient point que tout le reste de l'armée, qui l'aymoit avec tant d'ardeur, ne le suiuit aussi: Qu'estant dans ce poste avantageux, d'où le Duc n'auroit pas dequoy le chasser, il pourroit arborer l'Etandart de

France, & en recevoir le ſecours qu'on luy envoyeroit infailliblement : Que tous les Peuples d'alentour ſe joindroient à luy, le voyant en eſtat de ſeconder leurs brayes intentions : Qu'il trouveroit dans la campagne plus de Partiſans des François qu'il n'y en avoit dans Naples où la diverſité des cabales diviſoit ſi fort les eſprits : Qu'ainſi il auroit le moyen de ſe rendre dans peu de temps & ſans peine l'arbitre de tout le Royaume. Le Baron ne ſouffrant qu'avec peine vne propoſition laquelle quoy qu'avantageuſe à ſa fortune eſtoit contraire à ſon honneur, les interrompit avec vn peu d'émotion, & leur dit ; Qu'il connoiſſoit le Duc de Guiſe & qu'il ſçavoit bien qu'il revenoit facilement de ſes plus chagrines humeurs : Qu'il eſtoit prompt, mais bon, & qu'il eſtoit ſi genereux qu'il avoit embraſſé eſtroittement ſes ennemis dans la moindre marque qu'ils luy avoient donnée, de ſouhaiter ſon amitié : Que quand cela ne ſeroit pas il ne vouloit point faillir par exemple, ny abandonner vn amy

de peur d'en eſtre abandonné : Qu'il n'y avoit rien qui le pût détourner de la route qu'il avoit priſe, & que quelques dangers qu'il eut à courir, rien ne l'en pourroit écarter, n'y l'empeſcher de pourſuivre le deſſein qu'il avoit de ſervir ce Prince, comme il avoit fait.

Apres cette courte réponſe, il les pria de ſe retirer ; mais ils furent à peine ſortis de ſon Cabinet que le ſieur des Iſnars ſon couſin y arriva, lequel luy fit la meſme propoſition que ces Officiers venoient de luy faire, y adjouſtant Qu'il reconnoiſſoit de jour en jour que le Duc ne l'aymoit plus Qu'Agoſtino di Liéto qui eſtoit ſon ennemy juré, poſſédoit entiérement le cœur de ce Prince : Que ſans doute il luy arriveroit quelque funeſte diſgrace, s'il ne s'en mettoit à couvert : Que ſon plus ſeur eſtoit de prendre party, & de ſe déclarer pour la France, laquelle en cette occaſion le ſouſtiendroit volontiers, voyant combien il eſtoit aymé des peuples & des gens de guerre ; & qu'il eſtoit en eſtat de ſe rendre maiſtre de toute la

terre de Lavour : Qu'il luy offroit de paſſer à Rome, pour traitter avec le Marquis de Fontenay, qui ſans doute luy accorderoit tout ce qu'il pourroit ſouhaitter pour ſa gloire & pour ſa fortune. Le Baron luy répondit, Qu'il avoit aſſez de lumiéres pour juger qu'il avoit en main le moyen d'arriver à la plus haute fortune que pouvoit jamais deſirer vne perſonne de ſa naiſſance & de ſon caractere ; Qu'il ne doutoit point de l'eſtime & de l'affection que les peuples & les gens de guerre avoient conceuës pour luy : Mais que tout cét éclat n'eſtoit point capable de l'ébloüir, n'y de l'obliger à manquer à la foy & à l'amitié qu'il avoit promiſes au Duc de Guiſe: Qu'il faudroit le faire renaiſtre pour luy faire préférer ſon intereſt à ſon honneur, & Qu'il aymeroit mieux mourir, comme le plus infortuné Gentilhomme du monde ſans aucune tache, que de vivre le plus heureux avec la moindre fleſtriſſeure : Qu'il ne pouvoit ſe détacher de ce Prince qu'il ne luy donnaſt ſon congé, & que ſi cela arrivoit il feroit alors tout ce

qu'vn homme de cœur & libre, pourroit faire en ſemblables occaſions.

Le Sieur des Iſnars ſe retira vn peu aprés, & la meſme nuict le Pere Maiſtre Vincenzo Capéce Confeſſeur du Duc de Guiſe, arriva dans Averſe, & alla voir le Baron de Modéne pour luy dire expreſſément, Que le Duc eſtant retourné à Naples, luy avoit raconté tout ce qui s'eſtoit paſſé cette apres-diſnée entr'eux : Qu'il avoit connû d'abord par le diſcours de ce Prince, qu'il avoit du regret de s'eſtre emporté de cette ſorte contre vne perſonne qu'il eſtimoit & qu'il cheriſſoit ſinguliérement : Qu'il l'avoit meſme enſuite chargé de le venir voir de ſa part pour luy en témoigner ſon regret, & pour le prier de ne ſe reſouvenir que de la tendre affection qu'il luy avoit toûjours portée, & dont il luy donneroit des preuves ſignalées dans les occaſions qu'il en pourroit trouver : Qu'il le conjuroit d'agir, comme il avoit toûjours fait, & de ne point ſonger à quitter vn Prince qui le conſidéroit comme vn autre luy-meſme.

Il n'en falloit pas tant pour appaiſer, & pour remettre dans ſon premier calme l'eſprit du Baron de Modéne; Tout homme qui ayme eſt crédule, & il n'eſt rien de ſi ayſé que de perſuader vne ame, qui tend d'elle-meſme où l'on veut la ramener. Le Baron en cette rencontre donna tout a ſon amitié, & ne ſuivit point l'exemple du Duc, lequel dans cette occaſion donna tout à la Politique comme la ſuitte le fit voir. En effet la diſgrace qui luy ſurvint quelque temps aprés fit connoiſtre à tout le monde, Que le Duc dans l'apprehenſion que le mauvais traittement qu'il avoit fait au Baron ne l'obligeaſt à le quitter, & à ſe ſervir de l'eſtime & de l'amour des Peuples à ſon préjudice, luy avoit envoyé ſon Confeſſeur pour radoucir ſon eſprit & pour l'empeſcher d'abandonner ſa fortune & ſes intereſts. Cette penſée luy réuſſit car auſſi-toſt que ce Religieux luy eut parlé, il luy reſpondit, Que quoy que le Duc l'eut traitté de la plus eſtrange maniére dont on pût traitter vne perſonne de ſa qualité & de ſes ſerui-

ces; il oublioit tout le paſſé, & qu'il donnoit ce grand emportement aux chagrins que luy cauſoient les continuels embarras des affaires. Qu'il ſe ſouuint ſeulement de le ſupplier de ſa part de ne point écouter Agoſtino Mollo, ni Agoſtino di Liéto ſur ſon ſujet, l'vn eſtant Eſpagnol ſecret, & l'autre ſon ennemy déclaré. Que pour luy donner vne preuve ſignalée du zéle qu'il avoit pour luy, il alloit inveſtir Capouë où il ménageoit vne intelligence; Qu'il taſcheroit de prendre cette Place, d'autant plus importante qu'il avoit ſçeu, que par les capitulations du Royaume, tous les Peuples eſtoient diſpenſez du ſerment de fidélité, & pouvoient tous prendre Party ſans encourir de félonnie, quand vn conquerrant l'avoit priſe; Qu'enfin il n'oublieroit rien pour luy témoigner que ſon cœur eſtoit entiérement à luy ſans pouvoir ſouffrir de partage.

CHAPITRE V.

Priſe du Duc de Turſi. Divers jugemens que l'on en fait. Deſtitution de Don Vincenzo di Tuttavilla. Election de Don Luigi Podérico. Priſe du Bourg de Chiaia.

COmme dans les révolutions que ie traitte, il eſt ſouvent arrivé en meſme temps & en divers lieux des choſes aſſez importantes pour eſtre placées dans l'Hiſtoire : Lors que je me ſuis trouvé engagé dans le récit de quelqu'vn de ces évenemens, dont les ſuittes ont eſté d'vne longue durée; Ie n'ay pas voulu l'interrompre pour en marquer d'autres qui ſe paſſoient ailleurs, quoy qu'ils fuſſent arrivez avant la fin de ceux que j'avois commencés. I'ay crû qu'il valloit mieux les reprendre aprés, pour ne couper point des avantures, dont il me ſemble que la continuation apporte quelque ſoulagement à la memoire, & donne plus de ſatisfaction à celuy qui les lit. L'ar-

rivée de l'armée navale dans le golphe de Naples, ſon retour à Toulon, le Blocus d'Averſe, & la priſe de cette Ville, ſont des matiéres ſi conſidérables que j'ay crû eſtre obligé de les raporter dans les premiers chapitres de cette troiſiéme partie, devant que de reprendre la ſuitte des événemens moins remarquables arrivez auparavant, ou pendant ceux-cy.

L'vn des plus connus eſt la priſe du Duc de Turſi, qui le 4. du mois de Ianvier ſe vint livrer au Peuple ſur la bonne foy d'vne intelligence ménagée avec quelques-vns de ce corps. Ce Seigneur d'vn âge & d'vne exprience capable de pénétrer les plus époiſſes ténébres de la Politique, ſe laiſſa toutefois tellement emporter à l'aveugle paſſion qu'il avoit de réduire Naples ſous l'obeïſſance du Roy d'Eſpagne; qu'il embraſſa toutes les occaſions, par leſquelles il creut pouvoir arriver à ce but. Aprés avoir tenté divers moyens, toutes ſes négotiations ſe réduiſirent enfin à celle qu'il fit traitter fort ſecrettement avec Don Gioſeppe Scoppa

Preſtre Napolitain, & avec le Sergent Major Alexis, leſquels ayans donné advis de ces pratiques à quelques vns des chefs Populaires, feignirent par leur ordre de ſe rendre aux ſollicitations & aux grandes offres de ce Duc, peu ruſé pour vn Genevois, & trop crédule pour vn premier Miniſtre de Don Iuan d'Auſtriche. Comme leur intention n'eſtoit autre que de l'attirer dans vn lieu propre pour l'arreſter priſonnier; Ils luy firent croire que dans peu de jours ils introduiroient les Eſpagnols dans Naples; Mais que pour cét effet il en falloit venir à vne conférence particuliére avec luy, afin de pouvoir mieux réſoudre toutes les choſes néceſſaires pour vn ſi glorieux deſſein. Cette négotiation ſe faiſoit du conſentement du Nonce du Pape, lequel eſtant venu ſecrettement avec le Duc de Turſi, le Prince d'Avella ſon neveu & chef de la Maiſon d'Oria, & Don Proſpéro Suardo Duc de Caſtel Agrolo Cavalier Napolitain, entre le Bourg de Chiaia & le Poſte du Vomero dans l'Egliſe des Luquois,

pour conférer avec leſdits Scoppa & Alexis ; Ils y furent tous quatre inveſtis & arreſtez priſonniers par vne embuſcade des trouppes Peuple, qui ayant mis en liberté le Nonce de ſa Sainteté ſans luy faire aucun déplaiſir, emmenérent les trois autres priſonniers à Naples. Le Duc de Guiſe adverty de leur priſe en témoigna beaucoup de joye, & les traitta avec toutes les civilitez qu'on peut faire a des priſonniers de guerre de la plus haute qualité. Le Duc de Turſi & ſon neveu furent logez dans le Palais du Marquis de Torrécuſo, où il fut viſité par ce Prince & par pluſieurs chefs Populaires avec beaucoup d'honneur. Ils y jouïrent de toutes les commoditez d'vne liberté apparente, mais les viſites trop frequentes d'vn grand nombre de Nobleſſe & des Cappes noires, dont ce quartier eſt tout remply, donnérent bien-toſt de l'ombrage au Peuple, ce qui obligea le Duc de Guiſe de le faire transférer à la Sellaria, où il fut gardé avec plus de vigilance qu'auparavant. Dom Proſpéro Suardo ne

fut pas ſi bien traitté que luy, & le Peuple qui le regardoit comme Cavalier Napolitain ſouhaitta qu'il fut conduit dans les priſons de la Vicairie, où il fut retenu fort étroittement juſqu'à la Réduction de Naples.

La priſe du Duc de Turſi parut vne choſe ſi extraordinaire, qu'elle donna lieu à divers jugemens qui s'en firent dans Naples auſſi bien que dans le reſte de l'Italie. Ceux qui ne connoiſſoient point particuliérement ce Seigneur, penſoient qu'il avoit fait vne faute de jeune homme, & l'accuſoient d'vne extréme imprudence. Ils diſoient, Qu'il avoit témoigné d'avoir bien peu de iugement de riſquer vn rendez-vous ſi ſuſpect ſur la foy de deux rebelles, & d'avoir commis ainſi ſa perſonne, celle du Nonce de ſa Sainteté & celle de ſon neveu chef de ſon illuſtre Maiſon : & que pour peu qu'il eut examiné les choſes, il ne ſe fut point abandonné à la mercy d'vn peuple qui avoit donné déja tant de marques de ſa fureur, & qui eſtoit ſans raiſon & ſans reſpect. Ceux qui connoiſſoient les grands talents qu'il poſſédoit

poſſedoit, & ſur tout cette prudence conſommée qui le rendoit ſi conſidérable auprés du Roy d'Eſpagne, avoient peine à s'imaginer qu'vn homme comme luy ſe fut laiſſé ſurprendre de cette façon. Ils croyoient que cette priſon eſtoit volontaire, & ils jugeoient que ce Duc avoit ſouhaité d'eſtre priſonnier dans Naples, pour avoir plus de moyens d'entretenir les correſpondances que les Eſpagnols avoient dans le party du Peuple, & dans celuy des capes noires. Qu'il n'avoit point appréhendé la fureur du Peuple ni la rigueur de la priſon, dans la connoiſſance que chacun avoit de la généroſité du Duc de Guiſe, & de la maniére que l'on ſçavoit qu'il conſidéroit les perſonnes de cette qualité. Que ne craignant rien du Peuple, il avoit eu ſujet de beaucoup eſpérer de la facilité qu'il auroit de traitter dans les quartiers Populaires avec les Partizans des Eſpagnols, & particuliérement avec ceux qu'ils avoient auprés du Duc de Guiſe, par leſquels il prétendoit faire aveugler ce Prin

ce & le ſurprendre en le flattant de l'eſpérance de la réünion de la Nobleſſe avec luy, ou d'vn accommodement avantageux avec l'Eſpagne. I'ay peine à me perſuader cette derniére opinion, & je ne voy point d'apparence qu'vn homme de ce caractére & ſi néceſſaire à ſon maiſtre, ſe fut jetté ſi aveuglément dans vn abyſme de périls, ſur des fondemens auſſi foibles que douteux ; Mais quoy qu'il en ſoit, la ſuitte des choſes fit voir que cette priſon loing d'eſtre funeſte au Duc de Turſi & deſadvantageuſe aux Eſpagnols, fut l'vn des principaux & des plus particuliers moyens dont leur prudence ſe ſervit pour détruire le Duc de Guiſe, Et pour regagner la ville de Naples. L'indulgence & la conſidération qu'eut le Duc de Guiſe pour le Duc de Turſy donnérent lieu à ce ſage Génevois de caballer ſecrettement avec tous les Eſpagnols ſecrets qui étoient dans le party populaire, & avec ceux qui eſtoient mal ſatisfaits de la conduite du Duc de Guiſe ; & ce fut par eux que la réduction de cette Ville arriva quelques mois aprés.

Dés que le Baron de Modéne receut la nouvelle de cette priſe, il creut que le Duc de Guiſe en pourroit tirer de grands avantages. Il luy envoya vn Gentilhomme pour luy témoigner qu'il avoit vne extréme joye d'vn ſi heureux évenément: & qu'il en auroit encore beaucoup plus, s'il voyoit qu'il ſe prévaluſt d'vne ſi belle occaſion que la fortune luy mettoit entre les mains; qu'il jugeoit qu'il y avoit deux moyens d'en profiter tant pour l'intéreſt du peuple que pour le ſien particulier, dont l'vn eſtoit de mettre promptement ces trois priſonniers en liberté, moyennant vne grande rançon, qui luy ſeroit tres-vtile, & d'vn grand ſecours dans les néceſſitez preſentes: & l'autre de les garder. Que le premier advis luy ſembloit le plus plauſible dans le beſoin où l'on eſtoit de cét argent ſi néceſſaire pour l'entretien de la guerre; Et qu'il voyoit beaucoup de péril de garder vne perſonne de la qualité & de la ſageſſe du Duc de Turſy dans la ville de Naples, où il ne manqueroit pas de moyens pour cabaler, quel-

ques précautions, & quelques ſoins qu'on pût prendre pour l'en empécher. Que ſi le Duc vouloit le garder en priſon, il valoit mieux le faire tranſporter à Portolongone, avec les deux autres priſonniers, que de les retenir dans Naples, pour avoir en leurs perſonnes des garands dans les fâcheux événemens, qui pouvoient ſurvenir: ou comme des oſtages, qui pourroient obliger les Eſpagnols d'agir avec plus de circonſpection dans vne fortune favorable.

Ces advis quoy qu'aſſez juſtes, furent fort mal receus du Duc de Guiſe. Il fit paroiſtre à l'envoyé du Baron de Modéne qu'ils ne luy plaiſoient aucunement, & luy dit que c'eſtoient des ſentimens de bandis & de gens qui ne tendoient qu'au pillage.

Au meſme temps Dom Iuan d'Auſtriche faſché (du moins apparemment) de la priſon du Duc de Turſi, envoya demander vn ſauf conduit au Duc de Guiſe pour Dom Pedro della Motta Sarmiento l'vn de ſes Majordomes, lequel paſſa dans les quartiers populaires, pour témoigner

de ſa part à ce priſonnier le regret qu'il avoit de ſon infortune: & pour traiter en meſme temps de ſa rançon. Cét envoyé s'acquitta de ſa commiſſion: mais il trouva ſi peu de diſpoſition pour la liberté des priſonniers qu'il fut obligé de s'en retourner vn peu aprés y eſtre venu.

Nous avons donné aſſez de temps à Dom Vincenzo di Tutavilla pour ſe retirer dans Capouë aprés avoir quitté Averſe; Il faut voir les ſuites de cette retraitte. Quoy que ce Général fut l'vn des plus ſages & des plus braves Officiers qui ayent commandé dans les Trouppes des Eſpagnols, & que prévoyant depuis long-temps les nèceſſitez qui l'obligérent enfin de quitter Averſe, il eut répréſenté pluſieurs fois au Viceroy, Que toutes les Trouppes qu'il avoit ſous ſa charge ſe débandoient & ſe diſſipoient de iour en iour, dautant que la pluſpart des Barons du Royaume qui les avoient levées dans leurs terres ſe retiroient peu à peu, les vns à faute de moyens de pouvoir ſouſtenir la dépenſe qu'ils eſtoient obligez de

faire, les autres laſſez d'vne guerre qu'ils avoient crû devoir finir auſſitoſt qu'ils auroient paru en campagne ; Que les forces qui luy reſtoient n'eſtoient pas capables de conſerver vne ville telle qu'Averſe, dont la garde appartenoit pluſtoſt à l'Infanterie qu'à la Cavallerie ; Et que la Sienne périſſoit à veuë d'œil, tant par le defaut de fourrages, que par les continuelles fatigues que luy cauſoient les progrez journaliers des armes du Peuple ; toutefois cela n'empeſcha pas que ſa retraitte ne fut extrémement blaſmée. Et comme on ne pouvoit l'accuſer de lacheté, quelques-vns dirent que c'eſtoit l'effet de l'intelligence ſecrette qu'ils croyoient que le Duc de Guiſe avoit avec cette Nobleſſe : Mais ce qui donna le plus de déplaiſir à leur party, fut cette grande abondance de grains, de vins, d'huiles, de légumes & de tant d'autres ſortes de vivres & de proviſions qui demeurérent dans Averſe à la mercy des populaires, & dont le Baron de Modéne ſe ſervit ſi avantageuſement pour bannir de Naples pendant

quelque temps cette famine ſi preſſante qui déja obligeoit le peuple à murmurer tout haut, & qui eſtoit ſur le point de le porter à quelque ſoûlévement contre ceux qui le commandoient.

La Retraitte du Tuttavilla ayant donc eſté fort mal interprettée par les Eſpagnols; le Viceroy & le Conſeil réſolurent de le rapeller & de mettre en ſa place Dom Luigi Podérico cavalier Napolitain, dont les mérites égaloient la naiſſance, & qui faiſoit la charge de Général de l'Artillerie du Royaume.

Le Peuple de Naples eut le cœur ſi enflé de tant d'heureux événemens obtenus à la campagne, qu'il témoigna au Duc de Guiſe qu'il eſtoit tout preſt d'entreprendre dans la Ville tout ce qu'il luy voudroit commander: Ce Prince, pour profiter de la conſternation de ſes ennemis, & de la nouvelle vigueur de ſes Troupes, réſolut d'attaquer le faux-bourg de Chiáia le treiziéme iour de Ianvier. Il ordonna donc à Iacomo Roſſo Meſtre de Camp d'Infanterie d'en

faire l'attaque avec ſon Régiment, & quelques autres Troupes faiſant en tout environ deux mille hommes. Il deſcendit par le coſté de Poſilippo, & attaqua la Tour du Convent de Pié di grotta, defenduë par quelques Napolitains du party d'Eſpagne, leſquels ſe rendirent aprés vne légére réſiſtance, ce qui donna moyen deux jours aprés aux Populaires d'attaquer le Convent de San : Leonardo, Poſte avantageux ſitué au milieu de ce faux-bourg, & qui s'avance vers le bord de la mer, dans lequel ils ne trouvérent pas plus de réſiſtance que dans le reſte qu'ils avoient déja pris. Le Capitaine Gioſeppé Riva & le Meſtre de Camp Onoffrio di Scio Napolitain ayant rendu ce lieu ſans le défendre. Cette priſe donna au peuple tout le faux-bourg de Chiaia, & par ce moyen la liberté de s'étendre & de courir juſques à la porte de la Ville qui confine à ce faux-bourg. Il l'auroit meſme forcée ſans la ſortie du Baron de Batteville, qui par vne vigoureuſe réſiſtance le contraignit de s'arreſter à San : Leonardo &

à la Maiſon de Dom Pédro de Tolédo, où le Peuple ſe fortifia, remettant ſes attaques à vn autre temps.

La perte du faux-bourg de Chiaia fit vn grand bruit dans le Royaume. Le Peuple en l'occupant devenoit maiſtre des deux bouts de la Ville; Mais les Eſpagnols ne témoignérent pas d'en eſtre fort faſchez. Comme leur politique tend à faire croire qu'ils ſçavent profiter de leurs ruines, & meſme que ſouvent ils ont laiſſé perdre par prudence des choſes que leur valeur pouvoit conſerver : Ils témoignérent qu'ayant reconnu que les habitans de ce faux-bourg étoient en grand nombre, & fort mal intentionnez, ils avoient jugé qu'ils n'avoient pas aſſez de pain à leur donner, ni aſſez de forces pour les retenir dans leur devoir, & qu'en abandonnant ce quartier au Peuple ils ſe déchargeoint de la dépenſe de trente mille Rations de pain qu'il falloit donner tous les jours, & de la garde de ce Poſte qui leur apportoit beaucoup d'incommoditez : Qu'ainſi en perdant vn faux-bourg qu'ils pour-

roient recouvrer en recouvrant la ville, ils remetroient à leurs ennemis les ſoins de la ſubſiſtance & de la conſervation du Poſte, qui ne leur pouvoit ſervir à autre choſe qu'à les rendre maiſtres d'vn plus grand nombre de maiſons, dont la poſſeſſion leur eſtoit plus ambaraſſante qu'vtile.

CHAPITRE VI.

Diſſipation des Trouppes de la Nobleſſe. Départ de pluſieurs Seigneurs pour diverſes entrepriſes. Deffaite du Paponé. Succés de Scaffati, & de la Tour de l'Annonciade.

SI l'aſſemblée des Trouppes de la Nobleſſe du Royaume de Naples avoit donné quelque appréhenſion aux Eſpagnols, dont la Politique craint ſouvent les meſmes bras qui les ſervent avec le plus de zéle; cette crainte ne fut pas de longue durée.

Les Arriérebans ſont ordinairement plus de bruit que d'effet, &

il eſt bien mal-aiſé de conſerver long temps enſemble, des gens qui ne ſont réünis que par l'eſtrainte du devoir, & des Soldats qui ſervent ſans paye. Enfin, cette armée qui ſembloit devoir contraindre le Peuple de Naples à ſe remettre ſous le joug de ſon ancienne obeïſſance, ſe diſſipa inſenſiblement; Les Seigneurs qui la compoſoient ſe retirérent peu à peu ſuivant les divers intéreſts qui les rappelloient ou chez-eux ou ailleurs, & il n'en demeura qu'vn fort petit nombre, de cette multitude qui avoit paru à leur arrivée dans Averſe; ceux-cy faſchez de n'avoir fait aucuns progrez qui répondiſſent à l'attente qu'on en avoit, ſe réſolurent de ne ſe point détacher du gros que pour quelque entrepriſe capable de faire voir aux Eſpagnols qu'ils n'avoient pas eſté invtiles. Dans ce deſſein le Prince de la Rocca Romana partit avec quelques vieilles Troupes pour s'oppoſer aux progrez que faiſoit le fameux Bandy Papponé dans la terre de Lavour : Nous avons déja remarqué qu'il s'eſtoit rendu

La déroute du Paponé fit tant d'éclat dans tout le voiſinage, que le Prince qui l'avoit défait n'euſt pas grande peine à reduire ſous l'obeïſſance des Eſpagnols la Rocca di Mondragone, la ville de Seſſa, la Rocca Nontina, Marſano, Caſtel forte & plus de quarante autres places qui luy donnérent moyen de reſtablir le calme dans cette partie de la terre de Lauour, qui confine le Garigliano, & d'ouvrir les paſſages de Cappouë à Gayette ; Il ne demeura que la ville de Fondy au pouvoir des Populaires dans tout le Pays.

Au meſme temps que la fortune abandonnoit le Papponé, elle favoriſoit Polito Paſtina, qui encouragé de tant d'heureux ſuccez qu'il avoit eus dans la principauté de Salerne, continuoit ſes courſes & ſes ravages, ſouvent juſqu'à la veuë de Capouë & des autres Villes du voiſinage, qui tenoient pour les Eſpagnols. Il prit Scaffati, Poſte tres-conſidérable, quoy que deffendu par vn Officier Eſpagnol, qui l'abandonna la nuit, faute de munitions ; La priſe de ce lieu fut

ſuivie de celle de la Tour de l'Annonciade, proche de laquelle les ennemis perdirent la galére de San : Franceſco di Borgia qui ayant eſté commandée par le Viceroy pour aller au ſecours de ceux qui deffendoient cette Tour, luy fut ravie par le ſoûlévement de la Chiorme, laquelle s'en eſtant emparée tout à coup, s'alla rendre au Peuple de Naples, & luy mit entre les mains les Officiers & les Soldats qu'elle y avoit arreſtez priſonniers.

CHAPITRE VII.

Le Baron de Modéne travaille à remettre l'abondance dans la ville de Naples. Ialouſie que ſes ennemis en reçoivent. Moyens dont ils ſe ſervent pour le rendre ſuſpect, & pour le ruïner auprés du Duc de Guiſe & parmy les Napolitains.

QVelque grande que fut la douleur qu'eut le Baron de Modéne du mauvais traittement que luy fit le Duc de Guiſe aprés la priſe de la ville d'Averſe: elle ne fut pas capable de ſuſpendre pour vn ſeul moment les ſentimens qu'il avoit pour ſa perſonne & pour ſa fortune. Comme il jugeoit que les plus ſolides marques qu'il luy en pouvoit dõner conſiſtoiẽt à maintenir le peuple de Naples à ſa devotion par le reſtabliſſement de cette abondance qui fait vne partie de la bonnace des Eſtats: Le principal but qu'il eut aprés eſtre entré dans dans Averſe fut de faire conſerver

ſoigneuſement cette grande quantité de grains qu'il y trouva, dont il deſtina la principale partie pour la ſubſiſtance de Naples, & le reſte pour ſon armée, & pour les habitans d'Averſe. Il envoya par Nicolo Maria Mannara Payeur général, & par Giulio de Mattheis Credenzier de l'Eſleu du Peuple, en pluſieurs fois juſqu'à la quantité de douze mille charges ou Tomolo de bled dans les magazins & greniers publics de Naples, ce qui ſatisfit tellement tout le peuple, qu'il ſeroit mal-aiſé d'exprimer les loüanges & les acclamations que le Baron receut en ces momens de la reconnoiſſance publique Ce Gentilhomme tres-content de l'heureux ſuccez de ſes ſoins, prévit bien que pour maintenir cette abondance dans la Ville, il falloit qu'il empeſchaſt abſolument, qu'il ne ſortit aucuns grains d'Averſe ſans ſon ordre exprés, & qu'il en falloit regler le prix, afin que l'avarice des Bourgeois ne profitaſt point de l'indigence du pauure Peuple, & empeſcher qu'vne infinité de gens, qui ſe méloient de ce commerce, ne l'ache-

taſſent à juſte prix pour le revendre beaucoup plus cher. Il fit publier & imprimer le 9. iour de Ianvier deux bans tout à la fois, par le premier il commanda à tous les habitans d'Averſe de remettre entre les mains de ſon Secretaire vne declaration de tous les grains qu'ils avoient : Et par l'autre il deffendit de les vendre plus de dix-huit Carlins le Tomulo, le tout à peine de la vie. Il parut ſi rigide dans l'obſervation de ſes ordres, qu'eſtant prié & ſollicité pluſieurs fois par quelques Officiers de ſes Troupes, & meſme par ſes meilleurs amis de leur permettre d'en faire ſortir quelques charges pour l'vſage de leurs familles, il leur refuſa cette faveur, & leur dit, Qu'ils en achetaſſent à Naples, dans les greniers publics, où chacun en pouuoit avoir pour ſon argent.

Mais ſi cette juſte ſévérité luy acquiſt la bienveillance des peuples, elle luy acquit auſſi l'averſion de tous les vſuriers & de tous les fripponsqui prétendoient s'enrichir par cette voye, & faire leurs affaires aux dé-

pens du public. La rage qu'ils en conçeurent les obligea de s'adreſſer à Agoſtino de Lietto Capitaine des Gardes du Duc de Guiſe, & à Girolamo Fabrani ſon Secretaire, leſquels pouſſez, tant par la jalouſie qu'ils avoient de l'amour que le Peuple avoit pour ſe Baron, que par l'eſpérance du guain qu'on leur faiſoit toucher au doigt, s'employérent de tout leur poſſible pour rendre invtils les ſoins qu'il prenoit pour la converſation des grains. Ils firent entendre à ce Prince que le Baron de Modéne faiſoit le ſouverain dans Averſe; Qu'il y retenoit tous les grains, & qu'il y avoit vn grand nombre de Convents & de maiſons conſidérables dans Naples, qui ſouffroient les derniéres extrémitez de la famine, par le refus qu'il leur faiſoit de prendre des bleds dans Averſe pour ſubvenir à leur beſoin; Que le Baron n'en vſoit de cette ſorte que pour s'acquerir les cœurs de la Populace; & que ſi l'on n'y mettoit ordre promptement la plus ſaine partie de la Ville périroit de faim. Ces faux rapports obligérent ce Prince à

écrire au Baron Qu'il luy ordonnoit de réuoquer les ordres qu'il auoit faits pour empeſcher la ſortie des grains d'Averſe & qu'au contraire il deſiroit que chacun en puſt acheter & les tranſporter hors de la ville.

Le Baron en liſant la Lettre du Duc connut bien qu'il eſtoit ſurpris, & qu'il accordoit, ſans le connoiſtre, l'ordre le plus pernicieux qu'il luy pouvoit jamais donner: Mais ſçachant qu'il avoit affaire à vn eſprit trop jaloux de ſon authorité, & qui vouloit eſtre obey ſur le champ ſans aucune conteſtation; Il fit publier & imprimer vn nouueau ban, par lequel il declara qu'en ſuitte d'vn commandemẽt exprés de ce Prince il permettoit la ſortie des grains.

A peine ce Ban fut il publié, qu'on vit arriver dans la ville, non pas ces Religieux ny ces Nobles qu'on diſoit ſe plaindre ſi fort; mais des Marchands qui prirent le bled par tout où ils en peurent trouver, & en chargérent pluſieurs chariots charettes & chevaux de charge, pour les tranſporter les vns dans la ville de Naples & les autres aux environs. Cette foule parut ſi grande

Le Baron leur reſpondit Que s'il avoit révoqué les premiers ordres qu'il avoit faits touchant les grains, c'eſtoit par vn commandement exprés du Duc de Guiſe, Qu'il falloit s'addreſſer à luy pour obtenir vne revocation de cette permiſſion, & qu'il auroit bien de la joye de la faire executer. Les Eleus aſſez ſatisfaits de cette reſponſe, coururent à Naples, ou dans vne Audience qu'ils demandèrent au Duc de Guiſe ils luy firent aſſez bien connoiſtre les faſcheuſes ſuittes de la licence qu'il avoit donnée pour le tranſport des grains d'Averſe, & ils luy dirent hautement Qu'il n'y avoit que les vſuriers ou les Ennemis de l'Eſtat qui profitoient de cét Ordre. Ce Prince qui en reconnut alors clairement les funeſtes effets, accorda aux Eleus tout ce qu'ils luy demandérent, quoy que le Secretaire Fabrani en grondaſt auſſi bien qu'Agoſtino de Liéto, de ſorte qu'ils retournèrent à Averſe avec vn ordre de ce Prince, par lequel il mandoit au Baron de Modéne de révoquer la derniére permiſſion accordée pour la ſortie des grains & de renouveler les ordres qu'il avoit faits aupara-

uant ſur ce ſujet.

Le Baron apprit cette nouvelle avec bien de la joye : il la fit paroiſtre par la prompte publication d'vn autre Ban qui révoquoit le précédent, & ordonnoit de nouveau Qu'aucun ne puſt tirer des grains d'Averſe ſans vn ordre exprés du Duc ou de luy, a peine de la vie. Mais ce dernier ſoin ne fit pas beaucoup d'effet ceux qui avoient voulu faire ſortir des bleds de la ville, prévoyant bien que la permiſſion ne ſeroit pas de longue durée, avoient fait tant de diligence, qu'il n'y reſtoit que fort peu, ce peu encore eſtoit-il diminué tous les jours par les ordres particuliers que le Capitaine des Gardes & le Secretaire du Duc de Guiſe faiſoiét expedier à tous momens pour leur intereſt en faveur de pluſieurs perſonnes qui les venoient prendre ſans que le Baron oſaſt rien dire, de peur de s'attirer encore quelque nouvelle marque de l'injuſte indignation que ce Prince luy avoit fait paroiſtre depuis quelques jours.

Voila de quelle façon cette grande quantité de grains qui s'eſtoit trouvée dans la ville d'Averſe fut diſſipée en peu de jours, par l'artifice des jaloux & des

Ennemis du Baron, lesquels depuis & dans le temps de sa prison firent courir le bruit que c'estoit luy qui en avoit causé la dissipation par les ventes qu'il en avoit faites a diverses personnes, & sur tout aux gens de Pozzolo : mais cette imposture estant combatuë par les veritez que nous venons de rapporter, & qui sont connuës de tout le Royaume de Naples, sera entiérement détruite par les raisons que nous déduironscy-apres sur cette matiére, & qui feront juger que cette calomnie n'estoit pas moins ridicule que noire.

CHAPITRE VIII.

Averſion générale de tout le Royaume de Naples pour le Duc d'Arcos. députation de la Nobleſſe à D. Iuan d'Autriche pour l'obliger à prendre le Gouvernement de l'Eſtat. Démiſſion volontaire que le Duc fait de la Vice-royauté en faveur de ce Prince. départ de ce Duc de Naples.

LA hayne que le Peuple de Naples avoit conceuë pour le Duc d'Arcos eſtoit devenuë ſi grande, qu'outre ceux qu'elle avoit infectés dés les commencemens de ces troubles, elle avoit encore paſſé juſques à ceux qui d'abord avoient excuſé ſa conduite, & qui avoient plaint les malheurs qui luy eſtoient arrivés. La populace le regardoit comme l'Autheur de tous ſes maux & la Nobleſſe le conſidéroit comme la cauſe des miſéres qu'elle ſouffroit, & croyoit meſme qu'il avoit fait peu de cas de ſes intereſts dans les capitulations qu'il avoit accordées aux populaires

res. Ceux qui aimoient D. Iuan d'Autriche, & qui reconnoiſſoient dans l'ame & dans la conduite de ce jeune Prince vne douceur & vne affabilité, extraordinaires en vn Eſpagnol ; attribuoient à la cruauté du Viceroy tout ce qui avoit paru de violent & de ſanguinaire depuis ſon arrivée. Cette averſion générale jointe à la pente naturelle que chacun a pour le changement, faiſoit que tout le monde ſouhaittoit que le Duc d'Arcos ſe retiraſt & s'enretournaſt en Eſpagne. Comme on jugeoit que ſon départ obligeroit D. Iuan d'Autriche à prendre la conduite des affaires, les Domeſtiques de ce Prince le déſiroient avec ardeur ; & toute la Nobleſſe ne le ſouhaitoit pas avec moins de paſſion, dans la penſée qu'elle avoit que le Peuple ſeroit alors plus en eſtat d'écouter les propoſitions d'vn accommodement, que pendant le gouvernement d'vn Miniſtre qui paſſoit dans ſon eſprit pour le plus perfide des hommes. Mais la retraitte de ce Duc eſtoit empeſchée par des obſtacles qui paroiſſoient in-

vincibles. Il ne pouvoit ſortir du Royaume ſans vn ordre exprés du Roy Catholiq; & il n'en avoit point receu : de ſe retirer de ſon propre mouvement, il y eut eu du péril pour ſa teſte : ſon honneur auſſi ne permettoit pas qu'il quittaſt Naples ſans le cõmandement de ſon Maître, & avant l'arrivée d'vn ſucceſſeur ; Il devoit meſme appréhender, Que le Conſeil d'Eſpagne ne le rendit vn iour reſponſable de toutes les Révolutions paſſées, & de celles qui pourroit encore arriver. Il avoit lieu de craindre que laiſſant Dom Iuan en ſa place, ce Prince attiré par les charmes d'vn pays le plus beau du monde, & par les vœux & les inſtances d'vne Nobleſſe mal contente, & d'vn Peuple laſſé d'avoir des Roys en peinture, ne ſe laiſſaſt toucher de cette meſme ambition qui emporta autrefois le cœur d'vn Prince de ce meſme nom dans vn poſte de cette ſorte. Que quand cela n'arriveroit pas ; il ne devoit point ſortir de cette façon du Royaume, s'il ne vouloit donner ujet de croire qu'il eſtoit coupable

de tous les crimes dont le peuple l'accuſoit. Ces réfléxions touchoient ſenſiblement le Duc d'Arcos ; Mais quoy qu'elles fuſſent puiſſantes, l'importunité de ſes amis & les ſentimens de tout le Collateral, le portérent enfin à ſe démettre de la Vice-Royauté en faveur de D. Iuan, & à ſe retirer en Eſpagne. Tout ce qui l'embaraſſa le plus aprés cette rérolution, fut d'en négocier la maniere, & de faire qu'il pût ſortir de Naples par vne voye honorable. Le Collatéral s'eſtant chargé de ce ſoin, aprés avoir concerté toutes ces choſes avec le Prieur Fra Titta Caracciolo de l'Ordre de Malte, D. Diomédo Carrafa Danzi, D. Gioſeppé de Sangro, & Marc-Antonio di Génaro, que tout le Corps de la Nobleſſe avoit nommez pour demeurer auprés de D. Iuan, & veiller à ſes intéreſts : Le 12. iour de Ianvier dans vne aſſemblée de ce Conſeil & de ces Députez où eſtoient D. Iuan & le Viceroy ; le Prieur Caracciola le remercia par vne belle harangue, & le loüa hautement de la bonté qu'il avoit de

quitter généreuſement & pour l'intéreſt de l'Eſtat, vn employ qui ſervoit de pretexte à ſes ennemis, pour le charger de tous les malheurs publics, & qui ſembloit les authoriſer à demeurer armez, & à continuer ces déſordres & ces troubles qui affligeoient le Royaume depuis ſi long-temps.

Aprés avoir fait ce compliment au Duc, il ſe tourna vers D. Iuan, pour le ſupplier au nom de toute la Nobleſſe, de prendre le gouvernement du Royaume en l'abſence du Duc d'Arcos, & luy repréſenta les avantages que l'Eſpagne recevroit par ce changement, que tout le monde ſouhaittoit ſi ardemment, & qui apparemment obligeroit le Peuple à ſe remettre dans ſon ancienne obeïſſance. D. Iuan eut quelque peine à ſe réſoudre de prendre vn employ qui luy ſembloit plus onereux que glorieux. Il ſçavoit bien que dans cette conjoncture les affaires des Eſpagnols eſtoient dans vn malheureux eſtat; Que l'armée navale eſtoit à l'Ancre en vne plage expoſée aux rigueurs de

l'Hyver, dénüée de Matelots, & encore plus de Soldats : Que les Magazins de farines & de biſcuits eſtoient preſque vuides, les gens de guerre miſerables, tous nuds & ſans argent, & les trois chaſteaux dépourveus de munitions & de vivres ; Que le peuple de leur party eſtoit à la veille de ſe declarer contre eux, pour éviter la famine qui affligeoit ſes quartiers ; Que la campagne eſtoit en proye aux populaires ſoûlevez : Qu'il n'y avoit plus dans l'Eſtat que quelques places qui tenoient pour l'Eſpagne, mais ſi mal fournies de tout ce qui eſtoit néceſſaire pour leur défenſe, qu'elles ne pourroient réſiſter ſi l'on les attaquoit vn peu vigoureuſement. Qu'enfin ce Royaume eſtoit à la veille de ſa perte : Que dans cette aſſiette, il y auroit peu davantages pour vn jeune Prince comme luy, de ſe charger d'vn ſi grand fardeau : Que ſon zéle en cette rencontre ſeroit peut eſtre mal interpreté en Eſpagne, dont le Conſeil plein d'ombrages & de ſoupçons ne regarde pas tant le bien que l'on fait, que le mal que l'on peut

faire: Que le Duc d'Arcos luy pourroit rendre de mauvais offices, & meſme ſe décharger ſur luy de la perte de cette couronne, ſi les affaires devenoient plus mauvaiſes aprés ſon départ. Toutefois ces conſidérations n'empeſchérent pas qu'en ſuitte de la démiſſion volontaire que le Duc d'Arcos fit en ſes mains du Gouvernement du Royaume, de l'advis de tout le Collatéral ce Prince ne priſt cét employ, juſqu'à l'arrivée d'vn autre Viceroy. Toutes ces formalitez approuvées du Conſeil d'Eſpagne qui eſt à Rome, le Duc d'Arcos partit le 26. du meſme mois, accompagné de D. Iuan Chacon Viſiteur Général du Royaume, lequel n'oublia pas les grandes richeſſes qu'il avoit amaſſées dans l'exercice de ſa charge, & dans laquelle ſous pretexte de réformer les abus paſſez, il en avoit commis cent autres. Tout le Collatéral, vne partie de la Nobleſſe, & toute la maiſon de D. Iuan d'Autriche accompagnérent le Duc d'Arcos juſques à ſes galéres: Mais le Peuple des Quartiers Eſpagnols ne l'accom-

compagna que d'injures, de riſées & d'imprécations, qui furent ſuivies de fort prés de celles des Quartiers ſoûlevez, dont le Peuple au bruit de ce départ, annoncé par les canonnades des Chaſteaux & de la flotte qui le ſalüérent à ce départ, ſe laiſſa tellement tranſporter à la joye, que ſans ſonger à tant de miſéres préſentes, il n'eut pour objet durant quelques iours, que ce que ſa fureur luy fit vomir contre la réputation & la mémoire de ce Viceroy.

Voilà de quelle façon le Duc d'Arcos ſe retira en Eſpagne : ſon malheur peut faire connoiſtre Qu'il eſt des ſortes de diſgraces, où la plus fine Politique ne trouve point de reméde. Et qu'il eſt dés affaires qui mãquent ou qui réüſſiſſent ſelon la fortune de celuy qui les ſoûtient.

CHAPITRE IX.

D. Iuan d'Autriche prend poſſeſſion du gouvernement du Royaume. Extréme ioye de ſon Party. Soins qu'il prend pour ſe bien acquiter de cét employ. Conſeil tenu touchant l'armée navale d'Eſpagne, & ſon départ de la plage de Naples.

LE Duc d'Arcos fut à peine party de Naples, que D. Iuan d'Autriche prit poſſeſſion du gouvernement de l'Eſtat avec vn applaudiſſement général de tout le monde: tout le peuple ſuſpendit alors pour quelques iours les éxécrations qu'il vomiſſoit contre le Duc d'Arcos, pour publier les loüanges qu'il donnoit à ce jeune Prince qui ſe vit ſi prés du Trône, qu'il y ſeroit indubitablement arrivé s'il eut témoigné d'en avoir quelque intention. Toute la Nobleſſe le regardoit comme le ſeul qui pouvoit finir les maux qui troubloient le Royaume, & le Peuple qui

ne ſouhaitoit que d'avoir vn Roy qui vécut dans l'Eſtat, n'eut pas fait beaucoup de ſcrupule de mettre le fils en la place du Pere à cette condition. Il y a beaucoup d'apparence que les ſoûlevez euſſent concouru à ce deſſein, Gennaro Annéſé & ſes adhérans y euſſent tous donnez les mains, & les Partizans du Duc de Guiſe qui voyoient de iour en iour affoiblir ſes forces auſſi bien que les eſpérances de ces grands ſecours qu'il leur avoit promis à ſon arrivée, n'euſſent pas eu de peine à changer de party dans cette occaſion. Mais D. Iuan réſiſta puiſſamment à toutes les tentations, que vray-ſemblablement il eut en cette conjoncture, & n'ayant pour but que le ſervice du Roy Catholique, il ne voulut pas meſme prêter l'oreille à quelques tentatives qui luy furent faites ſur ce ſujet par des perſonnes de la plus haute qualité, qui depuis en furent punies par vne fort longue priſon.

Le 1. ſoin que prit ce Prince fut de faire expoſer le S. Sacrement par toutes les Egliſes de ſes quartiers,

pour faire des Priéres publiques, & pour invoquer l'aide du Ciel ; & le ſecond fut de faire publier vn manifeſte, par lequel il rendoit raiſon des motifs qui l'avoient obligé à prendre en main le gouvernement du Royaume, & exhortoit les Peuples ſoûlevez à retourner dans l'obeïſſance d'Eſpagne, en leur offrant vn pardon général, le reſtabliſſement de tous ſes anciens priviléges, & l'abolition de toutes les Gabelles impoſées ſur les vivres.

En meſme temps la Nobleſſe publia vn autre manifeſte pour juſtifier qu'elle n'avoit eu d'autre objet que le repos public ; Ce manifeſte portoit qu'elle oublioit volontiers toutes les injures qu'elle avoit receuës, pour remettre les choſes dans leur premiére tranquillité ; Qu'elle ſupplioit D. Iuan d'y concourir par ſes graces & par ſes ſoins, & d'accorder au Peuple le pardon du paſſé, & les priviléges qu'il pouvoit prétendre de ſa bonté.

Mais le Peuple creut alors, ce qu'il avoit crû auparavant ; c'eſt à dire,

que tout cela ne procédoit que des artifices des Eſpagnols & de la Nobleſſe, qui taſchoient de le ſurprendre, comme ils y avoient deſia faits tous leurs efforts : Ainſi le changement du Gouverneur donna lieu au Peuple de ſe réjouïr du départ de l'vn, ſans eſtre touché de la promotion de l'autre.

Cependant D. Iuan pour témoigner l'intéreſt qu'il prénoit en la conſervation des poſtes de la ville, ſortit du Palais le ſecond jour de Février, ſuivi d'vne cavalcade telle que la ſaiſon le pouvoit permettre, & les alla viſiter tous avec vne allégreſſe incroyable de toute la Populace de ſon party : mais cette ſatisfaction fut vn peu modérée par la perte de la galére Capitane de l'Eſquadre de Naples, les forçats de laquelle ſe ſervant de l'abſence de Gianettino d'Oria leur Général deſcendu à terre pour entẽdre la Meſſe à Pozzolo, ſe revoltérent comme ceux de deux autres avoient deſia fait, & l'amẽérent à la pointe de Poſilippo, où le Peuple les receut avec beaucoup de contentement.

Cette perte toucha vivement les Eſpagnols, car c'eſtoit la meilleure de leurs Galéres : mais les néceſſitez publiques ne leur donnant pas lieu d'y ſonger beaucoup, le mauvais eſtat de l'armée navalle les obligea de tenir vn conſeil pour délibérer ſi elle hyverneroit dans le golphe de Naples; ou ſi on l'envoyeroit en Eſpagne pour ſe reſtablir. Il y eut différentes opinions, le Général Pimienta & D. Melchior de Borgia conclurent qu'il la falloit envoyer en Eſpagne: diſant, Que ce ſeroit la ruïner que de la laiſſer hyverner en vne plage où elle eſtoit expoſée à toutes les injures du temps, ſur tout à ces bourraſques effroyables ſi fréquentes dans la ſaiſon au long des coſtes de Naples : Qu'il n'y avoit que la crainte du retour de l'armée de France, qui put obliger le Conſeil à l'y retenir: mais qu'elle avoit eſt ſi mal-traittée des tempeſtes en ſon voyage, & à ſon retour, qu'il n'y avoit point d'apparence qu'elle put partir ſi-toſt de Toulon. Qu'en ſéjournant dauantage à Naples, il ſeroit impoſſible de remettre

mettre cette flotte en eſtat de ſervir, l'Arſenal de cette ville, n'ayant pas les choſes néceſſaires pour cela: Qu'allant en Eſpagne on épargneroit le pain qu'on eſtoit obligé de donner aux Matelots; & Qu'aprés s'eſtre rétablie, elle pourroit revenir chargée de bons Soldats pour ſa deffence, & pour celle des Poſtes de la Ville. Le Baron de Batteville opina d'vne autre maniére, & conclut Que véritablement l'armée d'Eſpagne ne pouvoit pas demeurer à Naples: Mais qu'il la falloit envoyer ſe rafraiſchir, & ſe remettre en Sicile au Port de Meſſine, où elle auroit tous les moyẽs imaginables pour eſtre bien-toſt en eſtat de ſervir comme auparavant: Qu'eſtant à Meſſine ſa veuë ſerviroit à contenir dans l'obeïſſance, la Sicile qui paroiſſoit fort ébranlée; Et qu'on en pourroit touſiours tirer du ſecours pour Naples ſi l'on en avoit beſoin: Que le traject en Eſpagne eſtoit ſi long, qu'elle ne pourroit arriver aſſez toſt, en cas que celle de France ſe remit en mer plus promptement que l'on ne croyoit.

Toutes ces raiſons & toutes ces opinions débattuës, il fut arreſté à la pluralité des voix, Que l'armée iroit hyverner au Port Maon dans l'Iſle de Minorque à la coſte d'Eſpagne, lieu commode & propre pour la remettre en ſon premier eſtat. En ſuitte de cette délibération elle partit de la plage de ſanta Lucia, & reprit la route d'Eſpagne avec vn vent fort favorable. Il me ſemble qu'il eſt juſte de remarquer ce que dit D. Iuan, en conſentant à ce départ. Aprés qu'il eut enviſagé les périls qu'il alloit courir, il témoigna aux Miniſtres & aux Officiers de guerre, Qu'il reconnoiſſoit bien qu'il ſe défaiſoit d'vn azyle tres-aſſeuré contre tous les inſultes de la fureur populaire, & qu'il ſe privoit de toute retraitte en cas que les ſoûlevez fuſſent aſſez forts & aſſez heûreux pour contraindre les Eſpagnols d'abandonner le Royaume: Mais qu'il ne vouloit conſerver d'eſpoir qu'en ſon courage & en celuy de ſes gens, & qu'il aymoit mieux s'enſevelir dans les ruynes de l'Eſtat que de à ſa perte.

Ces généreux ſentimens touchèrent extrémément le Conſeil & tous les Officiers de guerre, qui s'en ſervirent en ſuitte à l'endroit de leurs Soldats, en faiſant voir Qu'il n'y avoit plus de Pont pour repaſſer en leur patrie, Et Qu'il falloit réſolument, ou vaincre l'épée à la main, ou paſſer à nage en Eſpagne.

CHAPITRE X.

Continuation des jalouſies & des ombrages reciproques du Duc de Guiſe, & de Gennaro Annéſé. Réſolution du Baron de Modéne pour le ſiége de Capouë. Priſe de ſainte Marie de Capoue & autres lieux. Mauvais ſuccez de Grazzaniſe.

PEndant ces diverſes Révolutions, la mauuaiſe intelligence qui eſtoit entre le Duc de Guiſe & Gennaro Annéſé s'augmentoit d'heure en heure, eſtant ſans ceſſe fomentée par les ſecrettes jalouſies, & par les continuels ſoupçons qui agittoient réci-

proquement leurs eſprits, l'vn & l'autre, quoy que de trempe différente eſtoit naturellement ombrageux, & les Partizans des Eſpagnols eſtoiẽt trop bien éclairez pour ne pas profiter de cét avantage. Dans le meſme temps qu'ils figuroient au Duc de Guiſe Que Gennaro avoit mis le Torrion des Carmes en vente à qui luy en donneroit le plus : Qu'il traittoit tantoſt avec les François, & tantoſt auec les Eſpagnols : Qu'il travailloit de tout ſon poſſible pour obliger la Populace à ſe ſoûlever contre ce Prince, & meſme pour convier quelque Scélérat à l'empoiſonner, ou à l'aſſaſſiner ; & Qu'il falloit le dévancer & le perdre avant qu'il fut en eſtat d'executer ſes mauvais deſſeins: Ils faiſoient entendre à Gennaro Annéſé Que le Duc n'eſtant pas ſatisfait de luy avoir oſté le commandement abſolu de la ville & du Royaume, il luy vouloit encore oſter la vie; Qu'il taſchoit non ſeulement de le ruiner parmy la Populace, en faiſant courir le bruit qu'il traittoit du Torrion, avec les François & avec les

Eſpagnols : mais qu'il cherchoit les moyens de ſe deffaire de luy par le poiſon ou par le fer. Ces rapports firent les effets que l'on pouvoit déſirer ſur des eſprits ſoupçonneux & deffiants, qui donnent tout à l'apparence, & qui ſans examiner les motifs de ceux qui leur parlent, embraſſent tous leurs ſentimens, & tombent ſouvent par cette voye dans les périls qu'ils s'imaginent éviter. Plus, je repaſſe en ma memoire les deffiances mutuelles qui agittérent l'vn & l'autre, Plus j'oſe me perſuader Que ſi le Duc de Guiſe eut voulu employer en cette rencontre quelques-vnes de ces graces, dont il ſe ſervoit ſi heureuſement quand il vouloit gagner les cœurs, il ſe fut conſervé celuy de Gennaro Annèſé, meſme aprés l'avoir dépoüillé de l'authorité ſouveraine. I'advouë que ce Maiſtre Arquebuzier eſtoit méchant, foible & changeant : Mais je ſçais auſſi qu'il eſtoit ſenſible aux careſſes du Duc, & il y a beaucoup d'apparence que ſi ce Prince en le dépoſſédant du commandement abſolu, luy eut laiſſé

quelque dignité apparente, & quelque part dans les affaires pour rendre ſa cheute plus douce & plus ſupportable, ce malheureux ne ſe ſeroit pas peut-eſtre abandonné dans le deſeſpoir qui le contraignite nfin d'écouter les Eſpagnols, comme nous verrons dans les chapitres ſuivans.

Aprés que le Baron de Modéne eut travaillé au ravittaillement de Naples, il jugea que ſon principal objet devoit eſtre d'inveſtir Capouë, & de taſcher à la réduire à l'obeïſſance du Peuple. Cette ville eſt trop connuë dans l'Europe pour en faire icy vne deſcription particuliére. Elle fit autrefois vne République preſque auſſi renommée que celle de Rome ; On peut meſme dire que cette maiſtreſſe du monde luy fut redevable de ſon ſalut, lors qu'elle arreſta par ſes délices le fameux Hannibal, & que par les plaiſirs qu'elle luy offrit, & qu'il préféra à ſa gloire, elle l'empeſcha d'en triompher. Elle eſt ſituée ſur le Vulturne, Fleuve dont le Lit eſt étroit, mais fort profond ; & l'on l'appelle la ſeconde clef du Royaume. Le Ba-

ron de Modéne jugeant que le plus grand bonheur de ſon Party dépendoit de la priſe de cette Place, ſongea à tous les mẽoys poſſibles de s'en rendre le maiſtre, ou par vn ſiége, ou par quelque intelligence, ou par tous les deux enſemble. Aprés avoir occupé Marcianiſe, Mataloni, Arienzo & Santa Agatha de Gothi, il envóya avec la participation du Duc de Guiſe, le Sieur Malet Gentilhomme François de la Province de Guyenne, ſage & brave Officier, à Santa Maria di Capüa lieu peu éloigné de la ville de Capouë & de grande conſidération. Il s'en rendit maiſtre fort aiſément, & quoy qu'attaqué par les ennemis, il deffendit ſi courageuſement ce Poſte qu'il leur fit perdre l'envie de l'inquiéter: de ſorte que peu aprés il ſe vit en eſtat de leur aller rendre leurs viſites en courant juſqu'aux Capucins de Capouë ſans que pérſonne en oſaſt ſortir.

Ces heureux ſuccez augmentérent l'eſpérance du *B*aron de Modéne, & le portérent à redoubler ſes ſoins pour faire réüſſir cette entrepriſe. Il

avoit écrit au Papponé qui tenoit la Duché de Seſſa, de s'avancer de l'autre coſté du vulturne, afin de blocquer Capouë de toutes parts : mais la deffaite de ce Bandy ne luy permettant pas de ſe confier ſur ſes forces, il ſe réſolut d'y marcher luy-meſme.

Il avoit aſſez de gens pour garder la ville d'Averſe en la quittant, & rien ne pouvoit s'oppoſer à ſon départ, que la crainte du ſoûlevement de ſes Trouppes, auſquelles il eſtoit deub beaucoup de payes, & qui depuis quelque temps n'avoient point d'autre ſubſiſtance que la ſimple ration de pain. Le Baron n'oublioit ni artifices ni carreſſes pour les maintenir en repos, & ayant trouvé vne grande quantité de vins dans Averſe, il en avoit fait diſtribuer vne bonne partie aux Officiers de ſon armée pour le payement de deux payes. Cela eut eſté plus agreable en Allemagne qu'en Italie : Mais le Baron leur répréſenta Que le Duc de Guiſe n'avoit point d'argent, Qu'il en attendoit de chez luy de jour en jour, Que cependant il falloit ſe ſervir des

choſes que la fortune leur mettoit entre les mains ; Que le vin d'Averſe eſtoit bon, & qu'ils ne manqueroient pas de Marchands pour le débiter, & pour en tirer de l'argent, & par ces raiſons accompagnées de nouvelles eſpérances fondées ſur les futures conqueſtes, Il ſatisfit pour quelque temps ces Officiers qui ſe chargérent en prenant ce Vin à vn juſte prix d'en faire contenter leurs ſoldats pour les deux payes dont on eſtoit convenu.

Mais comme il en eſtoit deub beaucoup d'autres, le murmure recommença auſſi-toſt que le vin fut beu, ce qui obligea le *Baron* d'aller expreſſément à Naples pour repréſenter au Duc de Guiſe Qu'il eſtoit à la veille de faire de merveilleux progrez, ou de perdre la vie & ſon armée. Que l'vn & l'autre dépendoient du payement de ce qui étoit dû aux Trouppes: Que ſi l'on les ſatisfaiſoit, il s'aſſeuroit d'occuper dans peu de temps toute la terre de Lavour, & de prendre toutes les places que les Eſpagnols y tenoient ; Qu'au contraire, ſi l'on né-

gligeoit de les contenter, on courroit riſque de les voir ſoûlever tout à coup, & de voir marquer les premiers traits de leur révolte par le ſang de leurs commandans ; Qu'il conſidéroit bien moins ſa vie que la perte, que le Peuple feroit par la diſſipation d'vn corps d'armée qui tenoit tant de places dans le devoir auſſi bien que toute la campagne ; Que pour éviter les mal-heurs qui pourroient ſuivre ce ſoulévement, il croyoit que ſi le Duc luy envoyoit ſeulement ſix mille écus pour les diſtribuer à ſes Trouppes, cela les obligeroit à ſervir avec joye dans toutes les occaſions où l'on les employeroit pour le bien du party.

Ces raiſons eſtoient trop preſſantes pour ne convier pas le Duc de Guiſe à les approuver : Et il répondit au Baron de Modéne, Qu'encore qu'il n'eut point d'argent il feroit tout ſon poſſible pour luy envoyer dans deux jours la ſomme qu'il demandoit: Mais le Baron luy répliquant qu'il ſçavoit bien qu'il y en avoit plus que cela dans ſon Palais, & que ſi l'on

vouloit aller visiter la chambre du Secretaire Fabrani, on y trouveroit de bien plus grandes sommes ; Le Duc ne repartit rien, & soufriant vn peu luy dit, Qu'il s'en retournast à Averse, & que Nicolo Maria Mannara luy porteroit bien-tost ce qu'il désiroit. Dés que le Baron fut de retour, il n'eut plus d'autre pensée que de poursuivre le dessein d'inuestir Capouë; & en attẽdant que ses Troupes fussent en estat de marcher, il se resolut d'occuper Grazzanise Poste sur le Vulturne, assis entre Capouë & l'emboucheure de ce Fleuve. Comme ce bourg luy sembla tres-propre pour empescher la cõmunication de cette place avec la ville de Naples, & pour luy faciliter le passage de son armée au delà du Vulturne; il commenda au Sr de Beauregard François de Nation Major de son Régiment d'Infanterie de s'en saisir avec 400. hommes commandez & choisis dans toutes les Trouppes ; mais en luy donnant cét ordre, il luy enjoignit tres-expressément de se fortifier dans ce Poste, & de ne point passer le fleu-

ve pour ne pas diviſer ſes forces & donner lieu aux ennemis de les combattre ſéparément.

Le Major Beauregard ayant quitté le Baron, qui luy promit de le ſuivre dans peu de iours, prit la route de Grazzaniſe, où il arriva ſi heureuſement qu'il s'en ſaiſit d'abord, & commença dés le meſme inſtant à s'y retrancher, & à fermer toutes les advenuës du Bourg, ſur tout celles qui regardoient Capouë. Pendant qu'il s'appliquoit à ce travail, que le ſilence des ennemis luy permettoit de faire en toute liberté, Le Baron de Modéne fit tous ſes préparatifs pour l'aller joindre, dans l'eſpérance de paſſer le Vulturne pour bloquer Capouë de l'autre coſté de la riviére, comme elle l'eſtoit déja du coſté de ſanta Maria di Capua, où eſtoit le ſieur Malet auec pluſieurs trouppes de Cavalerie & d'Infanterie. On n'a iamais fait d'entrepriſe dont l'iſſuë ait ſemblé plus favorable & plus prompte que celle-là : Car il eſt vray qu'encore que le Paponé eut eſté deffait par le Prince de la Rocca Romana dans

dans cette partie de la terre de Lavour qui eſt entre le Vulturne & l'Eſtat Eccleſiaſtique ; ce Bandy n'y avoit pas perdu ſon crédit avec ſes forces, & il eſt apparent que ſes amis euſſent repris courage, s'ils euſſent veu le Baron de Modéne paſſer ce fleuve à la teſte des trouppes du Peuple, puis qu'il eut pû non ſeulement ſerrer Capouë de tous coſtez: Mais meſme s'eſtendre iuſqu'à Gayette & dans tout le reſte de la terre de Lavour.

Mais la bonne fortune des Eſpagnols, ou plûtoſt les ſecrets Partiſans qu'ils avoient auprés du Duc de Guiſe, ruinérét ce grand deſſein. Agoſtino Mollo qui prévoyoit bien que ſi ce Prince envoyoit de l'argent au Baron de Modéne, la perte de Capoüe étoit inévitable, l'en empeſcha par ſon adreſſe ordinaire. Le Payeur général Nicolo Maria Mannara, l'eſtant venu voir à Averſe le lendemain du départ du Major Beauregard, luy témoigna la larme à l'œil, Qu'il étoit au deſeſpoir de ce que les Artifices du Mollo eſtoient cauſe qu'il ne luy

apportoit point l'argent que le Duc luy avoit promis ; Le Baron fut fort touché de ce diſcours, Mais n'y voyant point de remede, il luy dit qu'encore qu'il n'euſt point d'argent & qu'il ſe vit expoſé à la mutinerie de ſes troupes par le mãquemẽt de la parole qu'il leur avoit dõnée de ce petit raffraichiſſemẽt; cela n'empeſcheroit pas qu'il ne fit vne tentative pour ſon départ. Il aſſembla le Cõſeil de guerre & fit entendre à ſes Officiers, Que ne pouvant avoir d'Argent que dans quelques iours, il ne falloit pas que ce retardemẽt empeſchaſt les grands progrez qu'il eſpéroit faire en s'allant poſter à Grazzaniſe : Qu'ayant apris que le Major Beauregard s'y eſtoit fortifié, & que les ennemis ne luy diſoient rien, cela luy faiſoit eſperer qu'il n'auroit pas grand peine à paſſer le vulturne & à s'emparer de tout ce beau & riche Pays qui eſt de l'autre coſté : Qu'ils y trouveroient dequoy ſatisfaire la néceſſité des Soldats, auſſi bien que l'ambition & la gloire de leurs Chefs : & qu'il eſtoit réſolu de partir deux jours

aprés, ſi le Cõſeil le trouuoit bon, ne doutant point que cette marche ne luy fut extremément avantageuſe.

Comme le plus grand nombre des Officiers de l'Armée eſtimoit & aymoit chérement le Baron, ſes ſentimens furent ſuiuis : & quoy que quelques-vns témoignaſſent d'appréhender vn ſoûléuement des ſoldats, il fut cõclû de marcher. Le iour pris le Baron ſortit d'Averſe pour voir partir les troupes & les faire filer vers la route de Grazzaniſe. Mais comme elles ſe virent ſur le point de marcher tous les Soldats s'écriérent d'vne commune voix Qu'ils vouloient de l'argent abſolument, & qu'ils n'iroient pas plus avant ſi l'on ne leur en donnoit ; & ſi l'on n'éxécutoit les promeſſes qu'on leur auoit ſi ſouvent faites. Le Baron ſe trouua alors dans vn eſtrange extremité & creut que ce bruit finiroit par vn ſoûléuement général : Toutefois ſans teſmoigner d'en eſtre touché, il ſe mit à la teſte des trouppes, & faiſant ſigne de la main, pour obliger chacun à ſe taire; Il leur dit qu'il venoit de remarquer

qu'il eſtoit trop tard pour pouuoir arriver ce jour là à Grazzaniſe, que chacun repriſt ſes premiers Quartiers, & que le lendemain il taſcheroit de leur dõner quelque ſoulagement ſur leurs plaintes. Par vn effet de l'affection que cette Armée auoit pour le Baron, les ſoldats ſans pouſſer plus avant leurs murmures ſe teurent en vn inſtant, & r'entrérent ſans tumulte & ſans bruit dãs Averſe. A peine les Trouppes furent elles [illegible]ittées que le Major Beauregard arriva pour eſtre le premier porteur de la perte de Grazzaniſe. Il parut devant le Baron de Modéne auec vne conſternation qui faiſoit aſſez connoiſtre cette diſgrace, & luy dit; Que s'eſtant ſaiſi de ce Poſte & s'y eſtant fortifié en vingt-quatre heures, le repos des Ennemis luy avoit donné occaſiõ de paſſer au delà du vulturne, & d'y tracer vne demy lune afin de s'y retrancher & ſe rendre maiſtre du paſſage de ce Fleuve; que les ennemis l'y avoient laiſſé juſqu'à la nuit precedente: Mais que vers la pointe du jour, D. Luigi Podérico l'eſtoit venu

attaquer avec toutes les forces qu'il avoit dans Capoüe, & qu'aprés vne vigoureuſe réſiſtance, il avoit emporté cette demie Lune & taillé en pieces les gens qui la deffendoient. Le Baron l'interompant luy demãda pourquoy il avoit abandõné Grazzaniſe aprés ce malheur, puis qu'il pouvoit, nonobſtant cette perte, garder ce Poſte qui eſtoit ſeparé des ennemis par le vulturne qui paſſoit entre-eux & luy. Le Major ne ſçeut que repondre; de ſorte que le Baron fit appeller le Sieur Bernardo Spirito auditeur général de l'Armée, & luy commanda de le faire mettre en priſon & de luy faire ſon proces, tant pour avoir paſſé la la Riviere contre ſon ordre, que pour avoir abandonné Grazzaniſe, avoir fuy & laiſſé tous ſes gens à la mercy des ennemis; en effet ils furent tellemẽt encouragez par ce premier ſuccés qu'ils paſſérent en ſuitte le vulturne, & défirent le reſte des troupes qui eſtoient dans Grazzaniſe, qui ſe voyant abandonnées de leur commandant, ſongérent pluſtoſt à fuïr qu'à ſe deffendre.

Le déplaiſir de ce deſaſtre arriué par la faute de ce Major, & par le retardement de l'argent promis au Baron pour ſes Troupes, le toucha vivement & le fit réſoudre de ne s'engager plus dans aucun deſſein, que ſon Armée ne fut vn peu plus ſatisfaite qu'elle n'eſtoit alors. Il donna aduis au Duc de Guiſe de cet eſtrange éuenement : Mais ce Prince au lieu d'approuver le chaſtiment exemplaire qu'il vouloit faire du Sieur de Beauregard, luy manda Qu'il le luy enuoyaſt à Naples, cela ſurprit toute cette ville auſſi bien que ſon voyſinage; on le fut pourtant bien dauantage lors que le Duc au lieu de faire punir exemplairement cet Officier non ſeulement luy donna ſa grace, mais encore le commandement de l'Artillerie.

CHAPITRE XI.

Divers ſuccés des armes Populaires dans le voiſinage de Naples & dans les autres Provinces du Royaume. Ordre de D. Iuan d'Autriche pour le commandement conféré aux Barons.

LEs deux partis eſtoient trop animez pour demeurer quelques momens en repos ; chacun d'eux s'agittoit égallement pour attaquer ou pour ſe défendre. Le Peuple de Naples croyant que la Priſe du fauxbourg de Chiaia luy faciliteroit celle de la ville de Pozzolo, réſolut cette entrepriſe : mais elle ne fut pas ſi heureuſe que l'autre l'avoit eſté : Car le Marquis de Fuſcaldi Gouverneur de cette place la défendit ſi courageuſement, que le Peuple fut contraint de ſe retirer, laiſſant pluſieurs Soldats morts ou priſonniers.

La Nobleſſe ne fit pas moins paroiſtre de valeur à Sorrento qu'à Poz-

zolo : Cette Ville qui eſt l'vne des plus agréables de toute la coſte du Golphe, eſtoit attaquée & ſerrée de fort prés par Giovani Grillo Genois frere naturel du *Baron* de Ginoſa, & chef du Peuple de la coſte d'Amalphi; mais il fut chargé vigoureuſement par les trouppes du Duc de Siano, deffait & pris priſonnier avec perte de pluſieurs bons hommes & de toute ſon artillerie.

Comme les troubles des Provinces n'eſtoient guéres moindres que ceux qui affligeoient la ville de Naples, on repréſenta à D. Iuan d'Autriche Que pour maintenir dans le devoir ceux qui n'en eſtoiét point ſortis, & pour y ramener les ſoûleuez, il eſtoit neceſſaire d'y envoyer des troupes, & d'en donner le commandement aux Seigneurs qui y avoient le plus de crédit, afin que leur conſidération fit ce que l'authorité Royale ne pouvoit faire. Cela avoit eſté deſia propoſé pendant l'Adminiſtration du Duc d'Arcos, mais on l'avoit rejetté, ſur ce qu'on avoit conſidéré Que la Nobleſſe eſtoit tellement dés-vnie (par

la haine héréditaire qui régne entre plusieurs familles, & par les prétentions des rangs, sur tout par cét orgueil qui luy est si naturel, & qui fait que chacun s'estime autant que son voisin) Qu'il estoit à craindre qu'en donnant vn employ dans vne Province à vn Seigneur, on ne désobligeast tous les autres. Mais D. Iuan ayant fait vn peu plus de réfléxion sur cette matiére que n'avoit fait le Duc d'Arços, jugea Que l'on pouvoit commettre le gouvernement des Provinces à certains Seigneurs, dont le rang élevé les mettroit à couvert de jalousie; & que pour celles où il y avoit plusieurs maisons égales en crédit & en considération, on y envoyeroit des Commandans que la Noblesse du pays auroit ordre d'assister, afin de concourir ensemble à tout ce qui regardoit le bien public. Le gouvernement de la calabre vltérieure fut commis au Duc de Montéléone, & celuy de la Citerieure au Marquis de Fuscaldi, qui estoient les plus considérables de ces deux Provinces, ou par le moyen de leurs

amis & de leurs vaſſaux bien intentionnez, ils pouvoient ſervir leur Roy fort vtilement.

Dom Iuan voulant de plus en plus obliger la Nobleſſe, ne voulut point qu'on pourſuivit le payement de la Taxe faite ſur ceux qui appellez dans la convocation générale de ce Corps pour le ſervice de l'Eſtat n'avoient point camparu; & ordonna que pour la ſubſiſtance des lévées chacun payeroit ce qu'il voudroit. Ces premiers ſoins touchérent ſenſiblement la Nobleſſe : Mais comme il eſt impoſſible dans l'adminiſtration des affaires d'vn Royaume de contenter tout le mõde; Elle fut vn peu choquée par le manifeſte que fit ce Prince pour obliger les ſoûlevez à ſe remettre en leur devoir, par lequel il aboliſſoit généralement toutes les gabelles impoſées depuis l'Empereur Charles Quint.

L'intéreſt que pluſieurs Gentilshommes avoient en ces impoſitions en obligérent vne partie de s'aſſembler pour repréſenter à D. Iuan le notable préjudice qui leur en revien-

droit, & pour le prier de moderer ces Graces : Mais cela ne fut pas neceſſaire, car ce Manifeſte fit auſſi peu d'effet que les précédens.

Quelques ſoins que prit D. Iuan en ces commencemens, il eut de la peine à eſteindre des feux allumez en tant d'endroits, & leſquels ſemblant s'amortir en vn lieu, s'y rallumoient vn peu aprés, ou paroiſſoient dans vn autre. En effet, on voyoit tout à coup vn grand ſoûlévement, ſuivy d'vn calme fort apparent, & vne bonace changée en vne grande bourraſque. Polito Paſtina aprés avoir en peu de iours pris la ville de Salerne & l'avoit perduë, s'en eſtoit ſi bien emparé en la reprenant, qu'il y regnoit auſſi paiſiblement qu'il eut fait dans vn tẽps de Paix s'il en eut eſté Prince legitime. Aprés s'étre bien aſſeuré de cette importante ville par la licence qu'il donna à la Populace d'éxercer toutes ſortes d'inhumanitez contre la Nobleſſe, il s'eſtendit dans la Campagne & ſe rendit ſi redoutable à ſon voiſinage, que l'on n'oſa plus l'attaquer, & que les Eſpagnols ne

ſongérent plus qu'à la deffenſive de ſon coſté, juſqu'à la réduction de Naples.

Cependant la hayne que le peuple de la campagne avoit contre la nobleſe, s'augmentoit, ou du moins eſclattoit d'avantage, par les heureux ſuccés de leurs Armes. Les vaſſaux du Baron de Latronico, terre de la Baſilicate, firent paroiſtre la leur par l'aſſaſſinaſt de leur Seigneur & de ſes deux fréres : ceux de Marſico Novo n'ayant pû ſurprendre D. Franceſco Ignaſello Seigneur de ce lieu, ſatisfirent vne partie de leur fureur par la mort des Soldats qu'il avoit laiſſez dans ſon Chaſteau pour le deffendre, & leſquels, nonobſtant la Compoſition faite avec ce Peuple, furent égorgez contre la foy donnée, & leurs teſtes miſes ſur les murailles du jardin à la place des pots de fleurs qui y étoient auparauant. La Ville de Nardò qui appartenoit au comte de Converſano & qui auoit eſté l'vne des premiéres de la Province à prẽdre les Armes, n'oublia rien pour faire paroître cette horrible averſion qu'elle avoit

avoit contre la Nobleſſe.

Mais le Comte la réduiſit peu aprés à l'obeïſſance, & la traitta ſi rigoureuſement qu'il n'épargna pas meſme les gens d'Egliſe qui ſe trouvérent avoir eu part à la rebellion du peuple. La ville de Leccé l'vne des plus grandes & des plus conſidérables du Royaume, ſoûlevée contre les Eſpagnols ſur le pretexte des Gabelles, maſſacra le Conſeiller Vraga Eſpagnol que le Viceroy y avoit envoyé pour remedier à ces deſordres, & la Populace luy ayant coupé la teſte traîna ſon corps ignominieuſement par les ruës, & en eut fait autant au Meſtre de Camp D. Franceſco Boccapianola Gouverneur des armes, s'il n'eut évité ce danger par vne prompte fuitte. Il eſt vray que cette fureur ne fut pas de durée, & qu'elle s'éteignit à l'arrivée du pardon général Qu'accorda D. Iuan, & qui donna lieu à ce Meſtre de Camp de retourner dans cette ville. Mais entre tous les chefs populaires de ces provinces, il n'y en eut point dont les progrez fuſſent

plus remarquables que ceux du Docteur Matteo Chriſtiano gentilhomme de la terre de Caſtelgrandine, lequel n'ayãt pas moins de courage que de conduite courut toute la Baſilicate & fut le plus redoutable ennemy que les Eſpagnols euſſent dans ce Pays & dans ſon voiſinage. Il s'eſtoit joint au commencement avec Grégorio Forino que Gennaro Annéſé avoit fait Vicaire général de toutes ces Provinces, & lequel ſe fut rendu Maiſtre d'vne partie du Royaume s'il eut creu ce prudent Conſeiller : Mais ſon extravagance ne pouvant compatir avec la ſageſſe de celuy-cy, Matteo Chriſtiano prévoyant ſa cheutte, qui arriva peu apres, ſe réſolut d'agir ſeul, & commença à ſe faire connoiſtre par le ſecours qu'il donna à Polito Paſtina pour le recouvrement de Salerne qu'il avoit perduë en allant attaquer Scaffaty. Ce ſervice ayant obligé le Paſtina à le déclarer ſon Lieutenant Général, Matteo Criſtiano alla en ſuitte finir le ſiége de la Rocca Impérialé, Que le Docteur Gioſeppé Griffo avoit cõmencé,

& prit cette place, l'vne des plus importantes du Pays, dans laquelle il trouva de l'argent, de l'Artillerie & des munitions qui luy donnérent moyen de former vn petit corps d'Armée, avec lequel il prit Pisticcio & Ferrándina qui sont les clefs des Provinces de Bary & d'Ottrainto, & mit en fuite le Conseiller Gamboa qui avoit plus de trois mille hõmes. Il receut peu aprés vne lettre du Duc de Guise, par laquelle il le nommoit Capitaine général en la Basilicate: ce nouueau tiltre fut cause de la ialousie & de la mauvaise intelligẽce qui survint en suitte entre luy & Polito Pastina, lequel se disoit Présidẽt & Vicaire général de la République dans toutes ces Provinces: Mais ce différend fut assoupy par D. Francesco salazer Comte del Vaglio declaré par Gennaro Annésé Presidẽt de la Principauté extérieure, de la Basilicate, de la terre de Barj & d'Ottrãte, & Vicaire général dans les autres, confirmé depuis dans cette charge par le Duc de Guise. Ce Comte pour mettre Matteo Cristiano à couvert des Persécutions

de Polito Paſtina luy conféra la Charge de Lieutenãt général, dont ce chef ſe ſentit extremémẽt obligé. Aprés la priſe de Ferrandina il ſe joignit avec le Comte, dont le nõ & le crédit avoiẽt déja réduit à l'obeiſſance du Party pluſieurs villes de la Province qui ſe déclaroient pour la République de Naples. En ſuitte de cette jonction le Comte partit de Miglianico avec 5350 hommes, & s'achemina vers Matéra, dont la Nobleſſe & le Peuple le receurent avec joye. Les villes d'Altamura & de Gravina ſuivirẽt de prés cét exemple. Barletto & Tarento, villes dõt la réputation s'eſt eſtablie dés les plus vieux ſiécles, s'eſtant révoltées luy envoyérent demander ſecours pour prendre leurs Chaſteaux tenus par les Eſpagnols : Mais la jalouſie ayant cauſé quelques dégouts entre le Comte & Matteo Chriſtiano, la patente de Meſtre de Camp de la Baſilicate, que le Duc de Guiſe luy envoya peu aprés, acheva de ruyner ce reſte de bonne intelligence qui eſtoit encore entre-eux ; de ſorte que les choſes en vinrent à vne tel-

le extrémité, qu'au lieu de continuer leurs premiers progrez, ils s'attaquérent l'vn l'autre, & Matteo alla aſſiéger le Comte dans Gravina, qu'il ne quitta que par vn ordre exprés du Duc de Guiſe qu'il réceut quelques jours aprés. Ce mal-heur fut l'effet de la confuſion des ordres qui partoient de la ſecréterie de ce Prince, où le Fabrani agiſſoit par ſon propre intéreſt non par celuy de ſon maiſtre & de l'Eſtat. On ne ſcauroit dire les funeſtes accidents que cauſa l'avarice de ce Secretaire, particuliérement alors qu'à la perſuaſion d'Agoſtino Mollo, il expédia vn Ban au nom du Duc de Guiſe, par lequel il eſtoit ordóné à toutes les Provinces, de ne reconnoiſtre pour commandans, que ceux de qui les Brevets ou Patentes ſeroiét ſignées depuis la datte dudit ordre. Ce Conſeil donné pour confondre toutes choſes dans les Provinces, ne fut vtile qu'à la fortune des Eſpagnols, & aux deſſeins du Fabranj, lequel par cette voye arreſta tant de merveilleux progrez qui s'y faiſoient tous les iours,

& porta tous les commandans à s'entrebattre, au lieu de marcher de concert contre leurs communs ennemis.

La mauvaiſe intelligence du Comte del Vaglio & de Matteo Criſtiano, ayant obligé celuy-cy à ſe retirer dans Altamura, le Comte de Converſano creut qu'elle luy donneroit moyen de recouvrer cette place. Il partit pour l'aller aſſiéger: mais il en fut repouſſé vigoureuſement par le Criſtiano, qui le contraignit de ſe retirer honteuſement.

Pendant ces troubles, ceux de la Calabre donnoient auſſi de l'occupation aux Eſpagnols. D. Giovan de San: Sévérino Comte d'ella Saponara ayant pris le Brevet de Préſident & Gouuerneur général de cette Province ſous le Duc de Guiſe, agiſſoit avec toutes ſes forces & avec toutes celles que luy donnoit le crédit de ſa Maiſon, l'vne des plus illuſtres & des plus anciennes du Royaume. Andréa Marotta parẽt de Matteo Criſtiano, & Marcello Tozardo, chefs populaires y faiſoiẽt de grãds ravages.

& des progrez considérables. La Noblesse y estoit terriblement persecutée, & donna Isabella di Concublet Mére du Marquis de Fuscald Seigneur de la Ville de Paula, avoit soûtenu glorieusement, pendant trois mois, le siége que ses vassaux avoient mis à son Chasteau : quand le Marquis son fils arriva dans cette Province, où il fut envoyé par Don Iuan d'Autriche avec D. Gio Battista di Monforté Duc de Laurito pour la réduction de ces Pays. Ce dernier y fit d'abod de grands progrez, ayant deffait Marcello Tozardo qu'il battit & prit au Bourg de Luzzi, & à qui il fit en suitte couper la teste.

Le Duc de Martina (échapé de la Prise de Cardito qui fut emporté sur les Populaires, & dans laquelle D. Carlo d'Aquaviva fut tué) eut ordre du Vice-Roy d'aller dans la Principauté Citérieure & dans la Basilicate, pour s'y opposer aux Armes du Peuple, qui y étoient alors si puissantes. S'estant rendu dans la premiére, le peu d'espérãce qu'il eut d'y reüssir l'obligea de passer dans l'autre, où d'abord il fut battu par Matteo Cri-

ſtiano avec perte de ſon Bagage, ce qui le contraignit de ſe retirer à Taranto, où trouvant le Peuple tout preſt de ſe ſoûlever & d'aſſiéger le Chaſteau, il ſe retira à Francavilla. Le ſoûlévement de Tarento arrivé bien-toſt aprés luy fit juger que le Chaſteau dépourveu de tout, courroit fortune de ſe perdre, à moins que d'étre ſecouru promptement : Il aſſembla ſept ou huit cens hommes & toute la Nobleſſe du voiſinage avec leſquels il Marcha en diligẽce vers cette Ville ſi importante. Il entra dans le Chaſteau par la Porte du Secours, & ſortit peu aprés ſi vigoureuſement ſur le Peuple qui l'aſſiégeoit, & qui s'attendoit d'eſtre ſecouru du Criſtiano, qu'il le mit en deſordre & ſe rendit Maiſtre de la Ville. C'eſtoit le ſervice le plus grand qu'on pouvoit faire au Roy d'Eſpagne en cette partie du Royaume, où cette Ville tient le premier rang.

Le Duc de Martina s'eſtant joint en ſuite avec le Comte de Converſano & Boccapianola, ils tentérent l'attaque d'Altamura ; Mais Matteo Cri-

ſtiano les força de s'en retourner avec quelque perte, & les obligea de ſe retirer à Acquaviva, d'où ſur la nouuelle des ravages que faiſoient les Populaires dans la poüille où ils avoient pris Lacéra, Foggia, (qui eſt ſi conſidérable par le revenu Annuel qu'elle rapporte pour le paſſage des Beſtes à pied fourché, la Carignola & quantité d'autres places, & avoient réduit tous les Officiers de guerre & de Iuſtice à ſe r'enfermer dans Manfredonia l'vne des meilleures de ce Pay: Le Cõte de converſano marcha avec envirõ 800. hõmes vers cette province, pendant que le Duc de Martina a'la vers Otranto pour y renforcer ſes trouppes, & entrer dans la baſilicate, où la douceur de ſa conduite le faiſoit appeller en pluſieurs lieux, laſſez de l'inſolence des Popupulaires.

Durant que ces Provinces eſtoient agitées de cette ſorte, l'Abruzzo n'en faiſoit pas moins. Les Villes de Chiéti, & de Lanciano furent les premiéres à ſecoüer le joug du Roy d'Eſpagne, pour ſe décharger de celui de D. Ferrante Carracciolo, & du

Marquis del Vaſto leurs ſeigneurs. La Ville d'Aquila, ſi célébre dans les Hiſtoires, ne tarda pas à ſuivre cét exemple. L'humeur violente de D. Michélé Pignatelli qui commendoit en cette Province, ſervit à faire éclatter ces feux naiſſans, qui euſſent eſté entièrement éteints per les ſoins du Duc de Caſtelnovo & di Colla-piétra de l'illuſtre famille des Caraffes, & du Baron Antonio Quintij Gentilhomme de l'Aquila, leſquels par les intelligences qu'ils avoient en cette Ville & dans la Province, avoient preſque pacifié ces troubles; quand le Pignatelli les rendant ſuſpects au Viceroy par le crédit qu'ils avoiét dans le païs, & prenant particuliérement le party du Prince de Pettorano de la Maiſon des Cantelmes, ennemi juré du Duc de Caſtelnovo, ce procédé peu Politique en pareille occaſion, obligea ce Duc à ſe jetter dans le Party du Peuple, & à prendre patente du Duc de Guiſe pour la charge de Meſtre camp général & gouverneur de l'vn & l'autre Abruzzo pour la République de Naples. Cét employ luy ayant eſté confé-

ré par l'entremiſe du Marquis de Fontenay Ambaſſadeur en Cour de Rome, Le Duc en peu de iours entra dans Chiétj qui le receut avec joye auſſi bien que les Villes de Penna, Atrj, Lanciano, Ottoné & pluſieurs autres ; ce qui luy donna lieu de Marcher vers Forca de Penna, & d'agir ſi heureuſement, que dans peu de iours il forca le Pignatellj d'abandonner cette partie de l'Abruzzo, pour ſe retirer dans l'autre, & en empeſcher la ruyne, d'où le Duc de Caſtelnovo l'eut encore chaſſé, ſi ſes progrez n'euſſent eſté arréſtéz par la nouvelle de la réduction de Naples au pouvoir des Eſpagnols, laquelle remit le calme peu aprés dans tout le reſte de l'Eſtat.

Polito Paſtina ne dormoit pas pendant tous ces bruits : le Prince de Troia ayant réduit à l'obeiſſance des Royaliſtes la Ville d'Ariano, le Paſtina la reprit courageuſement vn peu aprés avec vn ſecours de 2000. hommes qu'il avoit eu du Duc de Guiſe. Dans cette Priſe les Eſpagnols perdirent le Duc de

Salſa Préſident de la Province, le Marquis de Buon Albergo & de Bovito, & l'Auditeur Ruſſo tuez ſur la place, outre vn grand nombre de Priſoniers de qualité. Voila ſommairement ce qui ſe paſſoit dans les Provinces du Royaume, pendant la révolution de ſa ville capitale.

CHAPITRE XII.

Nouveaux troubles ſurvenus parmy le Peuple de Naples, cauſés par les diverſes factions. Pourſuitte de Vincenzo d'Andréa pour l'eſtabliſſement de la République. Adreſſe du Duc de Guiſe pour l'euiter.

L'Emportemét des Napolitains étoit ſi grand, & leur bille eſtoit tellement agitée, que quand les occaſions de la faire voir aux Eſpagnols leur manquoient, ils la faiſoient paroiſtre contre eux-meſmes. Alors que l'on croyoit que le calme eſtoit eſtably, au moins dans l'eſtenduë du Party, on y voyoit naiſtre tout à coup des bourraſques capables de renver-

ſer

ſer toutes choſes. Les Lazares fachez de ce qu'on ne parloit plus d'eux, voulurent en donner quelque matiére par vn ſouſlevement qu'ils firent contre les Cappes-noires, Et ſuivis d'une Populace auſſi effrenée qu'eux entreprirent d'en aller ſaccager les maiſons, criant que c'eſtoient des Eſpagnols déguiſez & qu'il falloit les déſarmer. Cette horrible confuſion obligea le Duc de Guiſe à ſe montrer dans le tumulte, ou ſa préſence fit vn tel effet, qu'apres quelques coups de cannes qu'il donna aux premiers qu'il rencontra, la rumeur fut appaiſée & les Lazares ſe diſſipant dans vn moment, firent connoiſtre Que l'intrepidité d'vn homme eſt quelquefois capable d'en arreſter vn grand nombre.

La ſoûmiſſion des Lazares (ſuſcitez par les ſécrets ennemis du Duc de Guiſe) fit vn grand effet parmy la Populace, & accrédita extrémément ce Prince ; Mais ceux qui ne l'aymoient point en furent encore plus animez contre luy & commencérent de nouveau à chercher les

moyens de diminuer cette authorité qu'ils ne pouvoient plus détruire. L'eſtabliſſement de cette Royale Répubique qui faiſoit tant de bruit par tout, eſtoit le plus ſpecieux prétexte qu'on pût prendre. Tout le Peuple, qui au nom ſeul de ce genre de Gouvernement, avoit témoigné tant de joye, ſouhaitoit avec paſſion d'en voir quelque notable effet. Vincenzo d'Andréa & ſon party, qui en avoient fait les premières propoſitions le deſiroient encore d'avantage; Gennaro Annéſé y concouroit avec tous ſes amis dans l'eſpérance de voir départir entre pluſieurs, cette puiſſance ſouueraine, que le Duc poſſédoit tout ſeul: Enfin il n'y avoit perſonne qui ne tendit à ce bon-heur, ou chacun croyoit avoir ſa part; Mais toute la difficulté conſiſtoit à trouver quelqu'vn qui en pût parler ouvertement. La puiſſance du Duc de Guiſe eſtoit arrivée à tel point, qu'elle ne trouvoit plus perſonne qui la luy oſaſt diſputer; il eſtoit obeï aveuglément, & chacun obſervoit ſes ordres, quoy que chacun ne les approuvaſt

pas; Toutesfois l'intereſt commun fit qu'enfin la plus grande partié de la populace, ſuſcitée par Vincenzo d'Andréa, & par ſa Cabale députa l'Eleu & quelques Capitaines des Ottines de la ville, vers le Duc pour luy repréſenter : Qu'aprés la réſolution priſe par vn commun accord de tout le Peuple, d'établir vne République dans Naples, cette entrepriſe eſtoit trop juſte pour la differer d'avantage. Que puiſque l'on avoit jugé que ce remede eſtoit le ſeul qui pouvoit terminer les maux qui affligeoient tout le Royaume, il eſtoit temps de s'en ſervir. Qu'il y avoit grande apparence que tous les membres de l'eſtat eſtant appellez pour la création d'vn corps, où chacun d'eux auroit ſa place, ils recévroient beaucoup de joye d'avoir quelque part dans cette authorité ſupréme, qui dans vn Eſtat Monarchique leur avoit paru ſi affreuſe. Que par cét eſtabliſſement le Royaume verroit ſortir du chaos qui regnoit alors, vn monde naiſſant, tout remply de ce qu'on pouvoit deſirer pour la tranquillité publique.

Que cette juſte érection ſeroit approuvée ſans doute de tous les Princes d'Italie, ſur tout de Veniſe & de Gennes, dont la conduite monſtre qu'elles eſtiment plus les Républiques, que les Roys & les autres Princes qui ont le nom de Souverains. Que le Peuple les avoit députez vers luy pour le prier tres-inſtamment de travailler pour ce deſſein, & d'établir la Republique, dont vainement il ſe diroit le Chef, ſi elle eſtoit ſans corps. Qu'ils ne doutoient aucunement de ſon zele en cette rencontre, puiſqu'ils eſtoient perſuadez, que ſon principal objet eſtoit la ſatisfaction du Peuple & la bonnace de l'Eſtat. Qu'outre cela ſon intereſt s'y rencontroit abſolument, d'autant que le rang qu'il tiendroit dans la Royale République ne ſeroit pas moins glorieux, que celuy que les Dictateurs tenoient dans leurs Siecles à Rome, & Qu'il luy ſeroit plus vtile de poſſéder vne authorité auſſi ſolide que reglée, qu'vne puiſſance touſiours flotante & qui eſtoit environnée d'vn nombre infini de précipices

Tout autre que le Duc de Guiſe eut ſans doute parû ſurpris d'vne telle Harangue, car de conſentir à la demande du Peuple, c'eut eſté renoncer tout à fait à l'authorité qu'il poſſédoit & qu'il vouloit conſerver au péril de ſa vie; & de le refuſer, c'eſtoit l'obliger à ſe ſouſlever contre luy. Mais dans quelque danger que ce Prince ait eſté, jamais il n'a manqué d'aſſeurance, non plus que d'agréables paroles, ni d'intrépidité. Il le fit connoiſtre en cette occaſiõ par la répõce qu'il fit à ces députez: il leur dit, Qu'il ne deſiroit pas moins qu'Eux l'établiſſement propoſé; Qu'il jugeoit que la République eſtoit la forme la plus juſte, la plus douce, & la plus durable que l'on puſt donner à l'Eſtat; Qu'il y avoit dans l'Europe trois ſortes de Républiques, la premiére, comme Veniſe, qui n'eſt regie que par les Nobles; la ſeconde comme celle des treize Cantons des Suiſſes, qui n'eſt formée que du Peuple, & la troiſiéme comme celle de Holande, qui eſt mélée de la Nobleſſe &

du Peuple. Qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'on voulut imiter Veniſe & laiſſer le gouvernement de ce Royaume à la Nobleſſe : Que de ſuivre l'exemple des Suiſſes, & de n'admettre dans l'Eſtat que le Peuple ſeul, il y auroit de l'imprudence à ce ſentiment dans vn temps, ou ſi la Nobleſſe ſe voyoit excluſe de la participation de l'authorité ſouveraine, le deſeſpoir d'vn traittement ſi étrange, la porteroit à s'attacher plus que jamais aux Eſpagnols, quoy qu'elle en fut peu ſatisfaite; Que le Peuple de la ville n'eſtoit pas aſſez fort pour donner la loy à ce corps ſi conſiderable & ſi puiſſant dans le Royaume. Qu'il ne voyoit donc que les Holandois ſur qui l'on pût ſe regler. Que pour faire vne République mélée comme celle-là, il falloit attirer les Nobles dans le Party en leur faiſant bien connoiſtre les advantages que tout leur corps en recevroit ; Qu'encore que les injures & les actes d'hoſtilitez réciproques qui ſe faiſoient alors paruſſent ſans remedes, il eſpéroit que la Nobleſſe & le Peuple préféreroient l'intereſt pu-

blic à tout autre ; Mais que cela dépendoit du temps & des ſoins que la Populace devoit prendre pour convier la Nobleſſe à ſe réünir avec elle, afin de former conjointement cette République qu'on luy propoſoit aujourd'huy.

Ce Prince naturellement éloquent & dont le viſage perſuadoit autant que le diſcours, ferma la bouche aux députez par cette adroite réponce. Il y en eut ſeulement quelques-vns qui dirent qu'en attendant l'établiſſement de la République, il falloit créer quelques vice-Senateurs, Mais le Duc leur répondit, Que ce ſeroit vne choſe ridicule de donner des vice Gerens à des charges qui n'eſtoient point encore en nature.

Les Députez ne trouvant aucune raiſon capable d'eſtre préferé à celle du Duc, ſe retirérent avec beaucoup de honte, & de chagrin pour ceux qui auoient ſuſcité cette députation, dont l'iſſuë parut auſſi glorieuſe en ce moment pour ce Prince, qu'ils l'avoiét eſperée funeſte. Le corps de la Populace ne fit aucune démonſtration d'é-

tre chocqué de ce refus ; les Cappes noires qui déſiroient de retourner ſous le joug des Eſpagnols en eurent vne ſecrette joye ; Gennaro Annéſe en eut vn dépit extréme ; & Vincenzo d'Andréa & ſon Party en eurent vne telle rage, que ne voyant plus d'eſperance dans la pretenduë Republique, ils commencérent depuis ce jour à prendre de nouvelles meſures, & à preſter l'oreille aux propoſitions que les Eſpagnols leurs faiſoient faire en ſecret pour vn accommodement général. Pour moy je croy avec quelque apparence, Que l'authorité que poſſédoit le Duc de Guiſe eut duré plus long-temps, ſi au lieu de faire connoiſtre dans cette rencontre le deſſein qu'il avoit de ſe conſerver dans ce Poſte ſupréme, il eut eſtably alors quelque forme de Républicque ; car il l'eut pû compoſer de perſonnes de ſon Party : & quoy qu'il y eut admis Vincenzo d'Andréa & quelques autres conſulteurs de ſa cabale, leur petit nombre n'eut pû nuire aux intereſts de ce Prince. Celà eut ſatisfait ceux qui de-

firoient cette ſorte de gouvernement, & qui juſqu'à lors avoient deteſté celuy des Miniſtres d'Eſpagne; le nombre de ceux-cy eſtoit conſiderable, & il eſt certain que le Peuple (qui tel qu'vn enfant à beſoin de quelque choſe qui l'amuſe, & qui puiſſe arreſter ſes yeux) eut regardé avec joye & avec acclamation la pompe qui eut accompagné cette République naiſſante.

CHAPITRE XIII.

Nouvelles mortifications que reçoit le Baron de Modéne du Duc de Guiſe, à la ſuſcitation de ſes ennemis. Entretien particulier qu'il a avec ce Prince ſur ce ſujet. Compliment que Gennaro Annéſé luy fait faire. Advis qu'il en donne au Duc. Inſtance que fait le Baron pour ſon retour à Naples, dont il obtient permiſſion.

LA mortification que le Baron de Modéne receut par la grace & par l'employ nouveau que le Duc de Guyſe donna au ſieur de Beauregard ne fut pas la ſeule que ſes ennemis luy procurérent. Agoſtino de Liéto s'imaginoit qu'il ne ſe pourroit jamais dire poſſeſſeur des bonnes graces de ſon Maiſtre, tandis que le Baron y auroit quelque part. Agoſtino Mollo & Aniello Portio prevoyoient que les Eſpagnols auroient bien de la peine à détruire le party du Peuple, pendant que le Baron ſeroit à la teſte de

ſes troupes, & les Eſpagnols effrayez de l'entrepriſe de Capouë, preſſoient le Mollo & ſes Partiſans de leur oſter cét ennemy, croyant que la cheute du Baron cauſeroit infailliblement celle du Duc. Il ne faut donc pas s'étonner ſi en ſuite des faux rapports que tous ces gens faiſoient au Duc, & des ombrages qu'ils luy donnoient de la conduite de ce Meſtre de Camp Général, ce Prince ſi ſoupçonneux, & par conſequent fort aiſé à ſurprendre s'emportoit ſouvent contre luy, & cherchoit toutes ſortes d'occaſions pour le mortifier & pour le décrediter parmy le Peuple & parmy ſes Troupes. Il prenoit plaiſir à révoquer ſes ſauvegardes, ſes paſſeports, & les moindres employs qu'il donnoit, quoy qu'expediez avec connoiſſance de cauſe; il blâmoit publiquement ſa conduite, & bien que le plus auſtére critique eut eu peine d'y trouver à redire, il eſtoit Ingenieur à chercher des moyens pour la cenſurer.

Il eſt mal-aiſé de juger ſi le Duc faiſoit toutes ces choſes pour obliger le Baron à renoncer à ſon employ, & à

ſe retirer de Naples, ou pour faire perdre au Peuple l'eſtime & l'amitié que tout le mõde avoit pour luy. Il eut vne conférence avec ce Prince ſur ce ſujet aſſez notable pour eſtre remarquée icy. Le regret de ſe voir traitté de la ſorte, dans vn temps ou avec tant de zéle & tant de gloire, il travailloit pour la fortune de ſon Prince, l'obligea de l'aller voir expreſſément vn jour pour luy dire la larme à l'œil, Que parmy tant d'heureux ſuccez qui luy avoient acquis Averſe, & vne partie de la terre de Lauour, & qui avoient reſtably l'abondance à Naples, il s'eſtimoit tres-malheureux, puiſque la perſonne qui devoit tirer le plus d'avantage de ſes travaux & de ſes veilles, les regardoit avec mépris, ou pour mieux dire avec horreur; & que la grandeur de ſes ſervices ſembloit luy procurer la haine plûtôt que l'amour de ſon Maiſtre. Qu'en examinant ſa conſcience, il n'y trouvoit rien qui deut luy attirer tant d'affronts & tant de mépris, qu'il jugeoit bien que tous ces emportemens ne venoient que des artifices d'Agoſtino

d'Agoſtino de Liéto, de Girolamo Fabrani, & d'Agoſtino Mollo: Qu'il ſçavoit que les deux premiers avoient conſpiré ſa diſgrace, afin d'agir impunément, & de regner ſeuls dans ſon cœur, ou plûtôt dans Naples, qui commençoit à ſe laſſer de leurs violences & de leurs concuſſions: Qu'il eſtoit informé que ce dernier eſtoit gagé par les Eſpagnols pour perdre ſes veritables ſerviteurs, ſur tout ceux qui avoient les armes à la main & qui agiſſoient comme luy: Qu'ayant beaucoup plus de raiſons d'apprehender ces ennemis qui luy faiſoient la guerre dans le cabinet, que ceux auſquels il la faiſoit dans la campagne, il ne trouvoit point d'autre remede pour tant de maux que ſa retraite ou l'éloignement de ces fourbes: Que ne voyant point d'apparence à ce dernier, il conjuroit ce Prince de luy permettre de ſe retirer chez luy, & de faire voir en cette occaſion qu'il craignoit plus la calomnie, qu'il ne redoutoit les Eſpagnols: & qu'aprés avoir fait teſte aſſez vigoureuſement à ceux-cy, il avoit creu que ſans lâ-

cheté il pouvoit lâcher le pied, afin d'éviter cella : Qu'en luy remettant tous les fruits de ſon zéle & de ſes travaux, auſſi bien que les grandes ſommes d'argent qu'il luy avoit en divers temps preſtées ou fournies pour ſon ſervice, il ne luy demandoit autre grace que de luy donner ſon congé, & vne ſeule Felouque pour le porter juſqu'à Rome.

Le Duc qui effectivement avoit vne particuliére tendreſſe pour ce Gentilhomme, fut touché de ce diſcours, il l'embraſſa, & luy dit avec des larmes qu'il ne vouloit point abſolument qu'il le quittaſt ; à cela le Baron répondit Qu'il le prioit donc de luy dire tout ce qui l'obligeoit à le traitter comme il faiſoit : Le Duc repliqua Qu'il n'eſtoit pas mal ſatisfait de ſa conduite, mais qu'il eſtoit fâché de ce que le Peuple luy témoignoit tant d'amitié, & qu'il craignoit qu'il ne ſe laiſſaſt gagner à cette faveur Populaire. Le Baron luy répondit Qu'il eſtoit vray qu'il faiſoit tout ſon poſſible pour gagner le cœur des Peuples par ſes ſervices,

mais qu'il n'avoit jamais eu d'autre but que de les employer pour la gloire & pour l'advantage d'vn Prince auquel il s'eſtoit donné tout entier: Que par ce peu de mots il pénétroit que ſes ennemis ſe ſervoiét des armes de la jalouſie, pour le détruire dans ſon cœur. Qu'il ſçavoit de qu'elle nature eſtoit cette eſtrange paſſion, & qu'il n'y avoit que la fuite qui le puſt mettre à couvert de ſes traits. Le Duc l'interrompant, luy dit, Que feray-je ſi vous me quittez? le Baron luy répondit, Que feray-je ſi j'demeure? car ſi je vous ſers mal, ce qui pourtant ne peut jamais arriver, voſtre juſtice me perdra: & ſi je vous ſers bien, c'eſt à dire que je conſerve toûjours l'affection du Peuple, voſtre jalouſie me détruira: De ſorte que de quelque façon que j'en vſe je vois ma cheute, & peut-eſtre ma mort certaine.

A ces mots le Duc luy proteſta que rien n'eſtoit capable de le ruiner dans ſon eſprit: Que quelque credit qu'euſſent ceux qu'il croyoit ſes ennemis, ils n'étoient pas aſſez puiſſants

pour luy faire perdre la place qu'il poſſedoit dans ſon cœur ; qu'il le prioit de ne ſe point laſſer, & de croire qu'il auroit beaucoup de part à ſa gloire & à ſa fortune. Ces paroles accompagnées d'vne infinité de careſſes, & d'vn viſage qui ſembloit ſeconder ſon diſcours, obligerent le Baron à faire tréve, pour quelque temps, avec les inquiétudes dont il eſtoit continuellement agité par tant de mauvais traittemens. Mais il eut à peine tourné le dos que ce Prince retomba dans ſes premieres imaginations, & luy en donna vn témoignage aſſez évident vn peu apres.

Gennaro Anneſé ayant apris que le Duc de Guiſe témoignoit d'avoir du mépris & de l'averſion pour le Baron, luy envoya vn Preſtre nommé D. Carmine Caſtelli pour luy dire de ſa part, que tout le Peuple du marché & des quartiers circonvoiſins eſtant mal ſatisfait du Gouvernement du Duc de Guiſe eſtoit reſolu de le dépoſſeder de ſa charge, & de l'envoyer dans vne Felouque à Por-

tologone, de remettre Gennaro dans ſon premier employ, & de donner le commandement des armes au Baron, duquel chacun eſtoit trés-ſatisfait : le Baron avec vn viſage qui témoignoit ſçavoir peu de gré à celuy qui luy venoit parler de la ſorte, luy répondit, Qu'il eſtoit obligé au Peuple & à Gennaro de l'eſtime & de l'amitié qu'ils témoignoient avoir pour luy : mais qu'eſtant attaché depuis dix ans aux intereſts du Duc de Guiſe, il ne pouvoit ny ne vouloit demeurer à Naples, ſi ce Prince s'en retiroit ; & qu'il eſtoit réſolu de ſuivre par tout la perſonne & la fortune de ſon Maiſtre. Auſſi-toſt que ce Preſtre l'eut quitté, il fit partir Pépé Caetano ſon Secretaire, pour donner advis de cette viſite au Duc de Guiſe, lequel au lieu de témoigner qu'il y eſtoit trés-ſatisfait de la conduite du Baron en cette rencontre, dit à ce Secretaire, Qu'il ne croyoit rien de tout ce qu'il venoit de luy dire ; & que c'eſtoit des inventions du Baron de Modéne, pour ſe faire valoir auprés de luy.

Cette ſurprenante réponſe obligea le Baron de Modéne de ſonger à s'en retourner au prés du Duc de Guiſe, & de ne le plus quitter de veue, eſperant que par ce moyen il pourroit éviter plus facilement les traits de l'envie & de la jalouſie. Dans ce deſſein apres luy avoir envoyé pluſieurs Chevaux, Iumens, Bœufs, Vaches, & Buffles qu'il avoit pris ſur les ennemis, & qui furent eſtimez plus de dix mille écus, il le pria par vne lettre qu'il luy écrivit, & qui eſtoit vn peu preſſante, de luy permettre de retourner à Naples, puis qu'apres avoir perdu l'occaſion de marcher au de la du vulturne, ſon ſejour eſtoit inutile dans Averſe & dans la campagne: le Duc differa fort long-temps à luy répondre, mais enfin il luy envoya dire par Fra Tomaſo, Religieux Auguſtin, & par le Chevalier Michelini qu'il luy permettoit de retourner à Naples, ce qu'il luy confirma encore par vne lettre que porta au Baron Ignatio Spagnolo, Sur-Intendant de la Monnoye, par laquelle le Duc luy ordonnoit de laiſſer

ſortir trois cents Tomolo de Grains en faveur de ce Napolitain, & luy marquoit par apoſtille de ſa propre main, Qu'il le prioit de venir à Naples, pour conférer avec luy ſur le deſſein qu'il avoit de faire vne attaque générale à tous les poſtes Eſpagnols.

CHAPITRE XIV.

Retour du Baron de Modéne à Naples. Froid accueil que luy fait le Duc. Propoſition d'vn aſſaut général. Advis contraire du Baron. Attaque générale des Poſtes. Mauvais ſuccez de ce deſſein.

LA lettre qu'Ignatio Spagnolo rendit au Baron de Modéne, luy donna beaucoup de joye, il creut que ſon retour à Naples finiroit tous ſes chagrins, & que la priére qu'il feroit à ce Prince de permettre qu'il ſe démiſt de ſon employ entre ſes mains, feroit ceſſer la jalouſie que cette Charge luy attiroit. Ayant donc

fait aſſembler les principaux Chefs de l'Armée, il leur dit, Qu'il alloit à Naples, en ſuite de la permiſſion que le Duc luy en avoit donnée. Que le motif de ſon voyage eſtoit la ſollicitation des payes deuës aux Troupes, & des apprets qu'il falloit pour paſſer le Vulturne. Ils luy répondirent qu'ils eſtoient fâchez de le voir aller à Naples, ou il ſeroit à la mercy de ſes plus cruels ennemis. Qu'il ſeroit mieux de ſe tenir dans Averſe, ou il eſtoit maiſtre abſolu de toutes choſes que de s'expoſer de la ſorte à la fureur de tant de fourbes, & de tant d'Impoſteurs qui travailloient à ſa perte. Qu'ils le prioient de bien ſonger à luy en cette occaſion, & que s'il luy arrivoit quelque ſiniſtre accident, ils l'aſſeuroient que ſon armée ſe diſſiperoit bien-toſt, puis qu'il n'y avoit que l'amitié que les Trouppes avoient pour luy qui l'a maintenoit dans l'eſtat ou elle eſtoit.

Le Baron apres les avoir embraſſez tous, & laiſſé le gouvernement de la Ville au Signor Ciccio Ferlinghieri Général de la Cavallerie, ſui-

vant l'ordre du Duc de Guyſe, partit le meſme jour, & arriva dans Naples ſur les trois heures aprés midy. Quoy qu'il eut fait tout ſon poſſible pour cacher ſon arrivée au Peuple, il ne luy fut pas poſſible d'empécher qu'vne multitude de gens ne vinſſent au devant de luy, & que beaucoup d'autres ne le ſuiviſſent dans les ruës, en témoignant la joye qu'ils avoient de le voir. Eſtant arrivé chez le Duc il le trouva accompagné d'Agoſtino Mollo, d'Aniello Portio, du Capitaine de ſes Gardes, & de quelques autres perſonnes de leur cabale: l'accueil que luy fit le Duc fut ſi froid que tous les aſſiſtans s'en apperçeurent, & aprés luy avoir dit ſeulement qu'il eſtoit le bien-venu, il ſe tourna vers le Mollo, qu'il priſt par la main pour luy aller parler au prés d'vne feneſtre. Le Baron jugeant qu'ils avoient des affaires enſemble, ou ſa preſence n'eſtoit pas neceſſaire, ſortit de la chambre du Duc, pour s'aller rafraichir dans la ſienne: mais il fut bien eſtonné quand on luy dit que le Duc l'avoit donnée au Controlleur

de ſa maiſon nouvellement arrivé de Rome. Cela l'obligea de retourner vers ce Prince, pour luy dire, Qu'ayant creu juſques alors étre toûjours ſon domeſtique, il eſtoit eſtonné de voir qu'on l'eut privé de ce Titre en le privant de la chambre qu'il luy avoit donnée dans ſon Palais, dans lequel il n'en avoit qu'vne, & Agoſtino de Liéto cinq ou ſix. Le Duc parut embaraſſé à ce diſcours, & balançant vn peu ſur ce qu'il avoit à luy répondre, il luy dit, Qu'il avoit donné cette chambre à ſon Coutrolleur parce qu'il avoit beſoin de le loger au prés de ſa perſonne, & qu'il pouvoit aller loger au Convent des Carmes, s'il vouloit, & qu'il y ſeroit plus commodément. Le Baron luy repartit Qu'il n'auroit pas beſoin de chercher vn logement ſi éloigné pour ſe retirer, & que puis qu'il n'avoit plus de couvert chez ſon maiſtre, il iroit loger au Fauxbourg San Antonio, chez le Capitaine Andréa Rama. Le Duc qui naturellement eſtoit bon, & qui avoit de la tendreſſe pour luy, parut vn peu plus embaraſſé qu'aupa-

ravant, & voyant que le Baron ſe diſpoſoit à ſe retirer pour ne pas interrompre davantage la converſation que ce Prince avoit avec le Mollo ; il le prit par la main, & le tirant à l'écart, il luy dit avec vn viſage vn peu plus doux : Que n'ayant aucunes nouvelles de France, il jugeoit qu'il étoit abandonné de tous les ſiens : Qu'il n'avoit plus d'autre recours qu'à Dieu & à ſon épée. Que n'ayant ni argent ni pain, il eſtoit reſolu d'attaquer les Poſtes occupés par les Eſpagnols dans les Quartiers de la Ville. Qu'il avoit fait venir neuf ou dix mille hommes de Salerne, San-Severino, Avellino, la Cava, Nocera, Lauri, & d'autres lieux du party du Peuple, Qu'il les vouloit employer dans cét aſſaut général, auquel infailliblement les Eſpagnols auroient peine à reſiſter, & qu'ainſi il eſperoit de les chaſſer dans peu de Naples, ou à tout le moins de les réduire à ſe renfermer dans les Chaſteaux.

Le Baron convié par la fin de ce diſcours à luy répondre, luy dit, Qu'encore qu'il réconnut à ſon grand

regret qu'il n'avoit plus aucune part dans ſa confiance, ny dans ſon cœur, il ne laiſſeroit pas de luy dire ſes ſentimens, avec la meſme ardeur qu'il luy avoit toûjours témoigné. Qu'il ne croyoit pas que l'aſſaut général qu'il vouloit entreprendre, pût reuſſir, & qu'il craignoit qu'en cette rencontre il ne perdit ſes Hommes & ſa Réputation, qui ſeule alors le maintenoit auec le Peuple. Que les raiſons de ſa crainte eſtoient le bon Eſtat des Poſtes, le courage des ennemis, leſquels quoy qu'en fort petit nombre, avoient la déffence de leurs Fortifications, & le peu d'expérience des Populaires, qui bien que hardis & reſolus n'étoient pas accouſtumez à des attaques de ce genre. Que ſi ſes gens eſtoient repouſſez, les Populaires (dont le cœur s'abaiſſe auſſi facilement qu'il s'éleve) perdroient entierement courage & ſe voyant ſans eſperance, & ſans ſecours, ſe ſoulevéroient contre luy, & écouteroient les propoſitions ne Paix que leurs faiſoient les Eſpagnols. Qu'il vaudroit beaucoup mieux employer les bras

des

des Trouppes étrangéres à la pourſuitte du ſiege de Capouë, la priſe de laquelle le rendroit Maiſtre de l'vne des clefs du Royaume, de toute la terre de Lavour & de plus de cent mille charges de bled, qui réſtabliroient dans Naples l'abondance, & ſon authorité pour jamais. Que par cette voye il acquerroit toute la Nobleſſe qui auroit vne raiſon ſolide pour quitter les Eſpagnols, & que ce ſeroit alors qu'il auroit vn beau moyẽ d'emporter les Quartiers tenus par les Eſpagnols dans Naples, mais encore de les conſerver par le pain que cette priſe luy donneroit, ce qu'il ne pourroit faire en ce moment, quand l'aſſaut général viendroit à reüſſir, puiſque les Quartiers gagnez auroient peine d'eſtre conſervez par le manque de vivre où Naples ſe trouvoit en ce jour.

Le Duc qui ne ſe défaiſoit pas ayſément de ſes prémiers ſentimens, luy répartit, Qu'il eſtoit tres-aſſeuré qu'il emporteroit les Poſtes dans cette attaque générale, & le Baron voyant ſon obſtination, changea de diſcours & luy dit Que réconnoiſſant de jour en jour que

l'eſtime & l'affection qu'il auoit euës autresfois pour luy, diminuoient extrémément, il s'imaginoit que ſon abſence en eſtoit la principale cauſe, puiſqu'elle donnoit lieu à ſes ennemis d'entretenir l'eſprit de ce Prince dans les ombrages qu'ils luy donnoient de ſa conduite. Qu'il le prioit d'agréer qu'il ſe démiſt de ſon employ, & qu'il ne ſortit plus de Naples, ou qu'il ſe retiraſt chez luy. Le Duc en l'interrompant luy reſpondit qu'il avoit plus que iamais beſoin de luy à la campagne, eſtant réſolu de pouſſer l'entrepriſe de Capouë, auſſitoſt que l'aſſaut général des Poſtes ſeroit fait; Qu'il allaſt ſe répoſer & ſe délaſſer, & que le lendemain ils s'entretiendroient plus long-temps enſemble.

Le Baron de Modène prit congé du Duc, & s'en alla chez le Capitaine Andréa Rama, dont le Pere le receut fort agréablement. Les plus honneſtes gens de ſon Faux-bourg vinrent viſiter le Baron pour luy témoigner la joye qu'ils avoient de ce qu'il eſtoit venu loger dans leur Quartier.

Soit que l'air de ce Faux-bourg fut plus froid que celuy des lieux où le Baron logeoit ordinairement, ſoit que le

ſerain qu'il avoit pris, eſtant ſorty aſſez tard du Palais du Duc de Guiſe, luy eut eſté mauuais, il fut attaqué cette meſme nuict d'vn grand catarre ſur la gorge & d'vne eſpece d'eſquilancie laquelle l'obligea de tenir le lit juſqu'au quatorziéme du mois de Fevrier. Cette indiſpoſition le faſcha extrémement d'autant qu'il eut eſté tres-ayſe de ſervir le Duc dans cette attaque générale, quoy que faite contre ſon advis & luy ayant envoyé le lendemain le Chevalier Michelini Luquois & l'vn de ſes Lieutenans généraux, pour luy donner advis de ſon indiſpoſition, & luy dire le regret qu'il avoit de ne pouvoir le ſervir de ſa perſonne : Ce Prince répondit au Chevalier, Qu'il eſtoit trés-marry de ſon mal, & qu'il eſtoit aſſeuré de ſa bonne volonté.

La réſolution que le Duc de Guiſe auoit priſe d'attaquer tous les poſtes des Eſpagnols avoit eſté publiée plus d'vn mois auparavant qu'on l'executaſt, de ſorte qu'ils avoient eu aſſez de temps pour s'y préparer, & pour n'eſtre pas ſurpris. Quoy qu'ils euſſent peu de gens, ils garnirent leurs Poſtes le mieux

qu'ils peurent, & toute la Nobleſſe qui eſtoit prés de D. Iuan ſe mit en devoir de luy faire connoiſtre en cette occaſion l'attachement qu'elle avoit pour luy.

Le Duc de Guiſe reſolu à cét aſſaut général, en donna les ordres la veille, qui eſtoit l'vnziéme jour du mois de Fevrier, & ordonna Que 3000. hommes attaqueroient le Poſte de Donna Eluina, que 3000. autres en meſme temps feroient trois attaques au Fauxbourg de Chiaia. qu'il y en auroit 500. deſtinez pour eſtre au fond du Citrangolo Et feindre d'attaquer la porte du lieu où l'on jouë la Comedie, & faire vne divérſion pour détacher les Eſpagnols des autres Quartiers attaquez véritablement. Qu'il y en auroit 500. pour l'aſſaut de Santa Chiara, 500. pour celuy de San : Carlo, 500. pour celuy du Noviciat des Ieſuites, 500. entre les deux attaques pour rafraichir ou ſouſtenir celle qui en auroit beſoin. Que 500 autres feindroient d'aſſaillir la rédoute du Chaſteau San : Elmo, & que 500. autres feroient la meſme choſe vers la Douanne des Eſpagnols pour les

embarraſſer & les contraindre à diviſer leurs Troupes pour faire teſte à tant de gens. Qu'il y en auroit au meſme inſtant 200. qui marcheroient vers la porte de la grande Doüanne, 200. vers le Poſte de Porto, & de Viſitta Poueri, 200. vers San: Sebaſtiano, qui eſt proche de Porta Alba, 200. vers Monte Olivéto, 300. vers San: Domenico de Soriano. 300. vers la Porta Medina, pour l'attaquer par Eſcalade, & 300. vers Sancta Maria della nova. Le Duc ayant donné ces ordres ſe réſolut de demeurer au Palais du Duc de Gravina, avec vn gros de 1500. hommes, pour ſecourir, & pour répondre au beſoin que les aſſaillans pourroient en auoir.

La conduite & le commandement de ces attaques fut commiſe par le Duc au Melloné vieux ſoldat de longue expérience, mais Eſpagnol ſecret comme il parut clairément peu apres par les récompenſes publiques qu'il receut des Miniſtres d'Eſpagne dans la réduction de Naples. Ce Prince charmé par le Mollo qui eſtoit alors le premier mobile de toutes ſes actiõs

fit pour cét effet le Mellonè Meſtre de Camp général de la ville, & ſepara ainſi la charge qu'avoit le Baron de Modéne.

Le 12. jour de Février l'aſſaut général fut donc donné à tous les Poſtes des ennemis conformément à ces ordres, & déz le matin les Troupes Populaires marchérent & commencérent ces attaques avec de grands cris qui s'embloient faire paroiſtre leur ardeur, mais le ſucces ne reſpondit pas à l'attente du Duc de Guiſe. Le Peuple apres vn combat qui dura juſques vers le ſoir, a vne heure de Soleil fut répouſſé auec grande perte de gens tuez où priſonniers, & l'on réconnut en cette occaſion, Que les grands & heureux ſuccez de la guerre, n'arrivent pas par le grand nombre des Soldats, & que peu de gens braves & diſciplinez ſont capables de reſiſter & d'en battre vn plus grand nombre, principalement quand ils combattent à couvert. Les Eſpagnols ont aſſeuré qu'ils n'y perdirent que ſept ou huict hommes: Quoy qu'il en ſoit leurs Miniſtres eurent ſujet d'e-

ſtre contens de ceux qui déffendoient ces Poſtes, & leur valeur acquit beaucoup de gloire dans cette importante action.

CHAPITRE XV.

Murmures que cauſe dans Naples & parmy les ſouſlevez, la funeſte iſſuë de l'aſſaut général. Exécution de Paolo di Napoli, & de ſon Beau-frére. Le Baron de Modéne eſt arreſté priſonnier & pluſieurs autres.

SI le Duc de Guiſe vit avec beaucoup de conſtance la mauvaiſe iſſuë de l'aſſaut général; Le Peuple la régarda d'vne maniére bien différente. La douleur qu'elle luy cauſa parut non ſeulement ſur ſon viſage, mais encore par ſes murmures, & pluſieurs des plus touchez & des plus hardis, diſoient tout haut Qu'apres vne ſemblable diſgrace il ne falloit plus rien attendre. Que le Party abãdonné de la France ne ſe pouvant appuyer que ſur ſoy-meſme & ſur ſes

forces naturelles, avoit lieu de perdre courage apres vn ſi funeſte ſucces ou ſa foibleſſe avoit paru à la veuë de tout le Royaume. Les parents & les femmes des morts, des bleſſez & des priſonniers faiſoient le plus de bruit, & étourdiſſoient tout le monde de leurs plaintes & de leurs cris, & parmy leurs doléances laiſſoient échapper des paroles menaçantes contre le Duc, & contre ſon Conſeil. Il y en eut meſme quelques-vns qui dirent publiquement. Que le Duc avoit eu grand tort de ne pas commettre le ſoin de cette attaque au Baron de Modéne qui l'eut fait réüſſir indubitablement. Cette perte & ces diſcours affligérent extrémément le Baron; & Quoy qu'il eut préveu que le Duc ne trouveroit pas ſon compte en cette entrepriſe, cela ne laiſſa pas de le facher au dernier point. Il envoya auſſitoſt le Chevalier Michelini à ce Prince pour luy témoigner le déplaiſir qu'il en auoit & pour luy dire, Qu'encore que ce mal-heur fut grand, il y avoit vn moyen de rabattre dans peu de jours la joye que les Eſpagnols en

avoient, par la priſe de Capouë, dont le Baron luy répondroit par écrit, & ſur ſa teſte, ſi l'on luy donnoit l'argent qu'il avoit demandé tant de fois pour ſes Troupes.

Le Duc répondit que ce mal n'eſtoit arrivé que par l'avidité que Paolo di Napoli, Chef de la plus grande partie des Troupes Eſtrangéres avoit eu de piller le Fauxbourg de Chiaia au lieu de combattre: & qu'adjouſtant l'inſolence à la deſobeïſſance, il avoit dit à celuy qu'il luy avoit envoyé pour l'obliger à faire ſon devoir, Que ſi le Duc venoit luy-meſme pour empécher ce qu'il faiſoit, il luy couperoit la teſte, & la porteroit à D. Iuan: mais il ne dit rien ſur la propoſition de Capouë.

L'indiſpoſition du Baron de Modéne luy permettant de ſortir de la chambre trois jours apres, il alla au Palais du Duc de Guiſe dés le matin, & le trouva au milieu de quelques Officiers que le Duc quitta dés qu'il le vid entrer, & s'avançant à ſa rencontre, luy dit tout haut, & d'vne voix aſſez altérée, Que la trahiſon,

la lâcheté & le pillage luy avoient fait manquer le plus glorieux deſſein qu'on eut peu faire à l'advantage du party ; mais qu'il ſçauroit bien châtier les Autheurs de ce grand deſaſtre. Le Baron s'approchant luy dit tout bas que chacun accuſoit le Melloné de cette perte ; & qu'on diſoit publiquement qu'il avoit fait tout le contraire de ſes ordres pour favoriſer les Eſpagnols, avec leſquels au dire de tout le monde, il avoit vne ſecrete intelligence. Le Duc ſans luy rien répondre, ſe remit au milieu de la Compagnie & changea de diſcours juſqu'à ce qu'il ſortit de ſa chambre pour aller à la Meſſe, ou le Baron l'accompagna, & l'ayant en ſuite reconduit juſqu'à ſon Palais, alla diſner avec le Pere Capécé, Confeſſeur de ce Prince dans ſon appartement. Au ſortir de table ils allérent paſſer l'apreſdinée enſemble à la promenade, & retournérent vers la nuit chez le Duc. Ce Prince appercevant le Baron, l'appella pour luy dire qu'il deſiroit l'entretenir le ſoir meſme, touchant l'affaire de Capouë ; le Baron,

accompagné du ſieur des Iſnars ſon couſin, & du Chevalier Michelini, fut fort long-temps dans la chãbre & dans le cabinet, pendant que le Duc, ſans luy rien dire, parloit tantoſt à Agoſtino Mollo, & tantoſt à Agoſtino de Liéto, qui ſortit & rentra en moins de deux heures plus de vingt fois, avec beaucoup d'empreſſement: cela donna quelque penſée au Baron qu'on tramoit quelque choſe contre luy, & dés-lors il commença à croire les advis qu'on luy avoit donnés depuis quelques jours, & particuliérement le Payeur général Nicolo Maria Mannara, lequel l'eſtant venu viſiter, l'avoit aſſeuré Que la cabale des Eſpagnols, dont le Mollo eſtoit le chef, avoit conjuré ſa ruïne, & qu'il en verroit bien-toſt l'effet. Tino Piccino, Major du Regiment du Zappullo, luy avoit parlé plus clairement le jour meſme, & l'avoit aſſeuré Qu'vne femme qu'entretenoit le Liéto, luy avoit dit qu'elle avoit appris de ce Capitaine des Gardes du Duc, que l'on verroit dans peu, des choſes bien tragiques, dont le Baron

de Modéne ſeroit de la partie. Tous ces advis n'avoient fait aucune impreſſion dans l'eſprit d'vn homme qui ſe fondoit ſur l'innocence de ſa conduite, & ſur l'affection du Duc, dont il ne penſoit pas que l'ame fut capable de ſe réſoudre à perdre vn des plus fideles & des plus zélez amis & ſerviteurs qu'il eut jamais eu prés de luy. Il croyoit bien que ce Prince prévenu par les ombrages qu'on luy donnoit, pouvoit l'éloigner de ſa perſonne, & le bannir de ſon cœur: mais il luy eſtoit impoſſible de ſe perſuader Qu'il paſſaſt ſans cauſe d'vne extrémité en vne autre, & d'vne amitié extréme à vne haine prodigieuſe, ni que ce Prince qui luy avoit toûjours paru ſi bon & ſi indulgeant, ſe pût réſoudre à le perdre ſans aucun ſujet. Le Baron fut toutefois trompé en cette rencontre, & il reconnut à ſon deſavantage Que la facilité de croire les rapports, & la jalouſie, ſont deux écueils inévitables, & qui cauſent mille malheurs dans les Cours des Grands, qui en ſont en quelque ſorte ſuſceptibles.

Le

Le Baron voyant qu'il eſtoit fort tard, & que le Duc ſe promenoit dans ſon cabinet, avec des yeux & vn viſage qui montroient qu'il eſtoit agité de quelque paſſion violente, s'approcha de luy pour luy démander s'il deſiroit l'expédier ce ſoir là, ſur l'affaire de Capouë : Le Duc le regardant avec vne mine menaçante, luy dit, Qu'il voyoit bien qu'on le vouloit pouſſer juſques dans la derniére fureur, mais qu'il y donneroit bon ordre. Et en ſuite il luy apprit Qu'il venoit de faire arreſter Paolo di Napoli, & ſon Beau-frere, & qu'il les avoit envoyez à la Vicarie, pour leur faire faire leurs procez, & les faire étrangler ſur le champ. Le Baron luy répondit, Qu'il le prioit de l'excuſer s'il luy diſoit avec ſa liberté accouſtumée, que ce procédé paroiſtroit vn peu eſtrange, & que cette façon d'agir n'auroit d'Approbateurs qu'à Conſtantinople. Le Duc ſans l'écouter luy répliqua qu'il voyoit bien qu'il eſtoit trop tard pour finir les affaires qu'ils avoient enſemble, & qu'il s'alloit retirer, remettant

au lendemain la converſation de l'affaire de Capouë : à ces mots le Baron luy donna le bon-ſoir, pour s'en retourner chez luy, mais en paſſant à travers de la Salle des Gardes, il fut abordé par Gioſéppé Gaetano, Fourrier général de la Cavalerie, & de la Compagnie des Gardesdu Duc, lequel luy dit avec vn viſage aſſez triſte, Que ce Prince luy avoit commandé de s'aſſeurer de ſa perſonne. Le Baron, ſans paroiſtre eſtonné d'vn diſcours ſi ſurprenant, luy repartit Qu'il n'eut pas creu que le crédit des Eſpagnols, ni de ſes ennemis eut eſté capable de luy cauſer vne telle diſgrace, & qu'il eſtoit ſi accouſtumé d'obeïr au Duc de Guyſe, qu'il ſe ſeroit allé luy-meſme mettre en priſon, s'il eut voulu le luy cõmander de ſa bouche. En ſuite il donna ſon épée à cét Officier, qui aprés l'avoir receuë, luy dit que ſon ordre portoit encore de faire arreſter le ſieur des Iſnars ſon couſin, le Chevalier Michelini, & le Pere Capéce, Confeſſeur de ce Prince.

Le Baron arreſté de cette façon fut

conduit par le Guetano dans vne prison qui estoit autrefois vn Convent de Religieuses : ce lieu n'avoit pour toute garde que le Geolier & sa femme, à la fidelité desquels cét Officier consigna le Baron, & son Parent, qui eussent pû se sauver fort aisément s'ils l'eussent voulu ; car la prison estant sans autres Gardes, il ne leur estoit pas mal-aisé de se saisir du Geolier dans le temps qu'il estoit avec eux, & de le contraindre de leur ouvrir les Portes : Ils en eurent encore plus de moyen le lendemain au matin, que le Geolier fort zélé pour la cause du Peuple dit au Baron que s'il vouloit sortir de cette Prison, il luy en offroit les clefs, pourveu qu'il agréast qu'il le suivist par tout ou il voudroit aller. Que cette sortie luy fut facile, il n'en voulut point entendre parler, & se résolut de ne point partir de la prison, que par l'ordre de celuy qui l'y avoit fait mettre. Mais ses ennemis songérent bien-tost aprés à l'oster de là. Le lendemain vers l'entrée de la nuit, il fut traduit de cette prison dans celle de la Vicarie, en

laquelle le ſoir d'auparavant Paolo de Napoli, & ſon Beau-frere avoient eſté conduits, ouys, condamnez, & eſtranglez en moins de deux heures. Quoy que la mort de ces deux Chefs, ſur tout celle du premier, ſemblaſt devoir produire quelque ſoulévement parmy les Troupes qu'ils avoient amenées à Naples; elle n'y cauſa pourtant aucune altération, car dés que le Duc les eut fait arreſter dans ſon Palais, au ſortir de ſa Secretairie, où ils eſtoient allez pour prendre des expeditions qu'il leur avoient promiſe; ce Prince parut dans ſa Salle, ou il y avoit beaucoup de leurs Soldats, auſquels il dit avec vn viſage ſevére, Qu'il avoit fait arreſter & mourir Paolo de Napoli leur Chef, pour le chaſtier de ſon inſolence & de ſa deſobeïſſance, Qu'il en feroit autant à ceux qui s'écarteroient du ſervice, leur commandant de ſortir de la Ville, & de s'en retourner chez eux. Ces gens ſurpris de ces paroles, ſe retirérent promptement, & ſi cét exemple ſervit beaucoup alors pour faire voir ce que le Duc pouvoit dans Naples,

il ne ſervit pas peu quelques jours aprés pour réduire à l'obeïſſance des Eſpagnols toutes les places que Paolo di Napoli tenoit à ſa devotion, & dans leſquelles ſes parens & ſes créatures ſe déclarérent pour l'Eſpagne, pour venger la mort de leur Chef.

L'empriſonnement du Baron de Modéne fut ſuivy de prés de celuy de Marco Piſano, Lieutenant Colonnel de ſon Regiment de Dragons, du Meſtre de Camp Antonio Calco, & du Capitaine Andréa Rama, qui d'abord ne furent arreſtés que pour avoir parlé vn peu haut de l'empriſonnement du Baron. I's furent menez dans la Vicarie, d'où quelque temps aprés la barbarie d'Agoſtino de Liéto & l'injuſtice d'Aniello Portio, les envoyérent tous ſur vn échaffaut.

CHAPITRE XVI.

Mécontentement général du Peuple, ſur l'empriſonnement du Baron de Modéne. Publication d'vn Manifeſte ſous le nom du Duc de Guiſe ſur la détention du Baron. Députation du Docteur Aniéllo Portio pour luy faire ſon procez.

SI la nouvelle de l'empriſonnement du Baron de Modéne, donna beaucoup de joye aux Eſpagnols & aux amis d'Agoſtino de Liéto, d'Agoſtino Mollo, & de Girolamo Fabrani : Elle cauſa tant de douleur parmy la populace de Naples, Qu'elle ne put s'empeſcher de la faire paroiſtre par pluſieurs murmures & par de ſecrettes menaces qui firent craindre aux trois autheurs de cét accident, Que le peuple ne ſe ſoûlévaſt, & qu'il ne vengeaſt ſur leurs perſonnes vne ſi horrible injuſtice. On diſoit publiquement que c'eſtoit vne choſe inouye de voir empriſonner vn hom-

me qui en moins de ſept ſemaines & avec des troupes ſans diſcipline, ſans paye, & ſans munitions, avoit contraint l'armée de la Nobleſſe de quitter Averſe, reduit cette importante ville à l'obeïſſance du Peuple, Ravitaillé Naples, Bloqué Capouë & ſoûmis vne partie de la terre de Lavour. La crainte que ces trois hommes eurent des ſiniſtres effets que ces diſcours pouvoient produire contr'eux, les obligea de chercher quelque couleur aparente pour rendre cet action moins noire; & pour cacher leur calomnie ſous le maſque du bien public, ils dreſſérent vn Manifeſte qu'ils firent ſigner au Duc de Guiſe & dont voicy la coppie conforme à l'Original Italien.

HENRY DE LORAINE, *Duc de Guiſe, Comte d'Eu, Pair de France, & deffenſeur de la liberté, Duc de la Séréniſſime & Royale République de Naples, & Généralliſſime de ſes Armes.*

LA mauvaiſe intention du Baron de Modéne publiée par des parole & par des effets contraires à ſon devoir: A contraint noſtre affection a ne s'oppoſer pas d'avantage au cours de la Iuſtice. Ayant eſté à cét effet empriſonné, & avec luy le Chevalier Michelini ſon Lieutenant général, & quelques autres complices, Nous avons donné ordre au Conſeiller Aniéllo Portio, de faire vne plus ample information de leurs actions & particuliérement ſur ce que ledit Baron à ſéduit par diuers & illicites artifices tous les Officiers de guerre à s'enfuyr avec luy, & a paſſer au ſervice des ennemis de ce tres-fidelle peuple & de la Séréniſſime & Royale République. Sur ce qu'il eſt party de

ſon Quartiers ſans noſtre congé ; & ſur ce qu'il a permis que tous les Officiers & Soldats fiſſent la meſme choſe, abandonnant ainſi malicieuſement la Place, laquelle il avoit ſaccagée dés ſon entrée contre tout droit de bonne guerre, & contre nos ordres reïterés pluſieurs fois par Lettres expreſſes & pluſieurs mandemens par Nous donnez ſur des plaintes a nous faites; pour la reſtitution des choſes priſes, dont il n'a jamais eſté poſſible d'obtenir l'execution. Il y à encore d'autres choſes non moins puniſſables que les ſuſdites, que pour certaines bonnes conſiderations, nous taiſons preſentement; mais qui ſeront connuës en leur temps par les ſuittes du procez. C'eſt pourquoy tous ceux qui ont eſté pillez pourront comparoiſtre devant nous où devant ledit Conſeiller Anniéllo Portio, afin de faire leurs plaintes pour la reſtitution de cé qui leur a eſté pris, & pour le chaſtiment des coupables.

Pour les meſmes cauſes nous avons fait coüper la teſte au Capitaine Pao-

lo de Napoli, & à Geoſéppe de Fuſco, d'autant qu'ils ont pillé diverſes places qui de leur bon gré s'eſtoient remiſes à leur obeïſſance, leur ayant ouvert leurs portes, & leurs cœurs, dans vne allégreſſe extrême; & avec l'eſperance, qui leur a eſté vaine, de ſe voir exemptes de la tyrannie des ennemis. Quand nous luy avons envoyé nos ordres pour luy faire reſtituer ce qu'il avoit pris. Il a feint d'y ſatisfaire, mais il ne l'a jamais fait & jamais il n'a obey, eſtant venu enſuite icy comme nous luy avons commandé avec quatorze cens hommes bien armez, & en eſtat de bien ſervir, il luy auroit eſté commandé ſuivant les reſolutions du Conſeil de Guerre de ſécourir le Meſtre de Camp Perez, avec deux cens hommes, la matinée de l'aſſaut des Poſtes, deux heures avant jour; & d'aſſaillir luy-meſme & à la meſme heure d'autres Poſtes: mais ayant déja vne ſecrette intelligence avec ſes ennemis, non ſeulement il n'attaqua aucun Poſte, mais encore il ne ſecourut point ledit Meſtre de Camp Perez, nonobſtant

les ordres que nous luy en fiſmes réïtérer pluſieurs, ce qui auroit eſté cauſe que ſes gens n'ont pû faire les attaques des Poſtes qui leur eſtoient ordonnées avec des forces ſuffiſantes & que nous n'en avons tiré d'autres fruit que la bleſſure de ce Meſtre de Camp. Meſmes qu'au lieu d'aſſaillir les Poſtes il auroit ſaccagé le Faux-bourg de Chiaia qui deſia avoit eſté ſoûmis, & ayant eſté ſurpris dans le pillage par des Officiers & par quelques-vns de nos Gentils-hommes que nous luy avions envoyé, non ſeulement il ne ceſſa point, mais répondit & ſouffrit que ſes ſoldats répondiſſent avec des paroles inſolentes & contraires au reſpect qu'il nous devoit, & comme Prince, & comme ſon Général: nous avons auſſi voulu nous oppoſer à la fuitte d'vne partie des chefs, ce qui enfin à forcé noſtre patience d'en venir à ſes réſolutions, exortans vn chacun de demeurer conſtamment dans le devoir, n'ayant d'autre but que la récompenſe des bons, & la punition des méchans, principalement en ce qui concerne le deſſein que

nous avons de retirer les Peuples de l'oppreſſion.

De Naples le 17. Fevrier 1648.

Il Duca DI GVISA.

FABRANI.

Imprimé à Naples par Lorenzo Gaffaro Imprimeur de S. A. Sereniſſime 1648.

Voila mot à mot la teneur de ce Manifeſte, qui dévoit bien faire connoiſtre, Que les Paſſions & le jugement ne ſçauroient ſubſiſter enſemble, & que ſi la calomnie eſt tres ingénieuſe pour mettre des Monſtres au jour, elle ne l'eſt pas aſſez pour empeſcher qu'vn œil clair-voyant & ſans prévention, n'en diſcerne les difformitez. En effet il n'eſtoit pas difficile a ceux qui virent ce Manifeſte, de juger que ſon prémier fondement & celuy qui dévoit le plus noircir le Baron de Modéne, paroiſſoit ſi ridicule, qu'il donnoit ſujet de douter de tout

tout le reſte. Le prémier crime dont il charge cét infortuné Gentil-homme eſt d'avoir ſeduit tous les Officiers de ſon armée par divers artifices pour les obliger à s'enfuyr avec luy, & paſſer au ſervice des ennemis. Si l'on conſidére Que les Troupes que le Baron commandoit eſtoient compoſées de gens révoltez depuis peu & qui avoient conçeu vne ſi horrible adverſion pour les Eſpagnols, qu'ils coupoient la teſte à tous ceux qu'ils ſoupçonnoient d'eſtre tant ſoit peu de leur intelligence ; On verra que quand le Baron eut eſté capable de parler d'vne telle trahiſon, je ne dis pas à tous les Officiers, mais ſeulement à quelques vns, il ne l'eut oſé faire, puiſqu'au lieu de l'eſcouter, ils luy euſſent ſans doute fait ſauter la teſte. Il y à donc bien de l'apparence que s'il eut propoſé, cette fuitte à tous ſes Officiers, ils l'en euſſent chaſtiè ſur l'heure, puiſqu'ils puniſſoient eux-meſmes, le moindre ſoupçon ſur cette matiére. Dailleurs qu'elles raiſons l'auroient pû porter à vne ſi lache trahiſon ? le poſte qu'il

tenoit eſtoit au deſſus de tout ce qu'il eût pû pretendre des Eſpagnols: & il eſtoit a la veille d'acquerir par ſon eſpée plus de gloire & plus de biens dans le Royaume qu'ils ne luy en euſſent pû donner. Mais revenons à ce pauvre mal-heureux.

Il eſtoit dans la Vicarie, & dans le fonds d'vn cachot, où l'on ne logeoit que des gens convaincus des plus énormes crimes, dans lequel Agoſtino de Liéto l'avoit fait mettre : Quand Grazzullo de Roſis Capitaine & Gouverneur de la Vicarie le vint trouver pour luy montrer ce Manifeſte: Apres l'avoir leu d'vn bout à l'autre il ſe tourna vers cét Officier & luy dit avec vn viſage aſſez ſerain, que cette peinture n'avoit rien qui luy reſſemblaſt, puis qu'elle ne repreſentoit pas vn homme de ſon genie & de ſon caractere : mais la rage de ſes ennemis, qui l'avoient dépeint tel qu'ils deſiroient qu'il fut pour le rendre odieux au Peuple. Le Capitaine le voyant couché ſur vn lit dont les pieds s'eſtendoient dans vne eau croupiſſante, ſale & pleine d'animaux

auſſi vilains que venimeux, luy priſt la main, luy taſta le poulx, & le laiſſa apres luy avoir dit quelques paroles de conſolation, auſquelles le Baron répondit par des remerciemens & par des aſſeurances, Que fondé ſur ſon innocence il ne craignoit quoy que ce fut. Mais le miſerable eſtat ou le vit en ce moment Grazzullo de Roſis (lequel jugeoit que la detention du Baron ne venoit que des Eſpagnols) obligea ce Capitaine, fort attaché au party du Peuple, d'aller trouver le Duc de Guiſe, & de luy dire aſſez bruſquement, Que conformément à l'ordre que ſon Capitaine des Gardes luy avoit donné, il avoit fait mettre le Baron de Modéne dans le plus horrible cachot de la Vicarie, Qu'il venoit de le voir, & qu'il luy avoit trouvé le pouls ſi debile, qu'il ne croyoit pas qu'il vêcut plus de deux ou trois jours, s'il les paſſoit dans cét effroyable lieu; Que s'il y mouroit, tout le peuple s'imagineroit qu'on l'auroit empoiſonné, & que peut-eſtre cette mort pourroit cauſer quelque accident, ce qui

l'avoit obligé de luy en aller donner advis,

Le Duc luy répondit, Qu'il le tiraſt de ce cachot & qu'il le mit où il voudroit, pourveu qu'il fut ſoigneuſement gardé, ce qui donna lieu à Grazzullo de Roſis de retourner promptement à la Vicarie, & de le faire mener dans le quartier de l'Infirmerie, où il luy fit donner vne chambre fort ſpacieuſe & fort commode.

Il eſt impoſſible de répréſenter la douleur que ſentit ce mal-heureux, de ſe voir réduit dans vn cachot, ſa vie à la mercy d'vn Iuge barbare & partiſan des Eſpagnols, ſon honneur noircy dans toute l'Europe, & par la bouche d'vn Prince dont ſes veilles & ſon épée avoient cimenté le pouvoir; ſes amis perſecutés & empriſonnés cõme luy, & ſon équipage pillé par Agoſtino de Liéto, qui d'abord s'empara de ſon Eſcurie, & ne luy laiſſa que l'habit qu'il portoit lors qu'il fut arreſté. C'eſtoient des matiéres capables de faire mourir de déplaiſir, ou de troubler le jugement des Philoſophes les plus ſages: Mais Dieu Pro-

tecteur des Innocens, & qui ſe plaiſt à les ſécourir quand tout le monde les perſécute, donna des forces à celuy-cy, pour reſiſter à ſa diſgrace, comme nous verrons cy-apres.

CHAPITRE XVII.

Diſſipation de l'Armée du Peuple à Averſe. Cabales des Diverſes factions qui diviſent les Populaires.

L'Empriſonnement du Baron de Modéne, du Meſtre de Camp Calco, du Capitaine Rama, & du Lieutenant Colonel des Dragons Piſacano, cauſa vn extréme déplaiſir, non ſeulement dans les Trouppes qui eſtoient dans la ville d'Averſe; mais encore parmy toutes celles qui eſtoient aux Terres & aux Bourgs circonvoiſins. Le regret qu'elles en conceurent les fit d'abord murmurer, & leur mécontentement devint bientoſt aprés ſi grand, que joint au defaut de payement, le Duc n'ayant pas pris ſoin de leur envoyer quelques payes ſur celles qui leur eſtoient deuës, cette Armée ſe diſſipa d'elle-meſme; de ſorte que de plus de ſix mille hommes effectifs que le Baron y avoit laiſſé, tous braves & tous zélez

pour le ſervice du Peuple, il ne s'en trouva pas la quatriéme partie trois ſepmaines aprés ſa diſgrace. Naples connut bien-toſt que la cheute du Baron luy eſtoit préjudiciable; & par le débandement d'vne Armée, qui maintenoit à ſa devotion ſa campagne, & & ſon voiſinage: & par les frequentes courſes des Eſpagnols, qui renfermez auparavant dans Capouë, commencérent à ſe faire voir, dés qu'ils ſceurent que le Baron ne pouvoit plus leur faire de mal. Mais ce qui fit le plus remarquer au Peuple de Naples la perte qu'il avoit faite par cét accident, fut le manquement de pain dont on ne trouva plus dans la Ville cette abondance que l'on y voyoit pendant que le Baron tenoit la campagne. La famine recommençoit à la menacer, & la ſimple penſée de l'horrible aſpect de ce Monſtre, faiſoit trembler le Peuple, & l'obligeoit à renouveller ſes premiers murmures. Le Duc ſe trouvoit bien empéché au milieu de tant de ſouffrances, de tant d'en-

vieux, & de tant d'ennemis ; ceux-cy ſe ſervoient du pretexte des miſeres publiques pour décrier ſa conduite, & pour le rendre odieux à la Populace, & publioient dans leurs Quartiers, Que ſon ambition eſtoit la ſource de tous les malheurs que l'on ſouffroit : Qu'en le détachant de la France, elle avoit eſté cauſe du retour de l'Armée Navale, & du peu d'effet qu'elle avoit produit pour le ſervice du Peuple : Qu'il ſe laiſſoit gouverner par des Miniſtres ſuſpects & qui avoient intelligence ſecrette avec les Eſpagnols : & que ſa conduite ſembloit fuir toutes les occaſions advantageuſes pour le Peuple, & embraſſer toutes celles qui pouvoient tendre à ſa ruïne.

Ces murmures eſtoient ſuſcitez & fomentez par Gennaro Annéſé, & par Vincenzo d'Andréa : mais particuliérement par le premier, lequel s'eſtant fortifié dans le Torrion des Carmes, ou il s'eſtoit renfermé avec vn petit nombre de gens dés-voüez à ſes intereſts, parloit plus haut que tous les autres, & ne craignoit pas

que le Duc le pût punir des calomnies qu'il ſemoit par tout contre luy. Ce Fuſilier faiſoit à tous momens des dépéches à Rome, & écrivoit aux Miniſtres de France tout ce qu'il pouvoit s'imaginer pour blaſmer la conduite de ce Prince ; il leur faiſoit entendre que bien loin de ſervir le Peuple, & de le maintenir dans l'vnion ſi neceſſaire au bien public, il faiſoit naiſtre cent diviſions, par les careſſes qu'il faiſoit aux Capes noires, ou pluſtoſt à ces Eſpagnols déguiſez, qui poſſedoient ſa confiance, & qui ne s'approchoient de luy que pour le perdre, & pour envelopper tout le Peuple dans ſa ruine : Qu'il n'avoit point d'autre penſée que de ſe faire Roy, & de ſacrifier l'intereſt public au ſien propre : Qu'il n'appelloit dans les employs que des Partiſans de la Nobleſſe, ou de l'Eſpagne : & qu'il éloignoit de ſa Perſonne, ou des affaires ; ceux qui eſtoient les plus zélez pour le party populaire : Et par toutes ſes lettres il conjuroit toûjours les Miniſtres de ſa Majeſté trés-Chreſtienne, d'avoir pitié des fidel-

les Napolitains, & de ne pas abandonner vn Peuple qui avoit eu recours à ſa protection, & qui n'avoit receu chez luy le Duc de Guiſe que comme vn Prince François, envoyé par le Roy pour la gloire de ſa Couronne, & pour l'advantage du Peuple: Que chacun eſtoit reſolu de le démettre du commandement ſouverain, & de l'éloigner du Royaume; mais que l'on avoit tant de reſpect pour la France, qu'on n'oſoit pas l'entreprendre ſans leur participation, & ſans ordre exprés.

Sur toutes ces choſes, Gennaro n'avoit que des réponces générales; les plus poſitives eſtoient, Qu'on ne pouvoit rien conclure à Rome, & qu'on en donneroit advis à la Cour de France. Cependant le Duc de Guiſe, étoit adverty de tout ce qui ſe paſſoit dans le Torrion des Carmes, par vn confident de l'Annéſé qui avoit vne particuliére correſpondance avec le Liéto, par lequel il eſtoit informé de ſes mauvaiſes intentions, & meſmes qu'il conſpiroit contre ſa vie; de ſorte qu'il ne ſongea depuis qu'à trouver

les moyens de l'avoir entre ſes mains, ou de le perdre en quelque façon que ce fut.

Ie ne puis déplorer aſſez le malheur des Napolitains, ni admirer aſſez la fortune des Eſpagnols, Quand je penſe que la mauvaiſe intelligence de ces deux perſonnes fut le principal motif de la cheute des vns, & du rétabliſſement des autres, puis qu'à lors qu'il n'y avoit preſque plus rien à faire, pour mettre l'Eſtat dans ſon entiere liberté; cette diviſion fut cauſe, qu'au lieu de marcher de concert enſemble, pour achever ce grand projet; ils ne penſérent qu'à cabaler & à ſe détruire l'vn l'autre.

Les choſes eſtoient arrivées à vne telle animoſité, Que toute l'application de Gennaro, eſtoit de chercher les moyens de ruiner le Duc; & qu'vne partie de celle de ce Prince, eſtoit de trouver les occaſions de perdre cét Arquebuzier. Le Duc fit tout ce qu'il pût pour l'attirer hors du Torrion; mais ſa défiance eſtoit ſi grande, que lors que le Duc alloit au Convent des Carmes, Gennaro ne l'accompa-

gnoit jamais juſqu'au dehors, & l'on aſſeure que ce Prince, ayant vn jour donné ordre à ceux de ſa ſuite, de ſe ſaiſir de luy, quand ils le verroient prés de la porte, il alloit donner dans le piége, ſi vn Gentilhomme qui eſtoit depuis peu auprés du Duc, & qui ſçavoit cét ordre, n'eut retenu Gennaro, en luy marchant ſur le pied, & l'obligeant par ce ſignal à feindre ſur le champ qu'il ſe trouvoit mal, & à ſe retirer ſans paſſer plus avant. On dit auſſi que l'on tenta deux fois de l'empoiſonner : mais que cét homme qui eſtoit d'vne complexion robuſte & vigoureuſe, vomit chaque fois le poiſon, ſans qu'il en receut aucun mal.

Les Eſpagnols, qui ſçavent ſi bien ménager le temps, & ſe ſervir dés advantages qu'il leur procure, ne dormoient pas parmy tant de confuſions : Pendant que les amis qu'ils avoient auprés du Duc de Guyſe, entretenoient ſa défiance naturelle, en luy faiſant entendre, Que cét Arquebuzier cherchoit à vendre le Torrion des Carmes, aux François, ou Eſpagnols;

gnols; Qu'il conſpiroit contre ſa vie, & qu'il faiſoit ſon poſſible pour faire ſoulever la Populace contre luy. Les Partiſans qu'ils avoient auprés de Genaro, luy diſoient, Qu'il n'y avoit point de reſource ny de ſalut pour luy, que par la voye d'vn bon accord avec l'Eſpagne: Que la France l'avoit abandonné, & que le Duc de Guiſe le vouloit perdre; Qu'il falloit qu'il ſongeaſt à retourner ſous l'obeïſſance de ſon Roy, pluſtoſt que de vivre dans de continuelles alarmes, & de ſe renfermer dans vne priſon volontaire, d'ou peut eſtre le poiſon ou le poignard le feroient ſortir dans peu de jours.

Les Miniſtres d'Eſpagne ſe ſervoient des meſmes artifices pour gagner l'eſprit de Vincenzo d'Andréa, lequel eſtoit au deſeſpoir de ce que le Duc ne luy donnoit aucune part dans l'adminiſtration des affaires, mais encore plus de ce qu'il ne vouloit point eſtablir cette Republique ſi ſouhaitée de tout le Party de ce Napolitain. Son mécontentement donnoit lieu aux Partiſans des Eſpagnols

de luy repreſenter ſecretement, Que le deſſein du Duc eſtoit de poſſeder luy ſeul l'authorité ſouveraine, & non de la partager. Qu'il vouloit eſtre Roy de Naples, & non pas chef d'vne République. Que les ſages Napolitains paſſeroient pour fols, de ſouffrir tous les travaux de la Guerre, & les miſeres de la famine, pour mettre ſur le Troſne vn Prince Eſtranger, foible, & dénué de toutes ſortes de moyens pour y arriver, & pour s'y maintenir; & qui de plus eſtoit abandonné de la France & de tous les ſiens : Que puis qu'il falloit que la forme du Gouvernement demeuraſt dans ſon prémier eſtat, il luy ſeroit plus honorable, & plus vtile de retourner ſous le ſoug antique & legitime, que de demeurer davantage ſous vne domination nouvelle & vſurpée, qui ſeroit cent fois plus rude & plus inſurportable que l'autre.

Ces diſcours eſtoient rejettez ou écoutez ſelon les differénts Eſtats ou ſon eſprit ſe trouvoit : Mais le deſeſpoir & l'ardeur de la vengeance le

portérent enfin à s'vnir avec Gennaro Annéſé pour travailler à détruire le Duc de Guyſe, ou pour faire leur accommodement particulier avec les Miniſtres d'Eſpagne.

CHAPITRE XVIII.

Le Duc de Gniſe fait battre Monnoye à Naples au nom de la République. Patente de la Vice-Royauté de Naples envoyée d'Eſpagne au Comte d'Ognatte. Son paſſage & ſon arrivée en cette ville. Sa conduitte pour fomenter les diviſions d'entre le Duc de Guiſe, Gennaro Annéſé, & Vincenzo d'Andréa.

QVoy que Vincenzo d'Andréa n'aymaſt point Gennaro Annéſé, & que le but de l'vn & de l'autre, fuſſent bien differens; leur haine pour le Duc de Guiſe, & la peur qu'ils avoient qu'il ne les fit périr, les reünirent, & les firent marcher de concert en pluſieurs des choſes qui pouvoient contribuer à ſa ruine. Ce n'eſtoit pourtant pas en toutes, car vincenzo d'Andréa n'avoit aucune part dans les négotiations que Gennaro

avoit à Rome, avec les Miniſtres de France, leſquels il importunoit ſans ceſſe dans la penſée de perdre le Duc de Guiſe par leur moyen. Eſtant donc reuny avec Vincenzo, d'Andréa, ils donnérent lieu aux Partiſans d'Eſpagne qui eſtoient dans les quartiers Populaires, de faire entendre ſourdement à la populace, Que l'on ne devoit point avoir d'attachement pour vn Prince étranger, qui ſous prétexte, de mettre le peuple en liberté, le ſoûmettoit à vne ſervitude pire mille fois que celle de la domination Eſpagnole : Que ſon but eſtoit d'élever vn troſne, non pas dans Naples mais au milieu de ſes ruines : Qu'il n'y avoit point d'apparence qu'vn Prince vaſſal & dont la maiſon eſtoit ſuſpecte à ſon propre Roy, fut capable de s'établir dans leur Royaume malgré toutes les forces du Roy Catholique : Qu'il faudroit eſtre aveuglez entierement pour le ſuivre dans vne route qui les conduiroit enfin à vn profond, & inévitable précipice,

& que ſi le Peuple s'obſtinoit d'avantage à ſouſtenir ſes intereſts, on verroit dans peu, que cette ville & ſon Royaume déviendroient le funeſte & ſanglant Theatre des paſſions qui animoient les François & les Eſpagnols.

Ces diſcours faiſoient quelques impreſſions dans les Eſprits populaires : mais auſſi-toſt que le Duc ſe montroit en public, ſon viſage & ſes careſſes diſſipoient toutes les vapeurs avec autant de facilité que les rayons d'vn Soleil ardent, diſſipent celles de la Terre. Ce Prince paroiſſoit toûjours dans ſon intrépidité naturelle, & pour amuſer la Populace par quelque nouveauté qui la puſt flatter, dans le deſir qu'elle avoit, de voir établir la Republique ; il fit battre de la Monnoye en ſon nom, ſur le revers de laquelle eſtoient ces lettres S. P. Q. N. pour ſignifier quelle eſtoit fabriquée au nom du Senat & du Peuple Napolitain.

Mais il eſt temps de reprendre la ſuitte des négotiations des Miniſtres

d'Eſpagne à Rome, avec ceux du Conſeil du Roy Catholique à Madrid Nous avons déja remarqué les ſoins que les prémiers avoient pris dés les commencemens des Troubles de Naples, d'informer ceux-cy du mauvais eſtat où eſtoit le Royaume, & des fautes que le Duc d'Arcos avoit faites, dans les commencemens d'vne incendie qu'il pouuoit apparemment prévenir. Le Comte d'Ognatte n'avoit pas oublié de faire valoir ſon zéle & ſon credit en cette occaſion. Ces nouvelles furent ſenſibles à ſa Majeſté Catholique, & à ſon Conſeil: & l'arrivée de D. Alphonce de Cardona, Comte d'Eril, Maggior-Dome Maggior de D. Iuan d'Autriche (envoyé par ce jeune Prince, pour rendre compte au Roy ſon pere du funeſte ſuccez de ſes armes) accreut de beaucoup l'affliction que cette premiere nouvelle avoit cauſée dans la Cour. Quelque eſtime qu'on eut pour le Duc d'Arcos, & quelque appuy qu'il eut dans le Conſeil, par la fa-

veur de Dom Louys de Haro ſon parent ; cela n'empécha pas que tout le monde ne criaſt contre luy, & qu'apres avoir examiné tous les remédes qu'on pouvoit apporter à ces maux : le Conſeil ne concluſt tout d'vne voix Que le Duc d'Arcos ſeroit promptement rappellé, Que le Comte d'Ognate ſeroit envoyé à ſa Place, & Que D. Iuan demeureroit en Italie, en qualité de Plénipotentiaire du Roy d'Eſpagne. Ces ordres expédiez le plus promptement que la lenteur de la Nation & du Conſeil le put permettre ; les dépéches en arrivérent à Rome au Comte d'Ognate, qui brûlant d'impatience de paſſer à Naples, les attendoit de jour en jour. Auſſitoſt qu'il en eut receu la nouvelle, il la fit ſçavoir à D. Iuan, qui luy témoigna par ſa réponce, la joye qu'il auoit du juſte choix que le Roy ſon Pere avoit fait de ſa perſonne ; & l'impatience qu'il avoit de le voir au plûtoſt à Naples, pour luy ayder à ſoûtenir le fardeau de tant de peines & de travaux.

Le Comte d'Ognatte, pour donner des marques de ſon affection & de ſon crédit dés ſon entrée en cét employ, ne voulut point partir de Rome Qu'aprés avoir fait pluſieurs traitez avec des Marchands, pour faire porter des grains a Naples, & avec des Officiers de guerre pour faire de nouvelles levées, pour les employer dans ce Royaume. Ces appreſts quoy que lents, firent quelque effet dans la Cour de Rome, où le moindre bruit ne laiſſe pas de frapper l'eſprit de la plus-part des gens : quelques jours apres: Et environ la fin du mois de Février, le Comte s'embarqua à Civita-Vecchia ſur deux Galéres, emportant tout l'argent qu'il pût recouvrer, & quelques proviſions de bouche. Eſtant arrivé à Gayette il en donna advis à D. Iuan, & continua enſuite ſa route à Naples. Son arrivée fut precedée par celle de la Galére Bougnole de l'Eſquadre de Gennes, laquelle portoit l'argent & les munitions. Cela fit eſpérer au party d'Eſpagne, que le

gouvernement de ce Comte ſeroit plus heureux que celuy de ſon prédéceſſeur; puiſque par vn fortuné preſage, l'argent & les munitions ſembloient faire ſon avant-garde. Le premier jour de Mars le Comte débarqua à Naples, où il fut reçeu de tout le Monde avec beaucoup de joye, & principalement de D. Iuan, qui luy remit agréablement le Poſte qu'il occupoit depuis le départ du Duc d'Arcos, quoy que le Comte témoignaſt de ne le vouloir pas accepter, & que meſme il fit paroiſtre au Collaterial qu'il eſtoit preſt de ſe retirer en Eſpagne, pluſtoſt que d'entreprendre de regir vn Eſtat, dont le timon eſtoit entre les maïns d'vn ſi grand Prince, fils de ſon Maiſtre: mais la généroſité de D. Iuan ſurmonta tous ces obſtacles, & le Comte fut mis en poſſeſſion de la dignité de Vice-roy, ſuivant les formes ordinaires.

Les prémiers ſoins qu'il prit aprés ſon arrivée furent de renouveler les cabales qu'il avoit parmy les Popu-

laires. Le Regent Zuffia luy rendit compte du bon ſucces des artifices par le moyen deſquels Agoſtino Mollo s'eſtoit rendu Maiſtre abſolu de l'Eſprit du Duc de Guiſe; cela le ſatisfit extrémément, & il conjura ce Miniſtre de redoubler tous ſes travaux pour achever ce grand deſſein ſi heureuſement commencé. Il fit promettre au Mollo vne charge de Commiſſaire de campagne, & au Portio celle de Iuge Criminel dans la Vicarie, dont par avance, ce barbare s'acquittoit dignement, en ſatisfaiſant aux vengeances des Eſpagnols par la mort d'vne infinité de malheureux Populaires qu'il faiſoit éxécuter tous les jours. Le Comte en meſme temps preſſa les Partiſans qu'il avoit auprés de Vincenzo d'Andréa, & de Gennaro Annéſé de leur faire connoiſtre le mauvais pas où ils eſtoient, & qui les menaçoit d'vne funeſte cheute, s'ils ne réuniſſoient leurs amis tous enſemble pour détruire le Duc de Guiſe, & pour obliger

CHAPITRE IXX.

Mauvais eſtat ou le Duc de Guiſe ſe trouve : murmures & plaintes du peuple que le Duc taſche de ſatisfaire de nouvelles eſperances par entrepriſe ſur le quartier de Donna Elvira, découverte : nouveaux mouvemens dans Naples, départ d'Agoſtino de Lieto pour Rome : ſuccés de ſa commiſſion.

PEndant que le Comte d'Ognatte travailloit de tout ſon poſſible pour taſcher de réduire Naples dans l'obeïſſance : la fortune du Duc de Guiſe ſembloit ſe laſſer de veiller pour luy. La diſſipation des trouppes d'Averſe avoit obligé ce Prince d'y envoyer Pépé Palombo, pour garder cette place avec mille hommes, que l'on avoit tirez des Poſtes du Peuple, ce qui les avoit affoiblis, & facilita peu aprés le ſuccés de l'attaque des Eſpagnols quand ils reprirent la ville de Naples. La campagne eſtoit expoſée à la mercy de la cavalerie

ennemie qui la ravageoit de tous coſtez, & qui par cette voye fermoit les paſſages aux grains, qui pouuoient venir dans la ville. Le pain y diminuoit tous les jours, & les ſouffrances au contraire s'augmentoient à toute heure. Ceux qui devoient le plus ſonger aux intereſts du Duc de Guiſe, ne s'attachoient qu'aux leurs. Le Mollo penſoit à affoiblir en toutes ſortes ce Prince & à l'obliger à quitter Naples pour donner plus de moyen aux Eſpagnols d'y pouvoir retourner. Le Portio ne ſongeoit qu'à ſacrifier des victimes aux Eſpagnols, par les ſentences qu'il donnoit contre ceux qui tomboient entre ſes mains, & dont tout le crime n'eſtoit que d'eſtre fideles au peuple. Le Liétone s'appliquoit qu'à la recherche des maiſons ou il y avoit quelque choſe à prendre, le Fabrany ne butoit qu'à mettre les expeditions de la ſecreterie au plus haut prix, & à éxiger des Officiers de Iuſtice, de Police, & de Guerre de grandes ſommes de deniers. Gennaro Annéſſé avoit ſon eſprit en Balance & panchant, tantoſt vers la France & tantoſt vers l'Eſpagne, mais retournoit toûjours dans le premier deſ-

ſein qu'il avoit eu de ſe paſſer des vns & des autres & de ne ſubſiſter que par luy meſme. Vincenzo d'Andréa, privé de l'eſperance de voir jamais ſa Republique eſtablie dans le Royaume, preſtoit l'oreille aux avantages que les Eſpagnols luy offroient; ſans pourtant ſe déterminer. Le Duc de Guiſe aſpiroit toûjours à la couronne, que le Mollo luy faiſoit eſperer; mais il ne la trouvoit que dans les paroles de ce traiſtre, & tous les autres objets qui ſe preſentoient à ſes yeux ne luy monſtroient que des abyſmes.

Les Cappes noires, qui n'avoient pas pour le Compte d'Ognatte, l'averſion qu'ils avoient eus pour le Duc d'Arcos, travailloient avec plus d'ardeur que jamais à radoucir les eſprits de leurs amis mal ſatisfaits des Eſpagnols. Les Populaires qui eſtoient ſecrettement de leur cabale, joints avec ceux de la faction de Gennaro Annéſé, & de Vincenzo d'Andréa, crioient plus hauts qu'ils n'avoient fait encore, & murmuroient ſur le ſujet des miſéres publiques, & ſur le peu d'eſperance qu'il y avoit d'en voir la fin. Et ceux qui ſuivoient volontiers le

Duc de Guise ne laissoient pas de soûpirer & de Gemir, quoy qu'vn peu plus bas dans l'éxagération de leurs travaux. Parmy tant d'agitations aussi diverses que fâcheuses; il ne restoit plus d'autres liaisons entre ce Prince & le peuple de Naples, que cét amour & ce respect que l'on avoit conceu pour sa personne dés le prémier jour de son arrivée, & lesquels le conservérent durant quelque temps, au point mesme que les forces & l'espérance luy manquoient. Son aspect seul le faisoit régner dans Naples, sa douceur luy conservoit les esprits de ceux qui l'aymoient, & son intrépidité, dissipoit les mauvais desseins, & les seditions des plus mal intentionnez.

Dans cette assiette si flottante & si périlleuse, le Duc ne laissoit pas d'embrasser les occasions qui luy pouvoient procurer quelque gloire, & quelque avantage sur les Espagnols. Quelques Populaires luy ayant proposé vne entreprise sur le Poste de Donna Elvira; il traitta avec quelques soldats Espagnols de ceux qui le deffendoient, lesquels moyennant deux cens écus payez comptant; & trois cens aprés le service,

luy promirent de luy donner l'entrée de ce Poſte, à la faveur d'vne porte qu'ils gardoient. Le jour & l'heure pour l'éxécution de ce deſſein furent arreſtées: Mais vn de ces ſoldats touché du remords de ſa trahiſon, ou de l'eſpérance d'vn grand guain, s'adreſſa à Dom Alvaro della Torre commandant de ce Poſte, & aprés avoir exigé de luy par ſerment qu'il obtiendroit ſa grace du Vice Roy, il luy découvrit toute cette entrepriſe: ſes compagnons ſaiſis auſſi-tôt que le Baron de Batteville eut obtenu de Dom Iuan la grace de celuy-là, furent foüillez & trouvez chargez de l'argent qu'il avoient receu, & qu'ils confeſsérent ingénuement avoir pris par l'extréme neceſſité où ils eſtoient réduits. Les Eſpagnols voulant profiter de cette occaſion, ſe mirent en eſtat de recevoir de bonne ſorte le Duc de Guiſe dans ce Poſte: mais la choſe ayant eſté éventée, ce Prince n'envoya perſonne à l'heure aſſignée, de ſorte que ce deſſein avorta & ne ſervit qu'à faire perdre ce peu d'eſpérance que cette entrepriſe luy avoit donnée.

Pendant que le Duc ſongeoit ainſi à

reſtablir quelque eſpérance dans l'eſprit d'un peuple laſſé & découragé par l'effort de tant de ſouffrances, ſes ennemis penſoient à tout ce qui le pouvoit perdre, parmy ces eſprits mal contens, & qui ſembloient donner lieu à quelque grand événement.

Gennaro annésé ſe fondant ſur ces apparences, en voulut faire vne tentative : à la perſuaſion de Vincenzo d'Andréa & d'Antonio Mazzélo éleu du peuple, il monta vn jour à cheval dans la pensée d'aller attaquer le Duc, à la teſte d'vn grand nombre de Populaires du marché, & du Lavinaro tumultuairement ramaſſez. Le Secretaire Fabrani averty de cette marche en alla incontinent donner avec beaucoup de frayeur la nouvelle au Duc, qui eſtoit alors dans ſon cabinet occupé à l'expédition de quelques dépeſches. Ce Prince donna en ce moment vne nouvelle marque de ſa fermeté : car ſans s'émouvoir & ſans quitter ſa plume, il répondit à ce Secretaire, & peu aprés à ſon Capitaine des Gardes, qu'il ne redoutoit point Gennaro à cheval ni au Torrion : & montant à cheval aprés avoir finy ſes lettres, il

marcha vers les quartiers ou Gennaro faiſoit tant de bruit : mais au lieu de pouſſer ſon entrepriſe, il prit la fuitte dés qu'il vit ce Prince, & ſe retira à toute bride en ſon Torrion, laiſſant le Duc parmy cette populace laquelle mit auſſitoſt les armes bas, & ſe diſſipa dans vn inſtant.

Cette vaine tentative ayant fait juger aux chefs de la ſédition, que le peuple tout mal ſatisfait qu'il eſtoit, ne perdroit pas facilement la vénération qu'il avoit pour le Duc : cela leur donna beaucoup de terreur. Gennaro Annéſé n'oſa plus ſortir du Torrion des Carmes, Vicenzo d'Andréa ſe cacha, mais l'Eſleu du Peuple, croyant eſtre à couvert à la faveur de ſon caractére, ne laiſſa pas peu aprés de ſouffrir la peine de ſon attentat, car ſur le bruit que les amis du Duc firent courir que le Mazzéla eſtoit la cauſe de la famine qui ſembloit s'augmenter de jour en jour, les Lazares ſuſcitez par eux, ſe jettérent ſur cét Eſleu, & aprés luy avoir coupé la teſte, ils traînérent inhumainement ſon cadavre parmy les ruës.

Le Duc témoigna publiquement d'ê-

ſon aſſiſtance, les avantages ſignalez que ſa Majeſté tres-Chreſtienne pouroit recevoir en oſtant ce beau Royaume aux Eſpagnols ſans peril, & à peu de frais: & enfin les dangers extrémes que le Duc de Guiſe couroit à tous momens pour s'eſtre engagé dans cette entrepriſe ſans autre but que le ſervice, la gloire & l'avantage de ſon Roy.

L'Ambaſſadeur luy répondit, qu'il n'avoit point d'argent ni d'autres moyés pour ſecourir le Duc de Guiſe, & qu'il falloit faire vne aſſemblée avec les autres Miniſtres François, afin de concerter enſemble ce qui ſe pouroit faire en cette occaſion. Les Cardinaux Vrſini, Barberini, Theodoli, & Grimaldi, & l'Abbé de S. Nicolas s'eſtant peu aprés rendus en ſon Palais, le Liéto leur repreſenta de nouveau les meſmes choſes, & ajoûta, que ſi la France concouroit tant ſoit peu dans ces conjonctures au beſoin de la populace, les Eſpagnols eſtoient ſur le point de conſentir que le Royaume prit le titre de Republique, pourveu que pour mettre à couvert en quelque ſorte leur honneur, le peuple vouluſt conſentir que le Roy Catholique en priſt

la qualité de Protecteur.

Le Marquis de Fontenay eut peine d'ajoûter foy à ce diſcours: il eſtoit perſuadé du contraire, par les avis que les mécontens du Duc de Guiſe, luy donnoient à toute heure, comme nous avons dit, & particuliérement Gennaro Annésé lequel avoit encor mandé récemment toutes les choſes qu'il avoit écrit désja contre ce Prince a l'Ambaſſadeur par vn Napolitain nommé Fabritio Piſano, auquel il avoit donné charge expreſſe de revenir dans peu de jours & de luy rappporter ou vn ordre ou vn refus de l'Ambaſſadeur.

Ce Marquis ayant l'eſprit remply de ces penſées bien differentes des propoſitions du Liéto, luy répondit qu'il n'y avoit pas grande apparence que les Eſpagnols conſentiſſent ſi toſt, ni ſi facilement à vn changement ſi eſtrange, puiſque leurs affaires n'eſtoient pas encore dans vn eſtat aſſez déplorable, pour les forcer à conſentir que ce Royaume ſortit ſi aiſément de leurs mains, & que le peuple avoit trop de ſujet de les craindre, & de ſe deffier de leur foy, pour ſe laiſſer endormir par leurs propoſitions, quel-

ques ſpécieuſes qu'elles paruſſent. Le Liéto repartit que les miſéres que le peuple ſouffroit alors eſtoient capables de l'obliger à retourner ſous l'obéyſſance de l'Eſpagne, s'ils ſe voyoient abandonnez; & que l'eſperance d'avoir du pain aujourd'huy ſeroit plus forte que la crainte des ſupplices que les Eſpagnols leur pourroiét faire ſentir vn jour. Enfin, on parla fort long-temps dans cette aſſemblée, ſans rien conclure; ce qui obligea le Liéto de tirer de ſa poche la proteſtation qu'il avoit eu ordre de faire. Il l'avoit toute dreſſée, & ſignée du Duc, & il la jetta ſur la table pour ſatisfaire à ſa commiſſion. Voilà le ſuccés de la négotiation du Liéto; lequel fut aſſez fortuné dans ce voyage, puiſqu'il fut cauſe qu'il ne ſe trouva point à Naples au temps de la reduction de cette ville, ou apparemment il eut couru fortune de perdre la vie.

CHAPITRE XX.

Suitte des troubles ſuſcitez dans Naples. Courageuſe réſolution du Duc de Guiſe. Horribles conſpirations découvertes contre ſa perſonne.

ENcore que le peuple de Naples fut réduit dans d'extrémes ſouffrances, l'animoſité qu'il avoit contre la Nobleſſe n'eſtoit pas moins violente ni moins forte : cela parut dans vne émotion qui ſurvint au fauxbourg Delle Vergini, ou le peuple ayant tout à coup pris les armes contre les Nobles, on vit en vn moment ce fauxbourg fort grand, & tres-conſidérable, à la veille d'vne entiére ruine. Le Duc de Guiſe averti de ce deſordre, ou les Nobles avoient du deſavantage, monta à cheval, y courut pour en empeſcher les ſuittes ; & quoy qu'il les trouvaſt aux mains, & dans cette aveugle chaleur que produit vne haine réciproque, il ne laiſſa pas de ſe jetter courageuſement au milieu de ces furieux, ſans conſidérer le peril. Son aſ-

pect

pect fit ſon effet accouſtumé, calma l'orage, & dés qu'il parut chacun mit les armes bas & ſe remit dans ſon devoir. Mais cette vénération qne l'on avoit pour ſa preſence, n'empeſcha pas qu'on ne fit pluſieurs conſpirations contre ſa vie. Quelques Preſtres Séculiers & des Religieux de divers ordres le venoient trouver tous les jours pour l'avertir ſecrettement, qu'ils reconnoiſſoient par les confeſſions qu'il y avoit beaucoup de gens animez contre luy, & qui tramoient des attentats ſur ſa perſonne. Il fut averty particuliérement qu'il devoit eſte empoiſonné par vn faiſeur de limonnade & d'autres breuvages dont on vſe à Naples pendant les chaleurs de l'Eſté, & que cét homme eſtoit pouſſé à ce crime par PépéPalombo: Lacquarolo fut pris & mis à la torture, ou pourtant il ne confeſſa rien: mais le Duc pour faire voir que cela n'eſtoit pas capable de luy faire perdre la confiance qu'il avoit en Pépe Palombo, s'arreſta devant ſa porte vn jour qu'il paſſoit dans ſon quartier, & feignant d'avoir ſoif, il luy fit demander à boire, & beut devant tout le peuple, qui admira cette franchi-

ſe eſtant informé du bruit qui avoit couru, que le Palombo avoit eu deſſein de le faire empoiſonner.

Mais la plus grande conſpiration que l'on découurit contre luy, fut celle de quelques Officiers qui reſolurent de le tuer le iour de l'Annóciation de la Vierge dans l'Egliſe de l'Annonciade pendant la Meſſe. Ciccio de Regina, Capitaine d'Infanterie de Porta Alba, qui en deuoit eſtre le Principal executeur, découurit cette entrepriſe à vne femme publique qu'il voyoit ſouvent, laquelle en fit auſſi-toſt donner advis au Duc. Le Ciccio fut arreſté & décapité peu aprés, par Sentence d'Aniello Portio Commiſſaire pour cette affaire ; On a dit que le Portio faiſant donner la queſtion à ce priſonnier, & le preſſant de révéler ſes complices, il répondit qu'il y en avoit beaucoup, & que ſon Iuge eſtoit des premiers ; ſurquoy le Portio, ſans le preſſer d'avantage, luy dit, qu'il obtiendroit ſa grace du Duc ; mais que pour la forme il falloit qu'il fut condamné & conduit à l'échaffaut, d'où ſans doute on le rameneroit dans la priſon. Cela a eſté dit depuis par le Greffier confident du

Portio : Et il y a d'autant plus lieu d'adjouſter foy à ce diſcours, que beaucoup de gens qui virent mourir ce Criminel, remarquérent, qu'à tous momens il regardoit derriere luy, comme attendant quelque nouuelle de la grace qu'on luy avoit fait eſpérer.

Ces conſpirations tenoient le Duc de Guiſe dans vne continuelle défiance, & plongérent ſon eſprit dans d'étranges inquiétudes, qui furent en partie cauſe de la réſolution qu'il prit quelques iours aprés de ſortir de Naples. C'eſt vne choſe ſurprenante, qu'vn Prince éclairé comme luy, ne connut pas en ces momens le précipice ou le pouſſoient Agoſtino Mollo, & Aniello Portio. Outre le ſujet qu'il avoit de ſe défier du premier, par le peu d'effet de ſes trompeuſes eſperances ; il auoit eſté adverty par pluſieurs perſonnes dignes de foy, que ces deux perfides Conſeillers s'entendoient avec les Miniſtres d'Eſpagne, & que dans peu, ils le livreroient à leur mercy. Mais tout cela ne ſervoit de rien, & ce Prince eſtoit tellement enchanté par les artifices du Mollo, que bien qu'on luy fit voir clairement ſes trahiſons, il

ſe mocquoit de tous ces advis, & diſoit que c'eſtoient des impoſtures qu'on inventoit pour luy ravir le plus fidéle de ſes amis.

Ces deux Miniſtres (dont l'vn réſolvoit les choſes, & l'autre les executoit) s'eſtoient tellement emparez de l'ame de ce Prince, qu'il ne voyoit que par leurs yeux, & n'entendoit que par leurs oreilles. Cela leur donna vne ample liberté de faire à leur ayſe, & ſans peril, leurs vangeances privées, avec celles des Eſpagnols, & de reduire enfin les choſes dans cette extrémité, qui contraignit la Populace de retourner, quoy qu'à regret, ſous leur ancienne domination.

CHAPITRE XXI.

Pourſuitte du Procés du Baron de Modéne, eſtrange traitement que luy font ſes ennemis. Mort de Marco Piſano, d'Andréa Rama, & d'Antonio Calco.

IL y avoit trop de gens intéreſſez à la perte du Baron de Modéne, pour le laiſſer dans la priſon. Les Eſpagnols apprehendoiét qu'il n'en ſortit, & qu'il ne reprit le chemin de Capouë. Le Mollo & le Portio eſtoient ravis de faire valoir leur zele auprés des Miniſtres d'Eſpagne, par ſa mort. Le Liéto ne pouvoit eſtre aſſeuré que par cette voye de l'entiere poſſeſſion de l'eſprit du Duc de Guiſe. Les Domeſtiques de ce Prince, mais ſur tout, ceux qu'il avoit le plus obligez, montroient d'avoir ſon nom en horreur, ſuivant la bonne couſtume de la Cour, ou la diſgrace marche ſeule, & n'a plus cette grande ſuitte d'amis que donne la fortune. Aniello Portio ayant donc eu la commiſſion du Duc de Guiſe,

pour luy faire ſon procés; ce Iuge commença cét employ par la publication de pluſieurs ordres imprimez & affichez par les Carrefours de Naples & d'Averſe, par leſquels il eſtoit enjoint à toutes perſonnes mal ſatisfaites du Baron, de s'adreſſer à luy: comme auſſi à tous ceux qui ſçauroient quelque choſe de ſes pernicieux deſſeins, de le venir révéler, avec promeſſe d'impunité & de grandes recompenſes. Cela fit plus de bruit que d'effet, & l'on peut dire qu'encore que ce procedé aſſéz eſtrange, puſt convier quelques avares ſcelerats de ſuppoſer des crimes à ce Priſonnier, il ne s'en trouva pourtant aucun.

Ie ne pretens pas inſérer icy ſon procés ny ſes deffences, il ſuffira de dire que ce barbare Commiſſaire, l'eſtant allé interroger dans la Vicairie, accompagné de Carlo Mancino, & d'Onoffrio Della cruce (deux Greffiers qui paſſoient dans Naples pour fort méchans & pour fauſſaires) le Baron dit d'abord, qu'il avoit lieu de le recuſer tant à cauſe des differens qu'il avoit eus avec le Mollo & luy, qui l'avoient forcé quelques fois de leur reprocher, qu'ils eſtoient l'vn & l'au-

tre penſionnaires des Eſpagnols, & qu'ils trahiſſoient leur Patrie, Que parcequ'il ne devoit reſpondre qu'à la conſulte du Peuple, qui ſeule pouvoit connoiſtre des actions d'vn Meſtre de Camp Général, & non pas vn Commiſſaire du Duc de Guiſe: Que toutefois il ſe deportoit de ce droit, & declaroit, que ſans s'embaraſſer en tant de procédures, il advouëroit tous les crimes ſpécifiez dans le manifeſte qu'avoit publié ce Prince contre luy, s'il vouloit jurer ſur ſon ame, qu'il le croyoit ſeulement capable d'en avoir jamais eu la penſée.

Ayant témoigné par ce diſcours au Portio qu'il eſtoit diſposé à luy répondre, ce Commiſſaire tenant le manifeſte en main, commença à l'interroger par l'article qui l'accuſoit d'eſtre retourné d'Averſe à Naples ſans congé. Cela obligea le Baron de luy dire que pour ſuivre l'Ordre de l'accuſation il falloit vuider le premier point de cét écrit, qui le chargeoit d'avoir ſéduit tous les Officiers de l'armée à s'éfuïr avec luy & pour paſſer au ſervice des Eſpagnols. Le Portio luy répondit qu'il n'avoit point d'Ordre de luy en parler, ſurquoy le Ba-

ron s'emportant avec beaucoup de chaleur, repliqua que c'eſtoit vn cas inoüy, de l'accuſer de trahiſon ſans en avoir aucune preuve; que c'eſtoit vne choſe eſtrange de le vouloir faire paſſer pour infidele parmy le peuple, & dans toute l'Europe, & de ne luy en dire rien dans les cachots de la priſon. Que cét article eſtoit le ſeul qui pouvoit noircir ſon honneur, & qu'il voyoit bien clairement que l'on n'avoit pris ce pretexte qu'afin d'avoir vne couleur pour le rendre odieux au Peuple.

Le Commiſſaire ne répondant rien à cela, inſiſta qu'il eut à répondre ſur le point dont il luy parloit, ce qui obligea le Baron apres s'eſtre remis vn peu, de luy repartir, qu'il falloit bien que le Fabrani, qui avoit dreſſé le Manifeſte fut ſans conſcience ou ſans memoire, d'avoir ſi-toſt mis en oubly la lettre que le Duc luy avoit écrite treize iours auparavant par Ignatio Spagnolo Directeur de la Monnoye, par laquelle il luy donnoit ordre de retourner à Naples, pour conférer avec luy, touchant laſſaut Général des Poſtes: Que ce congé eſtoiit confirmé par l'Ordre envoyé de-

puis par le Duc à Ciccio Ferlinghieri Général de la cavalerie pour commander dans Averſe pendant l'abſence du Baron, & que ſi l'on vouloit d'autres témoignages ſur cela il ne falloit qu'éxaminer Fra: Tomaſo Religieux Auguſtin, & le chevalier Michelini qui luy avoient dit de la part du Duc de retourner à Naples: Que quand à l'accuſation d'avoir laiſſé cette ville dépourveuë, cela eſtoit faux, dautant que le débandement des troupes n'eſtoit ſurvenu que depuis ſa priſon, par la négligence du Ferlinghieri, ou plûtoſt par le peu de ſoin que les Miniſtres du Duc avoient eu de les contenter, en leur donnant quelques payes ſur celles qui leur eſtoient deuës. Quant au chef du ſac d'Averſe. Il répondit, qu'encore que cette place renduë ſans capitulation, & priſe par l'abandonnement & par la fuitte de l'armée de la Nobleſſe, put eſtre expoſée au pillage, ſuivant les droits de la guerre: il l'avoit pourtant empeſché, autant qu'vn Général le pouvoit faire en ſemblables occaſions; que tant de bans & tant d'ordres qu'il avoit donnez & fait afficher de toutes parts en pourroient faire vne am-

ple foy : qu'ayant commandé à Bernardo Spirito Auditeur Général des troupes, d'informer contre les officiers & ſoldats dont les habitans ſe plaindroient, il luy ſembloit avoir ſatisfait entiérement à ce devoir, & qu'il croyoit que le pillage n'avoit pas eſté grand, puiſqu'il ne luy eſtoit pas apparu qu'il y eut eu de plaintes contre les ſoldats de ſes troupes ; ayant meſme reconnu que s'il y avoit eu quelque confuſion à ſon entrée, elle eſtoit venuë du menu peuple de la ville, & de celuy des environs.

Pour les autres chefs qui le chargeoient d'avoir mépriſé les ordres du Duc, & négligé de les exécuter : il répondit ſuccintement que ces impoſtures eſtoient de la nature des autres, & qu'on ne pourroit jamais prouver qu'il euſt failly contre vn Prince, dont il eſtabliſſoit la puiſſance de jour en jour dans le Royaume, avec tant de travaux & de perils.

Le Commiſſaire plus confus, que ſatisfait de ces réponſes, partit quelques jours aprés pour Averſe, ou ce méchant juge & ſa cabale n'épargnérent ny promeſſes ny menaces pour pouvoir trouver des perſonnes qui ſe plaigniſſent du

Baron. Leur rage ſecondant leur malice n'oublia rien pour y parvenir, ils firent deffendre de la part du Duc aux plus fameux Advocats de Naples d'entreprendre la deffence de la cauſe de cét infortuné, qu'ils reduiſirent à vivre d'aumônes & à recourir à la charité de quelques amis que ſa diſgrace n'avoit pû luy ravir. Ils mirent beaucoup de gens en priſon pour les forcer à dépoſer contre cét accuſé, en les menaçant de la mort s'ils ne diſoient ce qu'ils vouloient: mais bien loin de trouver des matiéres de plaintes contre luy, ils ne rencontroient que des ſujets d'Eloges: pluſieurs Eccléſiaſtiques, Gentilhommes, Artizans & Populaires les alloient trouver en foule, pour témoigner qu'il n'y avoit que les Eſpagnols & les traiſtres de la Patrie qui peuſſent parler contre luy. Et le peuple de Naples reconnoiſſant que la cheute du Baron eſtoit vn coup de la main des Eſpagnols, & que tout le monde s'en reſſentoit, par les confuſions qui régnoient dans la campagne, & par la famine qui affligeoit de nouveau la ville, commença à murmurer plus que jamais & à menacer ſourdement ſes perſécu-

teurs: ce qui leur faiſant appréhender quelque ſiniſtre accident, ils firent courir le bruit, que la diſſipation des grains d'Averſe, procédoit de ce que le Baron en avoit vendu aux ennemis à Pozzolo; afin de donner quelque couleur à cette impoſture, le Portio fit empriſonner tous les chartiers & voituriers de l'armée, pour taſcher de les obliger à le charger de ce crime, les menaçant de les mettre à la torture, & la faiſant meſme donner à quelques-vns, leſquels répondirent courageuſement qu'ils n'avoient jamais porté aucuns grains dans les quartiers ennemis, ny par ordre, ny à l'inſceu de ce Meſtre de Camp Général: que ceux qui parloient de la ſorte paroiſſoient eſtre bien mal informez de ce qui ſe paſſoit à l'entour de la ville de Pozzolo, laquelle eſtoit tellement bloquée par les habitans des terres & des villages circonvoiſins, qu'il ny pouvoit rien entrer ſans paſſer au milieu d'eux: que ç'eut eſté vne grande folie de porter des grains en ce lieu & de s'expoſer à la mercy des paſſans qui eſtoient autant de lyons carnaciers & féroces, qui auroient mis en piéces les conducteurs & les entrepreneurs

preneurs de ce commerce.

Pendant que le Portio travailloit, quoy que vainement, à inventer quelques matiéres pour la ruine du Baron, il fit le procés à Marco Piſano Lieutenant Colonel de ſon Régiment des Dragons, à Antonio Calco Meſtre de Camp d'vn Régiment d'Infanterie, & à Andréa Rama Capitaine de Cavalerie, leſquels ce Iuge ſcelerat fit mourir, ſans autre cauſe, que d'avoir eſté de ſes amis & de s'eſtre attachez à ce malheureux Gentilhomme. En effet le réſultat de tout leur procés ne donnoit pas lieu à la moindre punition : mais alors c'eſtoit vn grand crime que d'avoir eu quelque amitié pour la perſonne du Baron ou pour le party du peuple : & le Portio croyoit mettre ſa conſcience à couvert quand il envoyoit à l'échaffaut ou à la potance des ennemis des Eſpagnols.

Quelques jours auparavant il avoit condamné auſſi à mort Antonio Baſſo, & vn autre Bourgeois de Naples, accuſez d'avoir conſpiré contre le Duc de Guiſe : mais dont le plus grand crime fut (ſuivant ce qui en a eſté publié depuis) que ces gens avoient quelque in-

telligence avec les Miniſtres de France à Rome.

La mort du Piſano, du Calco, & du Rama toucha ſenſiblement le Baron, qui voyoit ſacrifier ces innocentes victimes, à la jalouſie de ſes cruels perſécuteurs. Il jugea par cette injuſtice qu'ils ne le traitteroient pas mieux, & que ces pauvres malheureux luy frayoient le ſanglant chemin par lequel on le conduiroit bien-toſt: je ne puis m'empeſcher de dire avant que de finir ce chapitre, Que le Rama ayant eſté mis à la torture (qui eſt horrible en ces pays) aprés ſix heures de tourmens, la force de la douleur & la promeſſe de l'impunité, & d'vne grande récompenſe s'il parloit contre le Baron, contraignirent ce miſérable de dépoſer en ce moment des choſes ſi ridicules & ſi peu vray-ſemblables, que cela fit bien voir que le juge avoit eu plus de paſſion que de jugement de ſouffrir qu'on les mit ſur le papier. Mais ſa malice fut inutile; car le lendemain, le Rama eſtant ſur le point d'eſtre livré entre les mains du Bourreau pour eſtre conduit au ſupplice, il appella les Penitens (leſquels ſuivant la couſtume

de ce Royaume prénent le ſoin de conforter & d'accompagner les condamnez à la mort ; & déclara devant eux, au Iuge & au Greffier, que tout ce qu'il avoit dit contre le Baron eſtoit vn effet de la force des cruels tourmens qu'il avoit ſoufferts, & de la perſuaſion & inſtigation du Iuge, qui l'avoit contraint à parler mal d'vn homme qui eſtoit le plus fidéle de tous les Officiers du peuple ; cela ſe peut trouver encore dans le Livre de ces Penitens, leſquels tiennent vn regiſtre des derniéres paroles de ceux qu'ils accompagnent à la mort.

Mais cette déclaration, ny l'innocence ſi connuë du Baron n'empeſchérent pas que le Portio ne délibéraſt de le faire mourir, fondant ſon Arreſt ſur vn ordre que le Baron avoit donné pendant qu'il eſtoit dans Averſe de tirer du Convent des Religieuſes trois coffres remplis de vieux habits & de quelque peu de linge qui avoient appartenus à Dom Carlo Tas, à qui le peuple de Naples avoit coupé la teſté dans la prémiére révolution de Mazanielle. Le Baron les avoit envoyez prendre par ſon Secrétaire & par le Procureur Fiſcal ſur le bruit que

faiſoient ſes ſoldats de vouloir mettre le feu en ce Convent, diſans que ces Religieuſes receloient des meubles d'vn homme qui avoit eſté ennemy du peuple, ces coffres portez à ſa ſecrettérie & ouverts devant les Officiers de la Iuſtice, & enſuitte ſcellez par eux, furent quelques jours aprés renvoyez à Naples par vn ordre exprés du Duc & à la requiſition de Donna Maria Della Lana jeune & belle Dame, veufve de ce Dom Carlo de Taſſis à laquelle ces hardes furent reſtituées. Ie laiſſe à ceux qui liront cette hiſtoire de juger s'il y avoit ſujet de condamner à mort vn Général d'armée, pour vn cas de cette nature.

CHAPITRE XXII.

Sortie du Duc de Guiſe de Naples à la ſuſcitation des Partiſans d'Eſpagne: Reſolution de D. Iuan & du Vice-roy pour vn aſſaut général. Priſe de la Ville de Naples.

LE Comte d'Ognatte eſtoit arrivé à Naples au poinct que toutes choſes ſe diſpoſoient pour luy faire avoir la gloire de la reduction d'vne Ville, dont dépendoit celle de tout vn Royaume. Cét Eſpagnol auſſi prudent que fortuné, ne craignant rien que le retour de l'armée Navale de France, qu'ou diſoit eſtre ſur le point de partir bien-toſt de Toulon, ſe réſolut de tenter la priſe de Naples, tant par le moyen de ſes intelligences que par le peu de forces qu'il y avoit alors dans ſes murs. Pour ce deſſein il fit dire aux Partiſans qu'il avoit dans le party Populaire, qu'il eſtoit temps de témoigner le zele qu'ils avoient pour l'Eſpagne & pour leur Patrie: Que la

gloire de l'vne & le repos de l'autre dépendoient de leur vnion, & de la réſolution qu'ils devoient prendre de chaſſer le Duc de Guiſe de la Ville, & de retourner dans leur ancienne obeïſſance.

Ce Vicetoy n'eut pas beaucoup de peine à faire réüſſir ſon deſſein. Agoſtino Mollo & Aniello Portio, principaux Conſeillers & confidens du Duc de Guiſe, eſtoient gagnez depuis longtemps. Doménico Melloné alors Meſtre de Camp Général, eſtoit auſſi de leur cabale. Vincenzo d'Andrea s'y ioignit dés qu'il vit que l'eſperance de la Republique eſtoit reduite en fumée. Il n'y avoit que l'eſprit chancelant & irreſolu de Gennaro Annéſé, qui ayant les yeux toûjours tournez vers Toulon, avoit peine à ſe determiner & à quitter ce Torrion, où il avoit établi ſon azile. Toutefois n'ayant aucunes nouvelles aſſeurées d'vne prompte application du coſté des Miniſtres François, & ne voyãt point retourner Fabritio Piſano qu'il avoit envoyé à Rome; il ſe réſolut d'écouter tout de bon les Eſpagnols qui luy faiſoient entendre, que pouvant avoir la Ville ſans luy, ils pourroient avoir apres

le Torrion malgré luy. Gennaro eſtant donc diſposé de concourir avec les autres à la réduction de Naples, ils jugérent qu'il falloit encore gagner Sébaſtiano Landy Preſtre & Meſtre de Cãp, qui avoit le ſoin de la deffence de Porta Alba; on n'eut pas de peine à l'acquerir: & comme l'eſpoir de la récompenſe eſt ſouvent le plus grand motif du ſervice, il ne fut plus queſtion que de demeurer d'accord de ce qu'ils recevroient pour leur ſalaire.

Cela fut bientoſt réſolu, la charge de Commiſſaire de Campagne fut promiſe au Mollo. Celle de Iuge criminel au Portio, qui ſçavoit ſi bien s'en acquitter. Vn Regiment d'Infanterie entretenu fut promis au Molloné. Quatre mille écus avec vne Croix de l'Ordre de S. Iacques au Landy. Vincénzo d'Andrea, & Gennaro Anneſé ne voulurent rien demander, & ſe remirent entiérement à la volonté des Miniſtres. Les choſes eſtant ainſi arreſtées, il fut conclu qu'afin de donner plus de moyens au Viceroy d'entrer dans Naples, & de s'en rendre Maiſtre, il falloit en faire ſortir adroitement le Duc de Guiſe, dau-

tant que ſon abſence feroit perdre cœur à la Populace, laquelle ſe trouvant ſans ſon chef, mettroit pluſtoſt les armes bas, qu'elle ne ſongeroit à ſe deffendre. Qu'il falloit que le Viceroy envoyaſt des gens à Niſita pour s'emparer de ce Poſte. Que les conjurez feroient entendre au Duc de Guiſe, qu'il ne falloit pas permettre que les Eſpagnols occupaſſent ce lieu, ſi important & ſi neceſſaire pour recevoir l'Armée de France à ſon retour. Que ce Prince perſuadé par leurs artifices ſortiroit ſans doute. Qu'ils le feroient accompagner de pluſieurs Populaires ce qui affoibliroit les Poſtes de la Ville, que les Eſpagnols pourroient peu apres emporter avec d'autant plus de facilité, que le Landy leur en procureroit l'entrée par celuy où il commandoit.

Ces réſolutions furent ſuivies de point en point & le Duc de Guiſe enchanté par les artifices de ces Traiſtres Conſeillers, ſortit de Naples le troiſiéme jour d'Avril avec environ ſix mille hommes, & huict piéces de Canon qu'il fit placer ſur le Cap de Poſilippe pour batre Niſita. Cette ſortie donna occaſion

aux Eſpagnols de ne pas différer davantage l'attaque Générale des Poſtes : elle fut fort debattuë dans le Conſeil de guerre, & fut enfin reſoluë d'vn commun conſentement & les Ordres en furent donnez pour la nuit du 5. Avril. Leurs trouppes au nombre d'environ deux mille Eſpagnols, Italiens, Vvallons ou Allemands, & de trente chevaux Bourguignons, s'eſtant miſes en Bataille dans les Places Dello Spirito Santo, & del Giéſu Novo : D. Iuan d'Autriche, environné de la Nobleſſe conduite par le Duc d'Andria, s'y rendit & vn peu apres luy le Viceroy : L'heure de marcher arrivée le Baron de Batteville qui faiſoit la charge de Meſtre de Camp Général, fit marcher les Trouppes avec le meilleur ordre & avec autant de ſilence que l'on peut garder en pareilles occaſions.

L'aſſaut Général fut commencé par D. Emanuel Caraffa, aſſiſté de ſes deux fréres, & par D. Antonio di Génaro, qui ſans peine & ſans péril, s'emparérent d'abord des Poſtes de San : Sébaſtiano, de Porta Alba, ou le Laudy s'acquitta de a promeſſe, & de Porta di Conſtanti-

nopoli, arrivez à la place Dello Sinerigliato, ils donnérent moyen au Meſtre de Camp D. Diego di Portugallo de s'advancer avec ſes gens, & de pouſſer ſon attaque juſqu'au Palais du Duc de Guiſe, qu'ils prirent facilement, & qui fut pillé par les Soldats. D'vn autre coſté le Lieutenant General Nicolo de Vargas, & le Capitaine Nicolo di Cordoüa, marchérent vers le Palais ou le Duc de Turſi & le Prince d'Avella ſon neveu eſtoient priſonniers, leſquels délivrez allérent joindre D. Iuan qui les ayant receus avec joye obligea le Duc à s'aller repoſer chez luy, & convia ſon nepveu à le ſuivre. La Vicaria fut attaquée en ſuitte par D. Diomede Caraffa, ſoûtenu par le Marquis de Torrécuſo, & par le Duc de Siano, auſquels le Capitaine Grazullo de Roſis qui y commandoit la rendit ſans ſe deffendre aucunement.

Ces heureux ſuccés conviérent les Eſpagnols à profiter de la Conſternation du Peuple, & de leur bonne fortune: Et comme le principal effet de leurs attaques dépendoit de la reduction du Quartier du Marché, qui eſtoit le der-

nier refuge & la Citadelle du Peuple; ils réſolurent d'y aller, dans l'eſpérance que Gennaro Anénſé ne leur en deffendroit pas l'entrée non plus que celle du Torrion des Carmes. Cependant D. Iuan & le Viceroy s'advancérent peu à peu dans la Ville, où ils furent rencontrez par le Cardinal Filomarino, lequel fut receu de l'vn & de l'autre avec toute la ſatisfaction apparente qu'il pouvoit deſirer. Les troupes arrivées au marché y trouvérent vne grande foule de Peuple qui s'y rencontrant ſans chef, mit auſſitoſt les armes bas : & voyant venir D. Iuan, chacun commença à luy témoigner par des acclamations, la joye qu'on avoit de le voir. Gennaro Anné ſé ſe jettant à ſes genoux, luy rendit les clefs du Torrion que ce Prince mit entre les mains de D. Alvaro della Torre pour y commander juſqu'à nouvel Ordre. Alors D. Iuan ſe voyant ainſi Maiſtre de Naples, partit du marché pour faire vne Cavalcade par la Ville accompagné du Cardinal & du Viceroy, & ſuivy de toute la Nobleſſe, auſſi bien que de Gennaro Annéſé qui faiſoit la principale partie de ſon triomphe.

travail. Cela paroiſt ſi ſurprenant, qu'il eſt certain que les Eſpagnols meſmes ne s'attendoient pas de voir réüſſir ſi heureuſement leur attaque. Quelque fondement qu'ils fiſſent ſur les Partizans qu'ils avoient dans le party Populaire, ils apprehendoient cét Hydre a tant de teſtes, qui s'eſtoit ſoulé ſi ſouvent de leur ſang Le tocſin des cloches de San: Lorenzo les faiſoit frémir & le Duc d'Arcos en comparoit le ſon à celuy du Cor d'Aſtolphe, qui au dire de l'Arioſte, faiſoit trembler & fuir tous ceux qui l'entendoient. Auſſi l'on aſſeure que dans la délibération faite dans le Conſeil de guerre touchant cét aſſaut, il avoit eſté reſolu de ne s'advancer dans la Ville que ſuivant les diſpoſitions qu'on y rencontreroit, & de s'arreſter & ſe retrancher aux endroits où ils trouveroient que le Peuple feroit teſte opiniâtrement.

Cette victoire ſi glorieuſe & ſi profitable aux Eſpagnols ne ſervit pas peu au Baron de Modéne, s'il eſt vray comme pluſieurs aſſeurent, qu'on luy devoit couper la teſte le lendemain. Le ſoir qui précéda cét aſſaut, Fra Savino Saccar-

do Meſtre de Camp des Lazzares, & autres fois Compagnon de Mazaniello, le vint trouver dans la Vicarie, pour luy dire qu'il ſçavoit de bonne part qu'il devoit mourir le jour d'apres : mais que le peuple du marché & du Lavinaro eſtoit reſolu d'aller briſer les portes de cette priſon & de le faire marcher à ſa teſte, ſçachant qu'il n'y avoit perſonne dans la Ville qui fut capable de le ſervir ſi vtilement que luy. Mais le Baron luy répondit que quand il verroit l'échaffaut dreſſé pour ſa mort, cela ne l'obligeroit pas de vouloir ſortir de ce lieu ſans l'ordre exprés du Duc de Guiſe, & qu'il ne conſentiroit jamais à vn ſoûlevement qui pourroit perdre ce Prince. Le Savino s'eſtant retiré, le Baron ne laiſſa pas de ſouper à ſon accouſtumée, & s'entretint à ſon ordinaire avec le ſieur des Iſnars ſon parent juſqu'à l'heure de ſe coucher : Mais à peine fut-il au lit, que le ſon du tocſin l'obligea de ſe lever & de faire appeller Grazzullo de Roſis Capitaine de la Vicarie, auquel il dit, que par l'allarme qui ſonnoit de tous coſtez il jugeoit que les Eſpagnols eſtoient entrez

par quelques Poſtes dans la Ville; qu'il y avoit apparence que l'abſence du Duc de Guiſe & le peu de forces qui y eſtoient alors, faciliteroient aux ennemis ſa reduction, dautant que le Peuple laſſé de tant de soufftances, & ſe trouvant ſans Chef, laiſſeroit faire aux Eſpagnols, & ſe ſoumettroit à leur obeïſſance. Ce Capitaine tout troublé répondit, qu'il ſe l'imaginoit ainſi, à quoy le Baron repliqua, qu'encore qu'il ne vit guéres de remedes à ce malheur, il luy reſtoit pourtant quelque eſperance; Que ſans doute au bruit du tocſin la plus grande partie du Peuple ſe ramaſſeroit au marché; Que ſi quelque perſonne accreditée l'encourageoit & ſe mettoit à ſa teſte, on auroit moyen non ſeulement d'arreſter les Eſpagnols entrez dans la Ville, mais encore de les repouſſer juſques dans leurs Poſtes, & peut-eſtre de s'en rendre Maiſtre: Que s'il vouloit ouvrir les priſons de la Vicarie où il y avoit plus de deux cens priſonniers populaires, que le Mollo y avoit fait mettre, il s'offroit de marcher avec eux & avec ſa Compagnie vers le marché, où ſans

doute la Populace le recevroit à bras ouverts, & luy donneroit le moyen de ſignaler en cette rencontre l'amour qu'il avoit pour la gloire & pour la liberté du Peuple. Le Grazzullo en l'interrompant luy repliqua qu'il craignoit que le Duc de Guiſe n'approuvaſt pas cette action : Mais le Baron luy repartit, qu'apparemment les Eſpagnols avoient fermé tous les paſſages au Duc de Guiſe pour revenir dans cette Ville, & que ſans doute il n'eſtoit pas en eſtat de s'y faire revoir ſi-toſt. Le Capitaine irréſolu ſur ce qu'il avoit à faire, ſe retira, & peu apres il fut attaqué comme j'ay déja dit, & ſe repentant alors de n'avoir pas creu le Baron de Modéne, il ouvrit les portes de la Vicarie aux Eſpagnols qui y laiſſérent pour commandant le Duc de Siano, lequel ayant mis en liberté tous les priſonniers Napolitains, fit appeller le Baron de Modéne, & luy dit qu'il avoit ordre de D. Iuan de l'arreſter en qualité de priſonnier de guerre, & que ce Prince ne le traitteroit pas comme le Duc de Guiſe qui le vouloit faire mourir : ſurquoy le Baron luy répondit,

qu'il avoit ſujet de parler comme Zaccarie, & de dire que ſon ſalut procédoit de ſes ennemis: qu'il rendoit grace à D. Iuan, & qu'il tâcheroit de reconnoiſtre cette obligation en toutes les choſes où il ne s'agiroit point de ſon honneur, qui eſtoit le ſeul bien qu'il avoit ſauvé du grand débris de ſa fortune. Le lendemain les Eſpagnols le firent conduire dans les priſons du Chaſteau-neuf, où il demeura juſqu'au ſixiéme jour d'Avril de l'an 1650. auquel temps le Viceroy le miſt en liberté, moyennãt la rançon qu'il luy fit payer. Ie me ſuis vn peu étendu ſur ce ſujet, croyant que ceux qui liront cette Hiſtoire ſeront bien-ayſes de ſçavoir de quelle maniére Dieu le preſerva de la mort. On a lieu dans cette advanture d'admirer ſes ſecrets jugemens, en ſongeant que ce bras celeſte qui protege les innocens fit alors vn coup de ſa main, & voulut que les ennemis de ce malheureux le garantiſſent de la mort que luy preparoit celuy, qui par toutes ſortes de raiſons devoit eſtre ſon meilleur amy. Quelques jours apres la réduction de Naples, le Gouverneur du

Chaſteau-neuf l'eſtant venu viſiter dans la priſon où il eſtoit, luy confeſſa ingénuëment que les Eſpagnols n'avoient pas creu rentrer dans la Ville auſſi facilement qu'ils avoient fait: ſurquoy le Baron luy ayant appris ce qu'il avoit dit au Capitaine de la Vicarie dans le moment de l'attaque, pour l'obliger à le laiſſer ſortir pour s'aller mettre à la teſte du Peuple, qui eſtoit alors au marché, ce Gouverneur luy advoüa que ſi cela fut arrivé, les Eſpagnols couroient hazard d'eſtre repouſſez & de perdre meſme leurs Poſtes.

CHAPITRE XXIII.

Retraite du Duc de Guiſe de devant Niſita. Sa priſe & Réduction de tout le Royaume à l'obeyſſance des Eſpagnols.

PEndant que les Eſpagnols prépa-roient dans Naples les choſes qui leur eſtoient néceſſaires pour l'éxécution de l'attaque générale qu'ils avoient réſoluë : Le Duc de Guiſe battoit Niſita & faiſoit tout ſon poſſible pour emporter ce Poſte. Mais l'avis qu'il eut de l'aſſaut & du ſuccés des Eſpagnols, le força de changer de penſée. D'abord il fit ſon poſſible pour rentrer dans Naples, dans l'eſperance que ſa preſence encourageroit le peuple, & feroit peur aux ennemis : Mais ils luy en avoient fermé les paſſages, & cela joint à la fuitte ou à la diſſipation de toutes les trouppes qu'il avoit alors prés de luy, leſquelles au prémier bruit des progrez des Eſpagnols, l'abandonnérent dans vn moment, le contraignit de penſer à ſa re-

traite. Il prit le chemin de Santa Maria di Capoüa, où eſtoit le ſieur Malet avec les gens qu'il y commandoit, & luy ayant donné avis en paſſant de la perte de Naples, il réſolut de taſcher à gagner l'Abruzzo où il eſpéroit de trouver le Duc de Caſtel Novo, & Tobia Palavicino qui y faiſoient tant de progrez, & par le moyen deſquels il eut peu ſe fortifier dans cette Province, & y faire teſte aux Eſpagnols. Mais la nouvelle de ſon départ de Niſita, & de la réduction de Naples, eſtant portée à Capouë: Dom Luigi Podérico, qui y commandoit, envoya en diligence aprés luy, Dom Proſpéro di Tutauilla avec environ huit cens chevaux leſquels départis en pluſieurs trouppes battirent toute la campagne pour luy couper chemin de tous coſtez, ce qu'ils firent en peu de temps: de ſorte que ce Prince accompagné de peu de gens & enfermé de toutes parts, tant par cette cavalerie que par les Payſans des villages circonvoiſins, ſe rendit aux ennemis, aprés s'eſtre deffendu vaillamment des prémiers qui l'environnoient, & qui layant bleſſé ſon cheval, le forcérent de s'arreſter & de ſe rendre

à l'Officier qui parut alors le plus prés de luy. Dom Proſpéro ſurvenu vn peu aprés fit deſarmer tous ceux de ſa ſuitte ; mais il laiſſa l'épée à ce Prince, lequel conduit vers Capouë, fut receu dans cette route par D. Luigi Podérico, qui le traittant avec toutes les civilitez & tous les reſpects imaginables, l'accompagna dans Capouë, où il demeura durant quelques jours, & juſqu'à l'ordre que le Viceroy envoya pour le faire conduire à Caſtel Vulturno, & de là dans le chaſteau de Gaëta, où il demeura priſonnier ſous la garde de D. Alvaro della Torre, juſqu'à ſon paſſage en Eſpagne, où puis aprés il fut mené par ordre du Roy Catholique.

Quoy que cette avanture fut auſſi faſcheuſe qu'inopinée : Le Duc de Guiſe la ſoûtint avec le meſme viſage qu'il avoit fait paroiſtre dans ſes plus grandes proſperitez. Dans Capouë & au milieu de toute cette nobleſſe qui l'environnoit, il ſembloit eſtre plûtoſt leur maiſtre, que leur priſonier, & l'on ne vit jamais aucunes marques de ſa diſgrace ſur ſon front, dans ſes yeux, ny dans ſes paroles, tandis qu'il fut entre les mains de la

Nobleſſe qui l'avoit pris, il fut traitté avec toutes les différences & toutes les honneſtetez imaginables : mais il ne les rencontra pas en paſſant dans les mains des Eſpagnols, qui le traittérent fort rudement, tandis qu'il demeura priſonnier dans le Royaume de Naples. On aſſeure que dans le temps qu'il ſejourna à Caſtel Vulturno (où il s'arreſta pour attendre la galére qui le devoit porter à Gaëta) il ne tint qu'à luy de ſe ſauver & de paſſer à Rome ; ſi cela eſt je ne puis pas comprendre quel fut le ſujet qui l'en empeſcha, puiſqu'il luy eut eſté plus avantageux de ſortir du Royaume de Naples par cette voye, que d'y demeurer priſonnier & à la diſcrétion de ſes ennemis, leſquels furent ſur le point de le faire mourir, auſſi-toſt aprés ſa priſe.

En effet, le Comte d'Ognatte ayant ſceu qu'il eſtoit pris, convoqua tout le Conſeil : & en preſence de D. Iuan, dit avec beaucoup de chaleur que le Duc de Guiſe eſtoit paſſé dans Naples, ſans ordre de ſon Roy, ſans eſtendart & ſans armée ; qu'il y avoit fait le perſonnage d'vn perturbateur du repos public, &

d'vn ſéducteur de peuple ; plûtoſt que celuy d'vn grand Prince qui entreprend vne deſcente dans vn Eſtat ſous d'autres formes, & avec plus de fondement que ceux qu'il avoit fait paroiſtre. Qu'il en falloit faire vn exemple pour faire voir de quelle ſorte on punit ceux qui viennent dans vn pays, comme des boute-feux : Que ſi les François avoient eu quelque raiſon de faire mourir Conradin, quoy que légitime pretendant au Royaume, & quoy que vaincu & pris à la teſte d'vne armée : les Eſpagnols en auroient encore plus de faire mourir le Duc de Guiſe, qui n'avoit aucun droit ſur cette Couronne ; & qui pour l'vſurper au Roy Catholique, eſtoit paſſé dans le Royaume, ſeul & dans vne félouque.

L'opinion du Comte d'Ognatte fut approuvée de tout le colatéral ; & ſans doute ces Miniſtres euſſent conclu de faire trancher la teſte au Duc de Guiſe, & à tous les François priſonniers, ſi Dom Iuan ne s'y fut oppoſé vigoureuſement, en leur repreſentant qu'il ne ſouffriroit pas qu'vn Prince de cette qualité, & tant de mérites, mourut à ſa veuë

ſté Catholique ne leur pût refuſer ſa vie, & que par cette indulgence on perdroit l'occaſion d'vn grand exemple, qui affermiroit à jamais ſa puiſſance dans cét Eſtat. Tout cela ne fut pas capable d'obliger D. Iuan à conſentir aux concluſions du Viceroy, & enfin il fut arreſté qu'on attendroit la réſolution du Conſeil d'Eſpagne.

La ville de Naples eſtant donc réduite à l'obéïſſance des Eſpagnols de la ſorte que nous avons dit, D. Iuan & le Viceroy eſtans arrivez avec leur cavalcade à l'Egliſe de San: Gennaro, Cathédrale de la ville, y firent chanter vn *Te Deum* ſolemnel, pour rendre Graces à Dieu de cette victoire, ou ſa main avoit tant de part: & laiſſant ordre au Baron de Batteville de faire applanir tous les retranchemens des quartiers populaires, & de faire conduire toute leur artillerie dans le chaſteau neuf, ils ſe retirérent au Palais pour y recevoir les congratulations, & les témoignages de joye que leur firent tous les Nobles & tous les Bourgeois de la ville, leſquels peſle meſle & ſans aucune diſtinction de quartier, ny de party, y accoururent tous en foule.

Par vn changement eſtonnant on vit arriver tout à coup de tous coſtez vne infinité de députez des villes & des terres du voiſinage, envoyez par leurs citoyens pour rendre hommage au Viceroy & pour ſe ſoûmettre à ſa mercy. Les Eſpagnols ne manquérent pas de faire publier des amniſties générales pour l'oubly des choſes paſſées. Le ſeul bruit de la réduction de Naples calma tout à coup les bourraſques qui agittoient tout le reſte du Royaume, & fit voir de nouveau que Naples eſt le principe de ſon mouvement & de ſon repos. Avec la meſme promptitude & la meſme facilité que les Eſpagnols avoient pris cette ville, ils pritent le reſte de l'Eſtat. Polito Paſtína voyant approcher D. Vincenzo di Tuttavilla, & D. Emanuel Carraffa, avec des trouppes, quitta Salerne & ſe retira promptement à Rome. Tous les autres Chefs populaires qui eſtoient dans les autres Provinces ſe virent en cét inſtant contraints de céder à la bonne fortune des Eſpagnols, & de chercher leur ſalut dans leur fuitte, à la réſerve du Comte del Vaglio, lequel pris dans Gravina par le moyen de l'Eveſque, fut peu

aprés étranglé par ordre exprés du Vice-roy, lequel en eut fait faire autant à Luca Antonio Salerno Gentilhomme de la Province, & Secrétaire de juſtice & de guerre du Comte, s'il n'eut trouvé moyen de ſe ſauver de la priſon, & de ſe retirer aprés beaucoup de périls à Rome, & de là en France.

Tobia Pallavicino voulut faire quelque réſiſtance dans l'Abbruzzo, où il eſtoit allé par ordre du Marquis de Fontenay : mais à l'arrivée de Dom Luigi Podérico, party de Naples pour la réduction de cette Province, il ſe vit tout à coup inveſty & contraint par la famine de ſe rendre à ce Cõmandant, qui l'ayant pris priſonnier, luy donna peu aprés la liberté, ce qui ne fut pas approuvé par les Officiers Eſpagnols. Enfin tout céda à leur fortune ; & ce Royaume qui quelques jours auparavant eſtoit ſi ébranlé & ſembloit eſtre ſur le point de changer de Maiſtre, ſe raffermit & retourna preſque de luy-meſme, ſous leur ancienne domination.

Comme je n'ay eu pour objet que de raporter les révolutions ou les troubles de la ville & du Royaume de Naples : ſa-

réduction & ſon calme doivent terminer mon travail ; puiſque la tentative que firent vn peu aprés le Cardinal Grimaldi & le Prince Thomas, ne cauſérent aucune altération dans l'Eſtat, & ne produiſirent dans Naples, que la mort de Gennaro Annésé, convaincu d'vne intelligence qu'il avoit avec les François. Ie ne parleray pas non plus de celle que fit le Duc de Guiſe en l'année 1654. par ſa deſcente à Caſtel à Mare : puiſqu'elle fut auſſi ſans effect : & que contre ſon eſpérance & nonobſtant les promeſſes que luy faiſoient certaines gens qui ſongeoient plus à profiter de ſa crédulité, & à tirer de luy l'argent qu'ils ſouhaittoient, qu'à luy procurer vne entrée dans le Royaume : les peuples virent cette avanture ſans ſe mouvoir.

CHAPITRE XXIV. & DERNIER.

Diverſes Réfléxions touchant les révolutions de Naples, & ſur la conduite de ceux qui y ont eu quelque part.

QVoy que l'Hiſtoire de ces révolutions finiſſe dans le Chapitre précédent; je croy que celuy-cy ne ſera pas le plus inutile de mon Ouvrage, & qu'en examinant icy la conduite de ceux qui ont paru ſur cette ſcene, on aura plus de moyen de faire vn juſte jugement de la plus eſtrange avanture que l'on ait veu dans l'Europe. Il eſt certain que la Valeur, la Prudence & la Fortune, ſont les trois principales cauſes de ces heureux événemens qui changent la face de l'Vnivers, & de ces révolutions qui font paſſer les ſceptres d'vne maiſon dans vne autre, ou qui d'vn Eſtat Monarchique en font vn Républiquain, ou d'vne République vne Monarchie. On remarque que dans ces grans deſſeins, tantoſt la Fortune, & tantoſt la valeur

en dreſſe le plan : mais que c'eſt toûjours la Prudence, qui par des traits moins éclattans, mais plus durables que ceux des autres, perfectionne ces ouvrages. On n'en voit point de finis ſi ces trois maiſtreſſes du monde n'y concourent : mais ſur tout cette derniére en ménageant & guidant ces deux autres, qui ſont ſouvent aveugles, les fait arriver par ſon art au but deſiré. On reconnoiſtra cette vérité dans toutes les Hiſtoires antiques, & modernes ; & l'on trouvera que dans les entrepriſes de cette ſorte, celles que la valeur & la fortune ont commencées avec autant de bruit que d'éclat, ont échoüé, ſi la prudéce n'y a mis la derniére main. Les Révolutions de Naples nous le font voir bien clairement, & il ne ſera pas difficile de le juger ſi l'on fait quelques reflexions, ſur la naiſſance de ces troubles, ſur leur cours, & ſur leur fin. Examinons donc la conduite des ſoûlevez, & celle de leurs ennemis, & nous verrons qu'encore que la Fortune & la valeur, ayent pris le party des prémiers, ils ont ſuccombé ſous les autres, pour n'avoir pas crû la Prudence, laquelle fit triompher enfin par ſon adreſ-

ſe, ceux dont le bonheur & l'épée ſembloient n'avoir plus de reſource.

Si jamais on vit la fortune ſeconder le ſoûlévement d'vn Eſtat; ce fut ſans doute celuy de Naples, puiſqu'elle ſembla n'épargner rien pour rompre le joug de ce peuple, & pour le mettre en liberté. On la vit dés l'origine de ces troubles marcher à la teſte d'vne foule de petits gueux armez de baſtons & de cannes, guidez par vn homme de la lie du peuple, ſans expériance & ſans jugement, quand cette ridicule milice déſarma les Gardes du Duc d'Arcos, s'empara de ſon Palais, le força de l'abandonner, & oſa meſme ſaiſir ce Viceroy par les mouſtaches. On la vit paroiſtre au milieu de cette grande multitude de ſéditieux, qui encouragez par l'heureux ſuccés des Lazzares, prirent les armes, ſe rendirent preſque les maiſtres de cette ville malgré la réſiſtance des Eſpagnols, & les forces de la Nobleſſe, & par leur exemple obligérent les Provinces de ce Royaume d'en faire autant, & de ſecoüer vnanimément le joug du Roy Catholique. On la vit du coſté d'vn peuple diviſé par cent factions, trahy

par pluſieurs de ſes Chefs, ſans ordre, ſans pain, ſans argent, ſans munitions & ſans aſſiſtance ; lequel pourtant avec tous ces deſavantages ne laiſſa pas de réſiſter à l'vn des plus grands Rois du monde durant l'eſpace de neuf mois. Si dans ces révolutions la Fortune ſe déclara pour ce party : la valeur n'en fit pas moins, & monſtra hautement la part qu'elle prenoit en cette cauſe.

Quoy qu'elle n'y parut pas de la maniére qu'on la vit autrefois avec les Phalanges Grecques, & dans les Légions Romaines, & comme on la voit encore en ce ſiécle parmy des trouppes diſciplinées, elle ne laiſſa pas de ſe faire voir dans pluſieurs occaſions importantes, mais ſur tout dans cét aſſaut général que Dom Iuan d'Auſtriche fit donner aux quartiers ſoûlevez vn peu aprés ſon arrivée à Naples, où ce peuple quoy que ſurpris & conduit par vn Chef perfide, repouſſa avec tant de vigueur & de carnage, ces bonnes trouppes & cette brave Nobleſſe Eſpagnole, qui le ſuivoient. Mais ſi la fortune & la valeur ont paru avantageuſement durant ces troubles en faveur des Napolitains ſoû-

levez, la Prudence a eu ſi peu de part dans cette grande entrepriſe, qu'on a peine d'y reconnoiſtre les moindres marques de ſon art. On le peut juger facilement par les divers objets que le peuple de cette ville & celuy des Provinces eurent dans leur ſoûlévement; bien loin de ſuivre les leçons de cette vertu qui ne marche qu'à pas comptez, & qui regarde inceſſamment l'vnique but qu'elle à pris, ſans jamais prendre le change: dés l'entrée de ſa carriére les Napolitains ſuivans cent différens deſſeins firent voir qu'ils n'en avoient point de certain. Le prémier qu'ils firent paroiſtre dans le commencement des troubles, fut la ſimple abolition de la Gabelle des fruits: de celle des fruits, ils paſſérent à celle de tous les impots faits depuis l'Empereur Charles-Quint. Iuſques-là ils ſemblérent ſuivre leur prémiére pointe: mais ils ſe laſſérent bien-toſt; & au lieu de ſe prévaloir des avantages que leur donnoit la conſternation & la foibleſſe des Eſpagnols, (leſquels dans cette occaſion euſſent remis entre leurs mains le château San: Elmo & tout ce qu'ils euſſent voulu, pour caution de leur repos) ils

tournérent toute leur fureur contre cette Nobleſſe, dont ils devoient plûtoſt rechercher la jonction que la ruine. Ie ne ſçay pas ſi elle les eut écoutés dans cette occaſion: mais chacun ſçait qu'elle avoit aſſez de motifs de ſe plaindre des Eſpagnols, qui ne la traittoient guéres mieux qu'ils traittoient les peuples, & il eſt apparant que ſi elle n'eut pas voulu ſe déclarer, ny ſe joindre alors aux Napolitains, du moins elle ne ſe ſeroit pas ſi fort intéreſſée dans la cauſe des Eſpagnols, comme elle fit, quand le deſir de ſe vanger des affronts de la populace, la força de prendre les armes, & de faire naiſtre vne guerre entre les membres de l'Eſtat, lorſqu'il les falloit réünir pour concourir au bien commun. Ayant pouſſé durant quelques jours la Nobleſſe, & conviépar leur exemple les autres peuples des Provinces d'en faire autant: ils s'acharnérent aux Eſpagnols, & attaquant ceux-cy & les Nobles en meſme temps, ils réünirent enſemble ces deux corps qui n'avoient pas beaucoup de confiance auparavant l'vn pour l'autre. Alors que par vne extravagante & cruelle pudeur on leur vit maſſacrer

les Eſpagnols, & crier vive Eſpagne: mais cela ne dura guéres, & leur beſoin les contraignant de recourir à l'aſſiſtance de la France, ils appellérent le Duc de Guiſe, eſpérant que par luy i's obtiendroient de cette couronne les ſecours qu'ils s'en promettoient.

Ce Prince arrivé dans la ville, & receu comme Envoyé du Roy tres-Chrétien, on vit paroiſtre peu de jours aprés l'armée Navale qui faiſoit toute l'eſpérance & toute la conſolation de ce pauvre peuple affligé, & accablé de cent miſéres; mais ſon aſpect, au lieu d'apporter le ſoulagement deſiré depuis tant de mois, ne ſervit qu'à donner de ridicules ombrages.

Ce fut alors que l'inconſtance Populaire fit voir vn de ſes plus eſtranges effets, en faiſant changer tout à coup d'objet à cette populace, qui ſe donna entiérement au Duc de Guiſe, ſans ſe mettre en peine de la retraitte d'vne flotte, qu'elle avoit ſi fort ſouhaittée.

Le Duc de Guiſe déclaré Chef d'vne République qui n'eſtoit pas encore en Nature; cette multitude innombrable de gens qui l'avoient ploclamé Duc ſu-

prême, & qui l'eut meſme appellé Roy dans ce moment s'il l'eut voulu ; & ſans avoir examiné s'il eut pû maintenir ce titre, fit connoiſtre par les factions qui la diviſoient, que c'eſtoit vn corps monſtrueux & composé de teſtes dont les vnes vouloient le changement de maître, les autres la réformation & non le changement de l'Eſtat, & la plus grande partie le libertinage, ſous couleur de la liberté. Par ces refléxions on peut juger que la prudence n'eut point de part en ce deſſein qui fit tant de bruit dans l'Europe, & qui n'ayant eſté formé & conduit que par vne fortune aveugle, & par vne valeur qui tenoit de la fureur plus que de la raiſon, échoüa malheureuſement n'eſtant pas ſouſtenu par la prudence.

Si la populace périt par ſon imprudence, ſes Chefs ſe perdirent auſſi par cette voye. Maſanielle ayant réduit par vn bonheur extraordinaire, les Eſpagnols à luy donner la carte blanche, périt & fit périr le peuple pour ne s'eſtre pas ſervy de l'avantage qu'il avoit d'eſtablir le repos, & de l'aſſeurer par la rédition du chaſteau San : Elmo, lequel eſtant entre

les

les mains du peuple, eut forcé les Eſpagnols de tenir tous les traittez faits avec eux.

Le Prince de Maſſa périt pour avoir eu deux objets divers à la fois, il ne manqua pas de fortune, il ne manqua pas de valeur: mais il manqua de prudence, quand il crut pouvoir ſervir ſans danger deux partis contraires. Auſſi ſa mauvaiſe conduite luy fit voir bientoſt ſon erreur, & ſon exemple fit juger qu'vn Hermaphrodite d'eſtat ne ſçauroit eſtre de durée.

Gennaro Annéſé ſe perdit par ſes irréſolutions, & pour n'avoir point eu de but dans ſa balance conduite. La conſternation où les Chefs du peuple ſe virent aprés la mort du Prince de Maſſa, donna lieu à ſon ambition de ſe ſaiſir d'vn Gouvernail ſi périlleux pour ſes Pilotes, qu'il laiſſa peu aprés auſſi facilement qu'il l'avoir pris: & le deffaut de merite luy fit perdre alors, ce que l'excés de ſon bonheur & de ſa témérité, luy avoit acquis.

Renfermé dans le Tortion des Carmes, il fut fort long temps à rechercher les François & les Eſpagnols, ſans ſe

pouvoir déterminer : & quoy qu'il eut plus de panchant pour les François : il fut enfin contraint de ſe ſoûmettre à la mercy de ſes plus cruels ennemis, qui aprés la réduction de Naples l'ayant trouvé ſaiſi d'vne lettre qui le convainquoit d'vne intelligence avec les François, le firent mourir publiquement.

Tous les autres Chefs Populaires de la Ville & des Provinces périrent pour n'avoir pas eu vn but fixe, & commun, dans leurs deſſeins En voulant faire la vangeance des cruautez & de l'avarice des Eſpagnols, la pluſpart eurent pour objet les maſſacres & le pillage ; & au lieu de ne ſonger qu'à la réformation ou au changement de l'Eſtat, ils ne penſérent qu'à profiter du temps preſent, à crier contre le paſſé, & laiſſérent au cas fortuit la conduite de l'avenir. Il ne faut donc pas s'eſtonner s'ils périrent tous dans les routes différentes qu'ils ſuivirent aveuglément, & ſi leur deſſein ou pluſtoſt leur prétexte n'eut pas l'effet que tout le monde en eſpéroit.

Le Baron de Modéne fit vn perſonnage aſſez conſiderable en ces révolutions pour paroiſtre dans ces remarques. La priſe d'Averſe, le blocus de Capouë,

& la reduction de tant de places & de terres qu'il soûmit au party du peuple, fit voir qu'il ne manqua pas de bonheur ny de resolution dans les fonctions de sa charge : mais il fit voir son imprudence en deux occasions notables. La premiere, quand il s'éloigna de la personne du Duc de Guise, qu'il sçavoit estre d'vne humeur volage, jalouse, ombrageuse & facile à croire ; & qui se souvenoit peu des absens. La seconde, quãd il revint d'Averse à Naples prés de luy, pour s'exposer à la mercy de ses ennemis, qui regnoient alors dans le cœur de ce Prince. Il n'avoit que trop de marques de leur haine & de leur credit, pour songer à ses seuretez ; c'est à dire à se retirer du Royaume, ou bien à s'aller cantonner avec la meilleure partie des Troupes qui dépendoient de luy à Cajazzo, place forte, ou à Castel Vulturno, lieu dont il pouvoit s'emparer sans peine, & où il eut peû facilement procurer vn débarquement favorable à l'armée de France qu'on vit peu apres vers ces côtes. L'amour qu'il avoit pour la gloire du Duc, & la confiance qu'il avoit en son amitié, furent causes de ces deux

fautes ; & quoy que par cette derniere il ayt ſouffert toutes les indignitez & toutes les diſgraces que l'on peut ſouffrir en l'honneur & en la perſonne, il s'eſt contenté du regret qu'a eu ce Prince de l'avoir traitté de la façon qu'il fit. Tout l'Hoſtel de Guiſe, & preſque tout Paris, ſçavent avec quelles tendreſſes & avec quelle confiance il le rappella prés de luy quelque temps avant ſa mort, que cét infortuné Gentilhomme a pleurée, & pleurera toûjours par cette extréme affection qu'il avoit pour le Duc, plûtoſt que pour la perte qu'il a faite de plus de trente mille écus qu'il luy devoit depuis longtemps.

Le Duc de Guiſe fit connoiſtre pendant ces révolutions, que la fortune & la valeur favoriſoient ſon entrepriſe. Son paſſage de Rome à Naples, malgré vne armée Navale qui s'y oppoſoit puiſſamment, ſa reception dans vne Ville qui l'appella ſans le connoiſtre, & l'adora en le voyant, ſon élevation dans le premier degré de l'Eſtat, & qui ſembloit ſi proche du throſne, l'attaque du Pont de Frignano, & tant d'autres, où ſon courage & ſon intrepidité parurent

ſi hautement, ſa durée dans vn poſte fort élevé, mais fort gliſſant, & expoſé à tant de cruels ennemis, & le peu d'effet de tant d'horribles & ſecrettes inſpirations contre ſa vie, le témoignérent clairement : mais ſon imprudente conduite détruiſit ce que ſa fortune & ſa valeur entreprenoient pour luy. Cela provint de trois choſes. La premiere de l'Indulgence qu'il eut pour Agoſtino de Liéto, & pour Girolamo Fabrani ſes Domeſtiques, leſquels abuſans de ſes faveurs, diſpoſoient à leur gré de toutes les charges les plus importantes, & les faiſoient conférer, non à ceux qui avoient le plus de merites, mais à ceux qui avoient le plus d'argent à leur donner, ce qui fit deux mauvais effets ; l'vn qu'en préférant dans les emplois, celuy qui donnoit le plus, à celuy qui ſervoit le mieux, ce deſordre cauſa beaucoup de confuſion. L'autre que leur avarice rendit le gouvernement du Duc odieux à ceux qui en l'appellant à leur aide, croyoient qu'il purgeroit la Ville de ces crimes que l'avarice des Eſpagnols y avoit commis.

La ſeconde procéda de la facilité que naturellement il avoit de croire tout ce qui flattoit ſes deſirs & ſes eſperances; ce fut par ce malheureux foible, que les Eſpagnols trouvérent le moyen de vaincre ce Prince, que peut-eſtre ils n'euſſent jamais pû ſurmonter avec leurs armes. Ce fut par cette ſecrette voye qu'Agoſtino Mollos'empara de ſon cœur, & qu'aprés luy avoir rendu ſuſpects ſes veritables ſerviteurs, il le livra entre les mains de ſes ennemis.

La troiſieſme vint de la grande confiance qu'il eut en ſoy-meſme, & en ſa bonne fortune. Son eſprit flatté du bonheur de ſes prémiéres avantures, à ſon arrivée, ſe perſuada qu'il auroit toûjours le vent en poupe & qu'il monteroit au comble de ſes deſirs ſans aucune aſſiſtance eſtrangére. C'eſt ce qui luy fit oublier peu aprés ſon arrivée a Naples, les liaiſons qu'il avoit priſes avec le Cardinal de Sainte Cécile, avant ſon départ de Rome: & c'eſt ce qui luy fit écrire à la Cour de France, que pour reconnoiſſance de ſes glorieux travaux, il ne ſouhaittoit autre choſe que de mettre

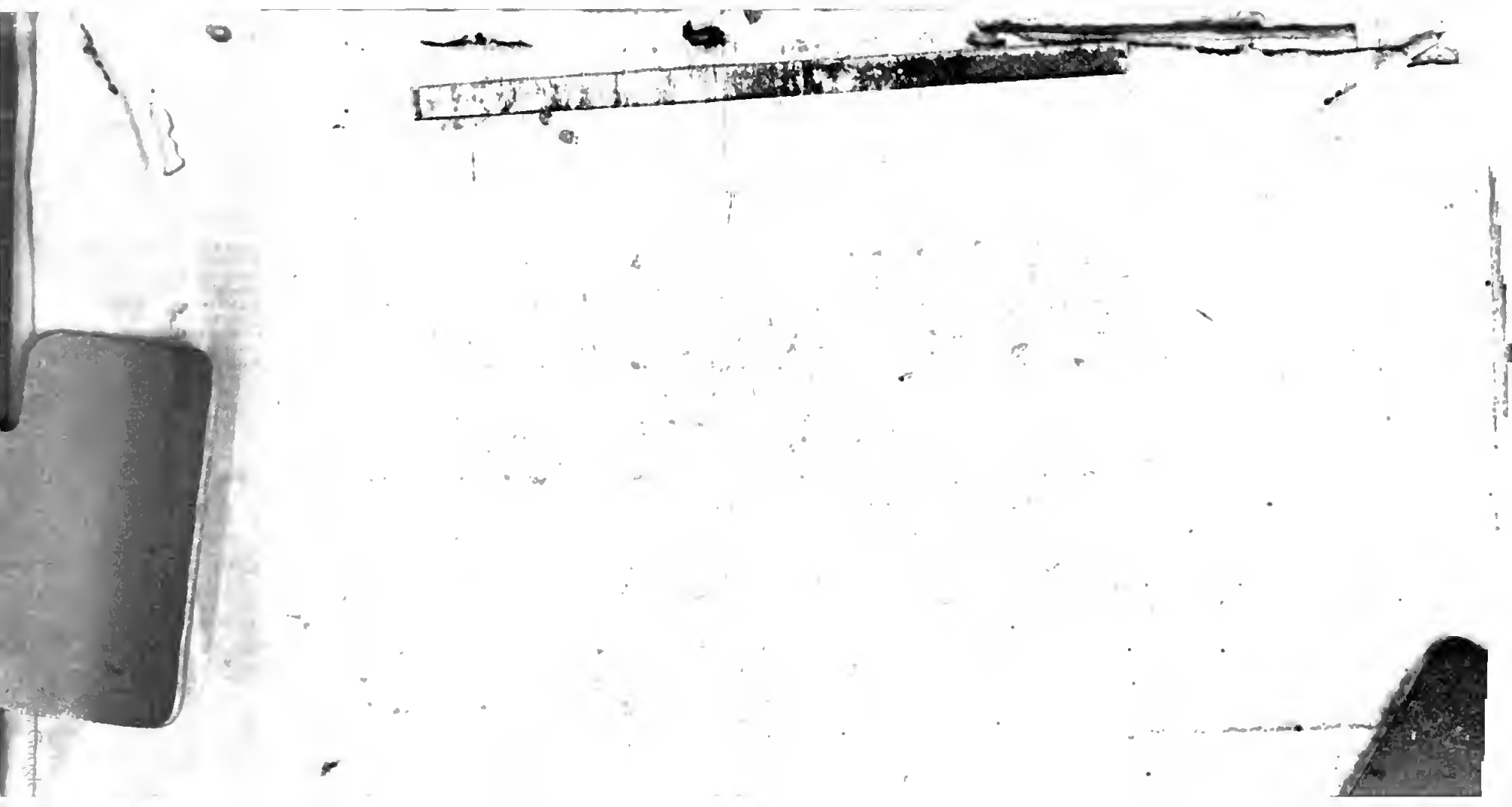
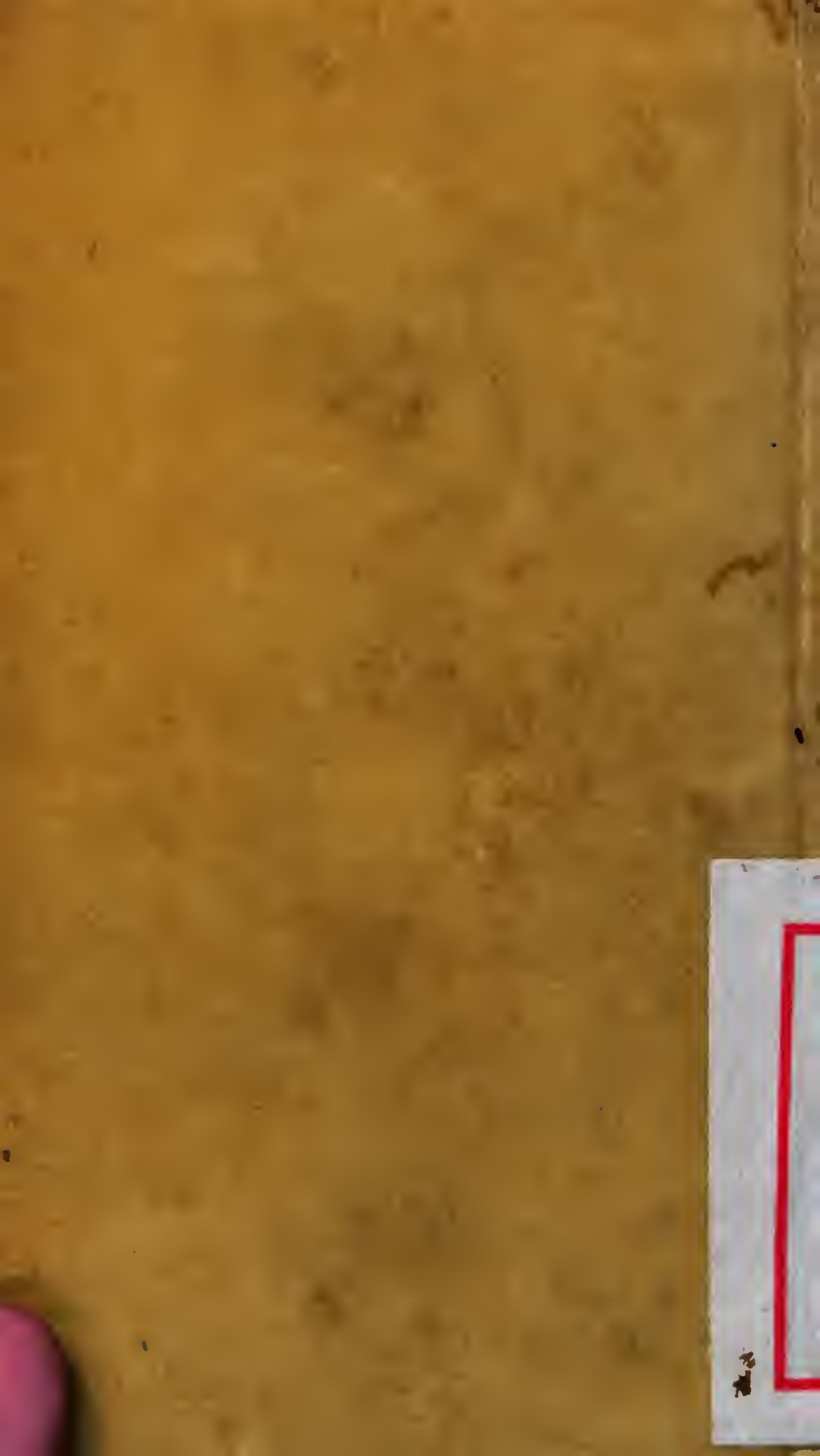
vne Couronne ſur la teſte de la Demoiſelle de Pons. Mais avec tous ces manquemens, il y a beaucoup d'apparence, que s'il eut tant ſoit peu caché le feu de ſon ambition, il fut arrivé à ſon but malgré toutes ſortes d'obſtacles. En effet, ſi dés ſon entrée à Naples il eut feint de vouloir établir cette République ſi ſouhaittée de chacun, & ſi convenable au reſſentiment de tant de Peuples, rebutez du gouvernement Monarchique, il en eut eſté fait le Chef par vn commun conſentement; Et gardant pour ſoy la plus noble & la plus vtile partie de l'authorité ſouveraine, qui eſt le commandement des armes, il en eut laiſſé la plus peſante & la plus odieuſe, qui eſt la Police, & la Iuſtice, à vn petit nombre de Sénateurs, qu'il euſt preſque tous nommez, & qui l'euſſent porté ſur le throſne inſenſiblement, & en réünifſant enſemble tous les membres de ce Royaume, accouſtumez depuis tant de ſiécles à ſupporter le joug Monarchique. Mais en y voulant monter dés ſon arrivée, ſans aſſiſtance & dans vn inſtant, ce deſſein dénué de tous les moyens de le pouvoir

considérables, la premiere, de ne pas profiter des advis que tant de Confesseurs, & tant d'autres personnes, luy donnoient du mécontentement du peuple, dont il eut pû prevenir les mauvaises suittes, pour peu qu'il eut témoigné de vouloir soulager ses maux, & de satisfaire ses plaintes. La seconde, fut de se laisser surprendre si honteusement par Mazanielle, & par ses Lazzares, dont l'insolence s'étendit jusqu'à le prendre par la barbe & à le chasser du Palais. Mais si sa prudence parut alors endormie, elle se réveilla bientost à la mauvaise intelligence survenuë entre le Peuple & la Noblesse: & les Negotiations qu'il eut avec Agostino Mollo, pour l'obliger à détourner le Duc de Guise de la route qu'il devoit suivre, firent voir que le Roy d'Espagne fut redevable à ce Viceroy de la conservation de ce Royaume.

D. Iuan d'Austriche à son abord fit vn manquement irreparable, par l'attaque Générale qu'il fit faire, & dans laquelle il perdit non seulement la meilleure partie de son armée & de sa No-

bleſſe, mais encore l'amour & la confiance que tout ce Peuple avoit pour luy, & leſquelles il luy fut impoſſible de recouvrer quelques peines & quelques ſoins qu'il y prit. Le Comte d'Ognatte acheva par ſa fortune ce que la Prudence du Duc d'Arcos avoit ſecrettement commencé, quelque peu avant ſon départ. Il eut le bonheur d'arriver au point de la Maturité d'vn fruit tout preſt à cüeillir, & qui ne luy couſta que quelques jours de peines & d'application: Enfin cette bonne fortune qui ſuivit au commencement la populace, ſe rengea du coſté des Eſpagnols, & leur prudence profitant de ſes faveurs, plus avantageuſement que n'avoient fait les ſoûlevez & leurs Chefs, ils recouvrérent par vne ſage conduite ce qu'ils avoient perdu par vne mauvaiſe; & firent plus par leur adreſſe, qu'ils n'avoient fait avec leurs armes. Pour la Nobleſſe du Royaume, il eſt certain que les Miniſtres d'Eſpagne eurent tout ſujet de ſe loüer de ſon courage, & de ſa fidelité. Elle ſervit à ſes dépens, & fit voir dans

ces conjonctures, que les perſonnes de naiſſance, préférent toûjours leur honneur à leur juſte reſſentiment; & que ce corps, le plus conſidérable de l'Eſtat, & qui n'eſtoit guéres mieux traitté que l'autre, ne laiſſa pas en ce rencontre de s'acquitter de ſon devoir.

FIN.

ANT 131910